00102597

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

LES

MÈRES RIVALES,

OU

LA CALOMNIE.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO, RUE SAINT-JACQUES,
n°. 38.

00102597

LES

MERES RIVALES,

LA CALOMNIE,

PAR

202597

MADAME DE GENLIS.

Virtue and Patience have at length unravell'd the knots which Fortune ty'd. DRYDEN.

Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie,
Exhaler les venins de sa bouche impunie.

TANCRÈDE, *Trag. de Voltaire.*

SOU

SEPTIÈME ÉDITION.

VOL II

TOME SECOND.

COMBAY

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES MARAIS, N°. 16.

1819.

LES MÈRES RIVALES, OU LA CALOMNIE.

LETTRE PREMIÈRE.

De la marquise à la baronne de Vordac.

Le 1er juillet.

Albert est arrivé hier soir ; je l'ai trouvé maigri. Il a souffert sur cette montagne !... il est plus que jamais bon, sensible et généreux. Il a dans le regard je ne sais quoi de triste et de touchant qui me pénètre !... Il a également caressé Maurice et Nocadie ; cette petite l'aime extrêmement, et en même temps elle le craint beaucoup : je ne sais pas pourquoi, car il ne l'a jamais grondée.

Croirez-vous que je ne puis voir sans une sorte de peine cette enfant dans ses

bras! J'imagine toujours qu'au fond de l'âme les caresses de ce pauvre petit ange ne lui sont pas agréables! il a une si étrange façon de la regarder, surtout lorsqu'il croit que je ne l'examine pas!... Quand nous sommes seuls et qu'elle est sur ses genoux, un malaise invincible, mêlé de je ne sais quel attendrissement pénible, excite en moi mille mouvemens confus de reconnoissance, de tristesse, de tendresse et de pitié; et quand nous sommes avec du monde je me sens embarrassée. Je puis facilement pour moi dédaigner l'opinion des autres, quand elle est injuste; mais comment la braver pour Albert! Dans le temps du plus grand déchaînement contre moi, je trouvois un plaisir particulier à dire toujours *ma fille,* en parlant de Léocadie devant les calomniateurs; et lorsque devant ces mêmes personnes elle appelle Albert *papa,* j'éprouve un sentiment indéfinissable qui ressemble à la honte et au remords!... O qui pourroit expliquer tout ce qui se passe dans un cœur véritablement sensible et délicat!... Il est bien aisé de connoître les hommes en général; il ne faut pour cela qu'avoir combiné tous les résultats de la vanité, de la frivolité et de l'intérêt

personnel. Alors on a l'explication de toutes leurs actions, de tous leurs égaremens; mais les âmes privilégiées, ces âmes généreuses et profondément sensibles, on ne sauroit les *étudier;* il est impossible de prévoir leurs mouvemens, variés à l'infini, et souvent même d'en comprendre les causes.

J'avois le projet, pour me défaire du fatal cachet, d'en faire présent à M. Remi; car le chiffre se trouve être le sien, et celui de M. du Resnel et de *Mlle du Rocher.* Mais Albert ne le veut absolument pas. Il dit que je n'ai pas le droit de disposer de ce cachet, qui appartient à Léocadie et qui doit lui être précieux. Il exige même positivement qu'elle le porte, *quand elle est parée.*

Dans le premier mouvement d'une vive douleur, je vous confiai, l'année passée, chère amie, qu'Albert avoit fait un voyage secret à Paris, et maintenant je dois vous dire, pour sa justification, qu'ignorant entièrement que j'eusse découvert ce mystère, il a eu la bonne foi de m'en instruire. Cette preuve de candeur, de tendresse et de confiance m'a touchée au delà de toute expression. Pour lui laisser à ses propres yeux tout le mérite de cette confidence, je n'ai pas voulu qu'il sût qu'il ne m'apprenoit rien

de nouveau ; d'autant plus qu'il ne verroit peut-être que de l'insouciance dans la délicatesse qui m'a fait me taire à cet égard. Hélas ! il ne compte plus sur mes sentimens comme autrefois !... La France dont je paie la discrétion par une petite pension, a parfaitement gardé ce secret, et ne le révélera sûrement jamais.

Simon, qui ne veut pas partir à la nuit, me presse de rendre ma réponse.

Adieu donc, mon aimable amie. Nous irons lundi dîner à Gilly, et si le baron a toujours la goutte, et que par conséquent vous ne puissiez pas le quitter, nous irons coucher chez vous, et nous ne reviendrons ici que mardi au soir.

LETTRE II.

De Mme d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 3 septembre.

Il y eut hier un grand bal champêtre à Erneville. La maîtresse de la maison n'y dansa point, parce qu'elle est grosse de trois mois. Pour *cette fois* elle a déclaré sa gros-

sesse. Elle étoit habillée en paysanne *auvergnate*, ce qui fit dire bien des fadeurs; mais cet habillement est ridicule, et ne lui sied pas du tout.

Avant le dîner, nous eûmes une scène étonnante qui est encore une énigme pour moi. Nous étions tous dans le salon, la grande compagnie ordinaire, M. du Resnel, le baron, la baronne, Mme Regnard et plusieurs étrangers, deux buveurs d'eau de Bourbon-Lancy, et trois personnes de Moulins. L'heure du dîner étoit passée, et suivant la coutume, *Mme la marquise* se faisoit attendre; enfin la porte s'ouvre, et on la voit paroître tenant d'une main Maurice, et de l'autre *la petite fille*, ce groupe disposé de manière *à faire tableau*, comme vous l'avez fort bien observé. La petite fille étoit excessivement parée, elle avoit tous les joyaux *anonymes*, entre autres, une charmante petite montre que je ne connoissois pas. M. du Resnel, pour *faire sa cour*, s'est avancé vers elle, et l'a prise dans ses bras. J'étois à côté de lui, je me suis mise à regarder la montre nouvelle et un cachet superbe qui tient à une chaîne émaillée. J'ai fait remarquer ce cachet à M. du Resnel qui, en l'apercevant, a fait de premier mouvement une grande ex-

clamation qui a fixé sur nous l'attention générale. M. du Resnel en complète distraction, ne voyant que le cachet, le tenoit et l'examinoit de l'air du monde le plus attentif et le plus étonné. J'ai très-bien remarqué que pendant ce temps Pauline a pâli, et que le *grand Albert* s'est troublé..... Pauline a rappelé Léocadie. Dans ce moment on est venu dire que le dîner étoit servi. M. du Resnel n'a ni mangé, ni parlé; et tout de suite, en sortant de table, il a emmené les deux époux dans un cabinet, dans lequel ils sont restés enfermés tous les trois plus de deux heures. Ensuite ils sont revenus dans le salon avec des mines très-pensives, mais assez satisfaites. Tout le reste du jour il y a eu beaucoup de chuchotages; d'ailleurs je n'ai rien pu découvrir. Eh bien, mon chevalier, vous qui avez tant de pénétration, devinez-vous ce dessous de cartes?

J'ai à vous conter une scène d'un tout autre genre, et qui sûrement vous divertira. Jeudi dernier mon beau-frère et sa femme vinrent chez mon oncle; ils y couchèrent et amenèrent la du Rocher. Nous avions aussi M. du Resnel et *le benêt secrétaire* Remi. Je m'amusai à loger ce dernier et la du Rocher dans les petites chambres du second, qui

ont une porte de communication cachée par un pan de tapisserie, ce dont je fis adroitement instruire l'amoureux Remi. Je me gardai bien de confier cette espièglerie à *l'austère Pauline* et au *moraliste Albert*, mais je la contai à la petite Verrier qui étoit chez nous. Quand tout le monde fut couché, nous montâmes tout doucement dans le corridor pour écouter aux portes. J'avois fait un trou à celle de Remi, de sorte que nous pouvions très-bien voir tout ce qu'il faisoit dans sa chambre. Il écrivoit, et puis il se promenoit avec agitation, et de temps en temps il alloit coller son oreille contre la porte de communication. Cela nous amusoit tellement que nous restâmes là plus d'une heure et demie. Enfin tout d'un coup nous sentîmes une odeur très-forte de fumée et de brûlé, et nous vîmes à travers les fentes de la porte de la du Rocher une clarté extraordinaire dans la chambre. J'avois sur moi mon passe-partout, je le mis dans la serrure, j'ouvris la porte, et nous voilà dans la chambre. Imaginez quel coup de théâtre! Précisément au moment où nous entrions, l'amoureux Remi ouvroit de son côté la porte de communication, et nous nous trouvons face à face!... Mais un autre spectacle inattendu fixa toute

notre attention : la du Rocher s'étant endormie en lisant dans son lit *les Galanteries grenadines* (1), n'avoit pas éteint sa lumière, le feu avoit pris à ses rideaux qui étoient tout en flammes..... Remi s'élance vers le lit, et arrache avec intrépidité les deux seuls lambeaux d'indienne qui restassent suspendus sur la tête de sa belle. Comme il y avoit encore sur la couverture du lit des flammèches qui brûloient, la petite Verrier prend une cuvette pleine d'une eau rouge (formée par du savon rosat pour les mains) et la jette sur le lit; moi je me saisis d'un pot à l'eau que je verse aussi sur les draps, et à mon grand étonnement je m'aperçois que cette eau est encore *un cosmétique*; c'étoient des œufs battus dans du lait. Tout ceci se fit en un clin d'œil. La du Rocher ne se réveilla qu'à la dernière aspersion. Le feu éteint et notre frayeur dissipée, nous ne nous occupâmes plus que de l'héroïne de cette scène romanesque; mais nous cherchions en vain ce visage blafard et luisant, qui a complétement épuisé depuis vingt-cinq ans toutes les recettes de beauté. Nous ne voyons dans ce lit qu'une figure informe, épouvantable; la

(1) Roman de Mme de Villedieu.

belle avoit sur le front un bandeau enduit de cire et d'huile, préservatif de rides; deux petites rouelles de veau cru couvroient ses joues, et ses bras et ses mains étoient cachés dans ce qu'on appelle *des gants gras*. Ajoutez à cela l'eau rouge et l'omelette que nous avions répandues sur ses draps, et imaginez, si vous pouvez, ce qu'un *amant* dut éprouver à cet aspect! La confusion de la pauvre créature fut inexprimable; le passionné Remi recula d'effroi, et s'enfuit précipitamment: je ne crois pas qu'il y revienne. Il nous jura le lendemain qu'il n'étoit entré dans la chambre que parce qu'il avoit senti la fumée : il faut le croire.

Adieu, mon chevalier. J'ignore où cette lettre vous trouvera, car je ne sais si vous êtes à Autun, ou à Dijon, ou à Moulins. Ne vous lasserez-vous point enfin d'une vie si errante! Eh quoi donc! ne vous *fixerez-vous* jamais?

LETTRE III.

De la marquise à la comtesse.

D'Erneville, le 9 septembre.

Eh bien, ma chère maman, ce fatal cachet a produit encore une nouvelle aventure!..... M. du Resnel, en le voyant, l'a reconnu pour un cachet qu'il fit faire il y a treize ou quatorze ans, et qu'il donna à sa femme, dont le nom de baptême est *Reine;* et voilà pourquoi le chiffre est composé de deux *R*. Il est bien prouvé que M. du Resnel fit faire ce cachet, car il nous apprit ce que nous n'avions pas aperçu, c'est que ce cachet s'ouvre. M. du Resnel nous en montra le secret, nous l'ouvrîmes, et nous y trouvâmes une petite mèche de cheveux d'un beau noir foncé (le duc de Rosmond est extrêmement blond). Cette découverte fit naître sur-le-champ dans l'esprit de M. du Resnel la pensée que Mme du Resnel est la mère de Léocadie. Cette idée lui parut si lumineuse, qu'il nous en fit part au moment même. Lorsque nous lui apprîmes que ce

cachet avoit passé entre les mains du duc de Rosmond, il prétendit que ce dernier l'avoit rendu à Mme du Resnel, afin qu'elle l'envoyât à sa fille; que les cheveux noirs renfermés dans le cachet et qu'il reconnoissoit pour être ceux de Mme du Resnel, prouvoient que le cachet lui avoit été remis, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable que le duc eût gardé si précieusement les cheveux d'une personne qu'il n'aimoit plus depuis long-temps. Nous objectâmes à ces conjectures la brouillerie connue du duc et de Mme du Resnel avant la naissance de Léocadie, et le voyage du duc en Bourgogne, tandis que Mme du Resnel étoit à Paris. M. du Resnel répondit que Léocadie pouvoit être le fruit d'un raccommodement passager; que Mme du Resnel, qui n'avoit jamais cessé d'aimer le duc, avoit fort bien pu faire un voyage secret en Bourgogne, ce qui étoit d'autant plus vraisemblable, que le duc à son retour à Paris s'étoit empressé d'aller chez elle et de lui rendre des soins très-marqués; qu'à cette époque Mme du Resnel se disant malade, avoit gardé sa chambre pendant près d'un an, ce qui avoit fait dire assez généralement que cette prétendue maladie n'étoit qu'un artifice pour cacher une

grossesse. En effet, M. du Resnel vous a montré des lettres du vicomte de St. Méran, écrites dans ce temps, et dans lesquelles se trouvent tous ces détails; de sorte que rien n'est plus vraisemblable. Albert est persuadé que M. du Resnel a parfaitement deviné. Si nous ne nous trompons point, quelle joie ceci vous causera, chère maman! Mais je n'ose encore me livrer entièrement à cette espérance! Cependant, dans cette supposition même, bien des choses troubleront mon bonheur. Je vous avoue que j'aurois désiré à ma Léocadie une autre mère; je me représentois la sienne sous des traits si touchans! je suis effrayée quand je pense que cette innocente créature doit la vie au duc *de Rosmond* et à Mme *du Resnel*!... D'ailleurs, cette femme si capricieuse, si effrontée, pourra bien me reprendre un jour son enfant!... avec quelle douleur je m'en séparerois, et pour la remettre en de telles mains!... cette idée me désole.

M. du Resnel écrira à Mme du Resnel qu'il est certain que Léocadie est sa fille, qu'il lui en demande l'aveu, et que si elle le lui déclare, il assurera douze mille livres de rente à cette enfant. Comme Mme du Resnel n'a aucune fortune personnelle, et que

le duc de Rosmond ne fera sûrement rien de semblable, il n'est pas douteux que si Mme du Resnel est mère de ma Léocadie, elle n'hésitera pas pour l'intérêt de son enfant à en convenir, d'autant mieux que sa *pudeur* ne doit pas lui rendre cet aveu fort pénible. D'ailleurs, comme vous l'imaginez bien, nous ne déclarerons jamais publiquement ce mystère. Mme du Resnel porte le nom de notre généreux ami, ainsi nous serions inexcusables, si nous avions assez peu de délicatesse pour divulguer sa honte.

Adieu, ma mère, mon agitation est inexprimable. Aussitôt que nous aurons une réponse, je vous le manderai, et si nos conjectures sont fondées, si nous recevons l'aveu désiré, je vous enverrai un courrier.

LETTRE IV.

De M. du Resnel au vicomte de St. Méran.

De Gilly, le 12 septembre.

Il s'agit, mon ami, de me rendre le plus grand de tous les services. Je vous envoie la lettre que j'écris à Mme du Resnel, lisez-la; elle vous expliquera tout. Je crois véritablement que la petite Léocadie est fille du duc de Rosmond et de Mme du Resnel. Je vous prie d'aller vous-même chez cette dernière, de lui porter ma lettre, de la lui lire, et dans le cas où elle s'obstineroit à nier, de lui promettre de ma part *mille louis* argent comptant pour l'aveu que je sollicite. Cette promesse doit rester à jamais secrète entre nous; vous sentez toutes les raisons qui peuvent me le faire désirer... Je voudrois bien que ce moyen ne fût pas nécessaire, non pour épargner *mille louis*, mais pour ma propre satisfaction intérieure!...

Mme du Resnel est si fausse et si menteuse, qu'elle commencera sûrement par nier. Ne vous rebutez point, mon cher vicomte,

songez que je vous confie l'intérêt le plus cher..... O quel seroit mon bonheur, si je voyois la plus parfaite de toutes les femmes complétement justifiée!....

Adieu, mon ami; je compte sur votre zèle, sur votre activité et sur une prompte réponse.

Si *mille louis* ne suffisoient pas, promettez tout ce qu'il faudra pour la décider à dire la vérité. Brûlez cette lettre.

LETTRE V.

Réponse du vicomte.

Paris, 14 novembre.

Je n'ai reçu votre lettre qu'avant-hier, jour où je suis revenu de Normandie. On a oublié de faire partir cette lettre que j'ai heureusement trouvée sur ma cheminée. J'ai déjà envoyé chez Mme du Resnel; elle n'est point à Paris. Elle est dans une maison de campagne aux environs de Senlis, mais on l'attend tous les jours, ce qui m'empêche de l'aller chercher; je la verrai sûrement cette semaine. Je ne vous écris ce

billet que pour vous tranquilliser sur votre commission.

Adieu ; mon ami, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

LETTRE VI.

Du même au même.

Paris, le 19 novembre.

Après avoir inutilement attendu Mme du Resnel pendant huit jours, j'ai pris le parti d'aller à Senlis ; mais jugez de mon humeur quand j'ai appris là, que Mme du Resnel depuis quatre jours étoit partie pour Lyon, où elle passera tout l'hiver. Je suis revenu à Paris ; j'ai demandé et obtenu un congé, et je pars après-demain pour Lyon. Prenez donc patience, mon ami. J'espère pouvoir vous envoyer la semaine prochaine une réponse définitive.

LETTRE VII.

Du même au même.

De Lyon, le 12 décembre.

Je vous envoie, mon ami, dans ce même paquet une lettre faite pour être *montrée à vos amis;* celle-ci est pour vous *seul.* Je compte en retournant à Paris aller vous voir, et passer deux jours avec vous; mais pour finir entièrement votre affaire, je resterai encore ici trois semaines, et comme j'imagine que vous serez curieux de savoir les *vrais* détails, je ne veux pas vous les faire attendre.

Quand j'arrivai ici, Mme du Resnel étoit à Alix, chapitre de chanoinesses, où son *conducteur* l'a menée. Ce conducteur est un nommé M. de Bel***, un Dijonnois, parent du chevalier de Celtas, et qui ayant fait quelques voyages à Paris, y a connu Mme du Resnel dont il est l'amant actuel. Ce M. de Bel*** a une sœur chanoinesse à Alix, chez laquelle Mme du Resnel a passé quinze jours.

Je n'ai pu obtenir mon audience que le surlendemain de son établissement ici. Je lui donnai votre lettre, elle montra la plus grande surprise en la lisant, et nia formellement le fait. Je la retournai de toutes les manières; elle persista; et même avec aigreur et moquerie.... Alors il fallut bien parler des *mille louis;* elle se radoucit visiblement, et tomba dans la rêverie. Je continuois toujours à la presser; elle me répondit que cette affaire demandoit une mûre réflexion; je pressentis qu'elle vouloit consulter, et je pris sur moi de lui dire que vous exigiez un secret absolu; qu'en conséquence vous ne donneriez d'abord que cinq cents louis, avec promesse de payer les cinq cents autres au bout de dix-huit mois, si elle se conduisoit avec une parfaite discrétion. Ses affaires sont dans le plus grand désordre: elle n'a quité Paris qu'à cause de ses dettes, ainsi j'étois bien sûr qu'elle accepteroit la proposition, même de cette manière.

Il me fut impossible cependant d'obtenir ce jour-là une réponse; mais trois jours après elle m'avoua positivement que Léocadie est sa fille, et que le duc de Rosmond est le père de cette enfant. Elle m'a dit même des

choses que je ne lui demandois pas ; elle m'a conté qu'elle avoit fait le voyage de Bourgogne déguisée en homme, et plusieurs autres particularités. Je vous avoue qu'à ma première entrevue j'étois persuadé qu'elle ne feroit que par *complaisance* la déclaration désirée, et maintenant je crois de bonne foi qu'elle est en effet la mère de cette enfant.

Cette femme que j'ai vu si brillante et de si bon air, n'est plus reconnoissable ; sa figure est tout-à-fait détruite, et le blanc qu'elle met ne la répare pas. Le voyage de Nice a un peu rétabli sa santé, mais elle est toujours d'une maigreur effrayante. Depuis deux ans surtout elle est tombée dans un étrange avilissement ; elle s'est livrée à la mauvaise compagnie, et l'on croiroit à ses manières qu'elle y a toujours vécu. Rien ne *rouille* promptement comme le vice, lorsqu'on s'y abandonne sans réserve.

Je vous envoie le brouillon de *sa déclaration par écrit*. Voyez s'il vous convient, et faites-y les changemens que vous jugerez nécessaires. Ecrivez à M. D***, banquier, place Belle cour, de me payer les cinq cents louis.

Adieu, mon ami. Je sens et je partage la joie que vous causera cette lettre.

LETTRE VIII.

Du marquis d'Erneville à la comtesse.

Le 22 décembre.

PAULINE est innocente!... elle est justifiée, complétement justifiée!...Pauline est un ange, un être véritablement céleste!... Et moi, que suis-je, grand Dieu!... un monstre d'injustice et d'ingratitude!... Mme du Resnel est mère de Léocadie. Je vous envoie une copie de sa déclaration, et la lettre même du vicomte de St. Méran à notre excellent ami. Vous y verrez que cette aventurière qui nous a causé tant de peines, se déguisa en homme, et sous cet habit passa douze jours avec le *duc caché dans un village aux environs d'Erneville.* C'étoit à Malta. Je vous avoue que mon inquiétude qui m'a fait faire tant de perquisitions secrètes, m'a conduit aussi à *Malta.* J'ai su là que le duc y [illegible] tout seul pendant deux jours, et qu'ensuite un jeune jockey d'une figure charmante y vint et y resta *douze jours* avec lui; on ajoute que tout le monde fut persuadé que

ce joli jockey étoit une femme déguisée. Voilà ce qui me fut dit dans le temps, et cela se rapporte bien parfaitement avec les aveux de Mme du Resnel.

Quand je me rappelle à présent les lettres de Pauline à Mme de Vordac écrites en ce même temps, et que j'ai toutes lues, et quand je songe à son caractère, je ne conçois plus que j'aie pu la soupçonner. Toutes ces circonstances qui me sembloient si frappantes, ne me paroissent plus que des puérilités... Cependant bien des choses qui ont contribué à m'abuser ne vous sont pas connues, il y en a même encore quelques-unes que je ne puis comprendre; mais que m'importe? Tout l'essentiel est éclairci et parfaitement expliqué.

Ah! ma mère! je n'étois pas digne du trésor que vous m'avez confié!.... ma vie ne sauroit être assez longue pour réparer mes torts... J'ose pourtant vous l'assurer, je n'ai jamais cru positivement pendant douze heures de suite qu'elle fût coupable..... Mais je ne veux point chercher à m'excuser; ah! pénétré du repentir le plus amer, j'éprouve un sentiment bien opposé!... Vous ne savez pas à quel point je suis criminel... et quand Pauline est justifiée, je sens plus

que jamais le besoin de vous ouvrir mon cœur.... Elle a repoussé cette confidence, mais je vous la dois; puisse-t-elle être à vos yeux l'expiation d'un égarement inexcusable!... Ce détail demande presque un volume; il me faut du temps pour l'écrire, mais vous l'aurez sous trois semaines.

Je ne veux pas retarder le courrier que je vous envoie. Adieu, ma respectable et généreuse amie; ô combien j'ai besoin de votre indulgence maternelle!...

LETTRE IX.

Réponse de la comtesse.

De Dijon, le 25 décembre.

O QUEL bonheur de la voir justifiée à vos yeux!.... Intéressante et chère enfant, avec quelle douceur et quelle dignité elle a supporté le poids affreux de la calomnie! avec quelle patience et quelle sensibilité elle a souffert vos préventions!... quels dédommagemens vous lui devez!... Mais elle trouvera dans votre âme reconnoissante et géné-

renise tout ce que ma tendresse pour elle et pour vous peut désirer.

Cher Albert, vous avez à vous reprocher un égarement secret!... Je serai moins surprise que vous ne le pensez. Je n'ai pas la candeur de Pauline, et ce voyage de Paris si prolongé m'a donné plus d'un soupçon inquiétant. Mais vous vous repentez, et vous aimez Pauline; tout est expié. C'est tout ce que les femmes ont droit d'attendre et d'exiger de l'amant ou du mari le plus parfait. Ah! que nous sommes insensées quand nous aimons passionnément, puisqu'il est impossible que nous puissions obtenir un retour sincère!... Entre nous, en amour nulle réciprocité. Combien peu d'hommes peuvent être comparés à Albert, et cependant Albert fut infidèle au bout de dix-huit mois de mariage!....

Je vous blâmerai, mon Albert, je ne vous concevrai pas en songeant à ma Pauline; mais je vous excuserai. Non, je ne me repens point de vous avoir donné ma fille. Je vous aimois autant qu'elle; vous étiez mon fils, et vous l'auriez toujours été, quand vous n'auriez pas reçu sa main. Savez-vous ce qui m'a décidée à vous choisir pour son mari? Ce ne fut point l'espoir que

vous ne manqueriez jamais aux principes que je vous ai donnés ; ce fut dans la certitude que vous mettriez tous vos soins à conserver ceux de Pauline. Il y a long-temps que j'ai remarqué qu'en général les égaremens des femmes ne doivent être attribués qu'à l'inconséquence de leurs maris.

L'homme qui épouse une jeune personne parce qu'elle a été parfaitement bien élevée qu'elle a des talens, des principes, de vertus, devroit désirer de lui conserver ce fruits précieux d'une bonne éducation; e c'est ce qu'on ne voit jamais. La premièr chose que fait un mari, surtout s'il e jeune et amoureux, c'est d'engager sa fem me à négliger toute occupation sérieuse utile, et de tourner presque en ridicule l conseils et les principes qu'elle a reçus d ses parens. Il ne songe pas que la mora qui peut suffire à la réputation d'un homn seroit excessivement relâchée pour une fe me, et l'on croiroit que son projet est corrompre la sienne, si l'on jugeoit ses i tentions par ses discours et par sa condui Voilà ce qu'il est, tant qu'il aime, c'est-à-d six mois ou un an; et après avoir ainsi éb lé les principes d'une jeune personne sur quelle l'amour lui donnoit tant d'ascendan

la néglige; il devient, s'il le peut, *homme à bonnes fortunes*, ou se ruine avec des courtisanes. Que peut-il résulter de tout cela? Hélas! ce que nous voyons si fréquemment!.....

J'étois sûre, cher Albert, que vous ne détruiriez point mon ouvrage, que vous ne rendriez point votre femme *athée* ou *déiste*, que vous l'engageriez à cultiver son esprit, que vous ne lui laisseriez pas lire de mauvais livres, que vous ne m'ôteriez pas sa confiance, et que vous la confirmeriez dans toutes les opinions morales qu'elle tient de moi. J'étois sûre, enfin, que vous ne souffririez jamais qu'elle formât des liaisons dangereuses, et que vous auriez, à cet égard, autant de délicatesse et de sévérité que j'en pourrois avoir moi-même.

Je n'ai donc rien à vous reprocher, comme votre belle-mère; au contraire, je vous dois la plus tendre reconnoissance. Comme votre mère, je recevrai avec indulgence et sensibilité les aveux que je ne devrai qu'à votre amitié. Rassurez-vous donc, mon cher Albert. Ah! vous devez connoître ce cœur maternel! Vous pourriez plutôt le soupçonner de foiblesse que de rigidité pour vous; mais vous avez si bien justifié

cette affection passionnée que vous m'inspirâtes dès le berceau, qu'elle n'est plus aujourd'hui que de la justice.

Adieu, mon Albert. Puisque *malheureusement* nous avons un secret que Pauline ne sait pas, je vais vous écrire une autre lettre que vous puissiez lui montrer.

LETTRE X.

De la marquise à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 4 janvier.

Oui, chère amie, *les étrennes* de Léocadie sont arrivées comme à l'ordinaire. Ce sont des joujoux, trois charmantes petites robes et un collier à deux rangs de très-jolies perles fines. Nous nous attendions à recevoir ce présent de *Lyon*; mais comme de coutume, la caisse vient de Paris, ce qui m'étonne de toutes manières, car il semble que ces envois soient imaginés et arrangés par une femme et par une main maternelle. Je ne conçois pas qu'un homme si léger soit capable de tels soins et avec une si grande persévérance. Nous imagi-

nons que *la mère* a du moins le mérite de l'invention, et qu'elle commande ce qu'on doit acheter. Peut-être, lorsqu'elle étoit à Paris, a-t-elle fait les envois précédens.

Assurément, chère amie, je suis *redevenue* parfaitement heureuse. Albert est adorable. Il a une sensibilité trop profonde et trop vraie pour être embarrassé d'avoir eu tort. Rien n'égale sa bonté naturelle et la générosité de son caractère. O si vous saviez comme il caresse à présent ma Léocadie, comme il l'aime, et avec quel doux regard il la contemple! La petite s'attache à lui au point de me donner de la jalousie; elle lui dit hier : *N'est-ce pas que tu es mon papa tout de bon?....*

Elle voit très-bien, à sa physionomie, qu'elle ne doit plus le craindre; aussi joue-t-elle avec lui tout aussi familièrement qu'avec moi. Que j'aime cette enfant! elle annonce tant d'esprit et de sensibilité! Hélas! à présent elle m'appartient moins!.... Un jour elle connoîtra sa mère, elle ignorera toujours à quel point elle est méprisable, elle ne saura d'elle que l'égarement qui lui a donné la vie; et quel enfant n'excuseroit pas celui-là!.... Aussitôt que la raison de Léocadie commencera à se développer,

il faudra lui apprendre le secret de sa naissance, et lui donner tous les présens de la mère, ce qui, à cet âge, lui inspirera peut-être plus de reconnoissance que tous mes soins. Je ne serai plus l'objet du premier sentiment de son jeune cœur?.... Elle aura pour sa mère une tendresse passionnée, j'en suis certaine. Cette femme artificieuse est si belle, si séduisante!.....

Expliquez-moi pourquoi, n'ayant jamais été jalouse d'Albert, je sens que je le serai de Léocadie!....

Adieu, mon amie; nous allons passer quinze jours à Dijon, afin de jouir du bonheur de notre heureuse mère. Nous partons samedi ou lundi; ne viendrez-vous pas me faire vos adieux?

Ma belle-sœur est ici avec sa petite Zéphirine, qui est une jolie enfant, même à côté de Léocadie.

LETTRE XI.

De M. du Resnel à la baronne de Nordac.

Dijon, le 20 janvier.

Je prends la liberté, Madame, de vous écrire, pour vous confier quelques inquiétudes que vous partagerez. Je crois que l'on trame contre nos amis de nouvelles méchancetés.

On m'assure que le chevalier de Celtas est tout à coup parti pour *Lyon*. Il est très-lié avec son cousin, M. de Bel***. Ce dernier est l'*ami intime* de Mme du Resnel ; ainsi vous concevez bien que le voyage du chevalier de Celtas n'a d'autre but que de satisfaire sa curiosité, afin d'inventer ensuite quelque noirceur. Vous pourriez peut-être, Madame, savoir, par Mme Regnard, si en effet le chevalier de Celtas est à Lyon. J'aurois bien désiré que *la mère de Léocadie* eût quitté cette ville (trop près de nous) pour retourner à Paris. Je vous avoue même que je lui ai écrit pour l'y engager, mais elle m'a répondu que les méde-

cins lui ordonnoient expressément de passer l'hiver à Lyon.

J'ai été fort empressé de confier ce secret au baron ; il m'étoit doux de justifier complétement Pauline aux yeux d'un honnête homme ; mais j'aurois bien voulu qu'on n'eût pas fait cette confidence à M. d'Orgeval. Cependant quand le marquis m'en parla, je n'osai lui dire ce que je pensois là-dessus ; quoiqu'il n'estime pas son frère, il est très-loin de le connoître, et il a certainement beaucoup d'amitié pour lui. Je sais que Mme d'Orgeval s'est déjà permis sur notre secret des plaisanteries et des moqueries. Cette femme si ignorante, si bornée et si insipide, paroît presque avoir de l'esprit quand il s'agit de donner un ridicule ; ce qui seul prouveroit combien ce genre est aisé.

Si je m'en croyois, j'irois à Lyon, voir par moi-même ce qui s'y passe. J'imagine que ma présence contiendroit un peu le chevalier de Celtas. Qu'en pensez-vous, Madame ? Ce voyage ne paroîtroit-il pas singulier ? Je suis inquiet, quel parti faut-il prendre ? Conseillez-moi ; on ne peut faire une chose imprudente ou déplacée, en se laissant guider par vous.

LETTRE XII.

Réponse de la baronne.

Le 21 janvier.

Non, Monsieur, n'allez point à Lyon; ce voyage serviroit de matière à mille fables nouvelles. Laissons dire les méchans, la justification de notre amie est complète; rien désormais ne sauroit altérer l'estime, la confiance et la juste admiration de son mari; son bonheur est assuré, que nous importe le reste?

Il est certain que le chevalier de Celtas, le plus orgueilleux et le plus dissimulé de tous les hommes, est un ennemi implacable. Il a mille raisons de haïr Pauline, et il la déteste. Mais que peut-il faire à présent?.....

Il faut que vous sachiez que M. et madame d'Orgeval, qui voient de loin quand il s'agit de leurs intérêts, ont déjà pour Zéphirine des vues sur le petit Maurice; voilà pourquoi ils montrent pour cet enfant une si vive tendresse, et pourquoi on re-

commence à *cajoler* Pauline. Je suis charmée de ce projet, parce que certainement il modérera ou du moins contiendra la méchanceté. Rassurez-vous donc, Monsieur; j'ose dire que vous le devez, puisque je suis tranquille.

J'ai reçu hier une lettre de Pauline, elle reviendra sous peu de jours.

LETTRE XIII.

Du chevalier de Celtas à M. d'Orgeval.

Lyon, le 1er février.

Suivant les ordres de *ma souveraine*, j'ai voulu me bien *mettre au fait* avant de lui écrire : maintenant *je sais tout*. Nous avions parfaitement bien deviné, mais à dire vrai, cela n'étoit pas fort difficile. Bel*** m'a conté toute l'histoire, qui pourra faire un épisode très-neuf dans un *certain roman*. Un mari qui donne *trois mille louis* à sa femme pour en obtenir la déclaration d'une foiblesse qu'elle n'a pas eue, voilà un incident tout nouveau. J'ai vu cette *fameuse beauté*, il ne lui reste que

de la tournure et une conversation très-piquante. J'ai passé une journée avec elle au chapitre d'Alix, chez la sœur de Bel*** qui est son amie. Nous avons parlé *du philosophe* de Gilly; il a bien, a-t-elle dit, quelques ridicules; cependant, on peut dire sans le flatter, que *c'est un mari, comme il n'y en a point.* J'ai cru pouvoir hasarder quelques plaisanteries sur le duc de Rosmond; elle m'a juré qu'elle ne l'avoit *pas aperçu* depuis 17**; elle pouvoit ajouter :

> .... Et le cœur tout gonflé d'amertume,
> Trois ans encore après j'accouchai d'un posthume.

St. Méran, comme nous l'avions aussi deviné, fut l'*ambassadeur* chargé de cette honorable négociation, et pour ce grand service, le philosophe a payé les dettes de cet ami noble et fidèle. Je suis sûr de ce dernier fait. Tout cela fait mal au cœur!

Je garde pour nos soirées *du petit comité* des anecdotes, véritablement plaisantes, qui feront faire à ma souveraine ces éclats de rire qui lui vont si bien. Je la supplie de réserver pour mon retour cette aimable gaîté que je partage si naturellement quand je suis auprès d'elle.

LETTRE XIV.

De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 2 mars.

Ma belle-sœur est heureusement accouchée hier d'un garçon, et le même jour le vieux Vordac a pensé mourir d'une goutte remontée. Il n'auroit pas laissé, je crois, une veuve inconsolable; Denise prétend que la baronne a une *grande passion* pour le philosophe, et j'en suis persuadé. Ceci pourroit bien brouiller *les deux amies;* car il est impossible que la baronne ne voie pas qu'il a la tête absolument tournée pour une autre. Concevez-vous que mon frère n'ait pas assez de tact pour s'apercevoir d'une chose qui saute aux yeux de tout le monde, et pour être la dupe de la dernière fable?....

Adieu, mon cher; quand vous écrirez à Bel***, n'oubliez pas de lui faire mes complimens.

LETTRE XV

Anonyme, adressée au marquis d'Erneville.

De Lyon, le 28 juin.

MONSIEUR,

UNE personne qui aime la vérité veut vous éclairer sur la fourberie la plus infâme, et dont vous seul êtes la dupe.

L'enfant trouvé élevé chez vous, n'est point fille de Mme du Resnel; cette dernière dit à qui veut l'entendre qu'il y a sept ans qu'elle *n'a aperçu* le duc de Rosmond. Mais voici des faits positifs, et que vous pouvez vérifier.

Mme du Resnel est venue à Lyon, à cause du dérangement de ses affaires; elle y loua en arrivant un petit appartement au troisième sur les quais, et elle emprunta *cent louis* de M. F***. Quinze jours après *les visites* du vicomte de St. Méran, Mme du Resnel quitta son humble logement pour en prendre un très-beau à la place des Terraux, et elle rembourса les cent louis qu'elle

avoit empruntés pour un an. Elle fait une fort grande dépense, elle donne à souper, elle a une voiture, etc.

En outre, le commis de M. D*** a dit à plusieurs personnes que son maître avoit remis, pour le compte de M. du Resnel, *mille louis au vicomte de St. Méran* au mois de décembre dernier.

Réfléchissez à tout cela, Monsieur, et cessez de donner votre confiance à un fourbe sans principes et sans mœurs, qui n'a d'autre projet que celui de vous tromper et de corrompre *entièrement* votre femme.

LETTRE XVI.

Du marquis à la comtesse d'Erneville.

Le 9 août.

Enfin, ma mère, voilà ce manuscrit promis depuis si long-temps. Je n'ai pu l'écrire qu'en secret; c'étoit une chose fort difficile pour moi, et presque impossible à Erneville. Aussi ne l'ai-je écrit que dans mes différentes courses particulières à Bourbon, à Moulins, et je l'ai fini à Decise.

O mon amie, c'est en tremblant que je ne vous sous vos yeux les détails d'une foiblesse impardonnable à tous égards! Vous gnerez l'excuser, j'en suis sûr; mais moi ne me la pardonnerai jamais!....

Je ne vis dans les premiers temps de mon séjour à Paris, que vos respectables parens pour lesquels vous m'aviez donné des lettres; le marquis d'Olbreuse et sa femme. Leurs fils étoient absens; j'avois connu l'aîné dans ma première jeunesse; nous montions à cheval ensemble à l'académie de Duguast, et nous avions pris dès lors l'un pour l'autre une vive amitié. Il étoit en Angleterre, et n'en revint qu'au bout de quelques mois. Nous nous revîmes avec une joie extrême; je lui fis part de mon bonheur, et il me confia ses espérances. Il aimoit depuis quatre ans Mme de S***, mariée à un vieillard très-infirme attaqué d'une maladie mortelle. Les médecins, ayant déclaré qu'il étoit impossible qu'il pût vivre plus de deux ou trois mois, le chevalier d'Olbreuse avoit la certitude de s'unir enfin à l'objet de son attachement. Il ne me mena point chez elle, parce que l'état de son mari ne lui permettoit pas de recevoir des visites.

Je ne formai point d'autres liaisons jus-

qu'à l'époque de la fête donnée par l'ambassadeur d'Espagne, à l'occasion de la naissance du duc de ***. Deux jours avant cette fête, je fus invité avec d'Olbreuse à un souper chez cet ambassadeur. Il n'y avoit que peu de monde, et seulement sa société particulière, composée d'une douzaine de personnes de la cour fort jeunes et fort brillantes, qui devoient le lendemain danser un quadrille à son bal. D'Olbreuse étoit l'un des danseurs. J'éprouvai d'abord une sorte d'embarras, en me trouvant dans ce petit cercle auquel j'étois tout-à-fait étranger. D'Olbreuse m'avoit mené là sans me prévenir de cette particularité. J'avois compté sur un grand souper, et je craignis de paroître déplacé, mais je fus bientôt à mon aise. D'Olbreuse me présenta à tout le monde avec tant de grâce, que je fus reçu avec la plus favorable prévention.

On déclara que l'on feroit après le souper une répétition du quadrille. Le comte de ***, l'un des danseurs, manquoit. Un billet d'excuse apprit à dix heures qu'il ne viendroit point. Les femmes se désolèrent de ne point répéter la danse. D'Olbreuse prétendit que je pourrois remplacer le comte de ***, que j'apprendrois la figure *en une minute*. Il

J'ajouta que personne de la société ne dansoit comme moi. J'eus beau protester que je m'étois rouillé en province, il fut décidé que je danserois toute la soirée, et l'on se mit à table fort gaîment. La plus jolie femme de l'assemblée, Mme de C***, me fit placer à côté d'elle. Ses manières en général m'avoient d'abord déplu, j'y avois trouvé une coquetterie révoltante; mais quand elle eut l'air de ne plus s'occuper que de moi, mon amour-propre me rendit plus indulgent. Elle a de l'esprit, de la gaîté, beaucoup de finesse; bientôt elle me parut charmante; j'éprouvai le désir de lui plaire, et je pris assez naturellement un ton semblable au sien. En sortant de table, je me laissai entraîner avec plaisir par d'Olbreuse dans un cabinet, afin d'y apprendre la figure du quadrille; je mis à cette importante étude la plus grande application, et quand je sus tout ce qu'on pouvoit m'enseigner, il me prit un violent battement de cœur causé par la seule idée du succès que j'allois avoir.

Ce n'est pas d'abord en détruisant les principes que le monde gâte les jeunes gens, c'est en les rendant puérils et frivoles; ce n'est pas en corrompant l'âme, c'est en la rapetissant; c'est enfin en profanant les émo-

tions vives que la sensibilité seule devroit inspirer, et qui ne sont excitées dans le monde que par la vanité. Nos sentimens sont bien moins à craindre que nos sensations; on peut en connoître les inconvéniens; leur importance, leur continuité même donne les moyens de les combattre et d'en triompher après de longs efforts: mais comment se garantir du danger des sensations sans cesse renaissantes et toujours imprévues, qui ne laissent aucune trace dans le cœur, et qui ne font éprouver qu'un trouble agréable sans causer les tourmens et les agitations violentes des passions!

J'étois loin de faire ces réflexions en répétant le quadrille chez l'ambassadeur d'Espagne. Je brûlois d'impatience d'aller rejoindre la compagnie, afin *de briller* à ses yeux, et surtout à ceux de Mme de C***. Cependant je rentrai dans le salon avec l'air le plus calme et le plus modeste qu'il me fut possible de prendre. Remplaçant le comte de ***, je me trouvai naturellement le danseur de Mme de C***. J'étois si ému, que je tremblois en lui donnant la main; elle s'en aperçut et sourit; je compris qu'elle attribuoit ce mouvement à une cause plus intéressante, et je n'en fus pas fâché, car j'a-

trois rougi, si j'eusse été deviné. Je dansai, et de mon mieux, et ce talent frivole me donna dans cette société, une *véritable considération*. Mme de C***, qui m'avoit eu jusque-là que de la coquetterie avec moi, prit un maintien plus sérieux et plus expressif; enchanté de l'effet que je produisois et des éloges qu'on me prodiguoit, je répondis à ses avances de manière à lui persuader que j'y étois extrêmement sensible. Elle m'invita à aller chez elle, je le promis; elle me proposa d'accepter un billet pour le bal du lendemain, et j'y consentis.

Cependant les réflexions de la nuit me firent changer de résolution, j'écrivis à d'Olbreuse que je n'irois point au bal; mais nous soupions ensemble chez ses parens; il me pressa de tenir ma promesse, et après beaucoup de résistance, je partis avec lui. Nous arrivâmes chez l'ambassadeur à une heure après minuit. D'Olbreuse étoit vêtu pour le quadrille; pour moi j'avois mon habit ordinaire, et connoissant très-peu de monde, j'étois sans masque. Nous entrâmes d'abord dans un petit salon particulier, dans lequel tous les danseurs du quadrille s'étoient donné rendez-vous. Nous les trouvâ-

mes dans la plus grande agitation, parce que le marquis de***, l'un des danseurs, s'étoit donné une entorse, une heure auparavant, en ouvrant le bal avec la nièce de l'ambassadeur. Aussitôt que je parus, il s'éleva un cri de joie presque général. Je fus reçu comme *un libérateur;* j'étois devenu un personnage bien important; j'allois décider si l'on danseroit ou non le quadrille. Mme de C*** s'avança vers moi, et me conjura de prendre la place du marquis de***. Mais, de très-bonne foi, j'étois positivement décidé à n'en rien faire; je trouvois ridicule de débuter, comme danseur, dans le grand monde, et je refusai nettement. La société fut consternée, à l'exception d'un des acteurs du quadrille dont la figure m'étoit inconnue, et que par cette raison même j'imaginois devoir être le comte de***. C'étoit lui en effet. C'est un très-grand seigneur, fort gâté par les femmes, et par la haute faveur dont il jouit à la cour. Pendant que tout le monde me supplioit à mains jointes de danser, il étoit nonchalamment assis entre deux fenêtres sur une console de marbre, ayant une glace derrière lui. Il se retournoit, de temps en temps, pour ajuster sa coiffure, ce qu'il n'interrompoit

que pour jouer avec un gros gland de rideaux qu'il jetoit au-dessus de sa tête et qu'il rattrapoit fort adroitement. Cette figure me déplut et me choqua; je trouvai de l'affectation dans sa niaiserie; il me sembla que c'étoit un prétexte pour se dispenser de me parler comme tous les autres; je jugeai que cet homme étoit fat et arrogant, et je sentis le désir le plus vif d'en obtenir une impertinence un peu marquée, afin d'avoir l'heureux droit de la lui rendre. Il faut tout avouer, d'Olbreuse m'avoit dit que ce personnage étoit l'amant de Mme de C***, et ce soir-là Mme de C***, vêtue en américaine, ornée de pierreries et de plumes éclatantes, avoit l'air de la reine du bal. C'étoit *Zilia*, à l'ingénuité près; mais qui a jamais cherché ou désiré la naïveté au bal?

Lorsque j'eus, comme je viens de le dire, résisté avec une fermeté stoïque aux prières de six jolies femmes; Mme de C*** désespérée me tourna le dos avec dépit, et s'approchant du comte : Convenez, dit-elle, que c'est affreux! Quoi donc? répondit-il sans la regarder, et en faisant toujours sauter le gland de rideaux.... Comment, reprit-elle, vous n'avez pas entendu nos cla-

meurs, nos vaines supplications !... A cette question le comte, pour toute réponse, haussa les épaules, descendit de la table, et se tournant vers les autres femmes : Mesdames, dit-il, avez-vous quelques ordres à me donner ?... — Mais quelle folie ! vous partez ? — Je vais quitter cet attirail.... — Il n'y a donc plus d'espoir, s'écria douloureusement Mme de C***. Il me semble, reprit le comte d'un ton amer, que monsieur (en me montrant) vient de vous l'ôter sans retour. J'eus bien envie d'appliquer là l'impertinence que je voulois placer ; d'Olbreuse ne m'en laissa pas le temps : Allons, allons, s'écria-t-il, faisons un dernier effort. A ces mots on m'entoura, et la première persécution recommença, toujours à l'exception du comte de ***, qui pour cette fois, fut auprès du feu et se mit à tisonner. Comme je voyois, à n'en pouvoir douter, qu'il désiroit extrêmement que je ne fusse pas du quadrille, cette seule idée me détermina, et j'acceptai. Ce fut un vrai coup de théâtre. D'Olbreuse m'emmena sur-le-champ pour me faire mettre l'habit du marquis***. Ensuite je revins triomphant dans le salon ; je pris ma danseuse et sans différer davantage nous nous rendîmes dans la

salle du bal. Je jouissois de la reconnoissance de Mme de C*** et de celle de ses jolies compagnes, et surtout de l'humeur du comte de ***. Dès que nous parûmes dans la grande salle, nous fûmes, suivant l'usage, excessivement applaudis; un quadrille, qui suspend toutes les autres danses, déplaît à tout le monde, et bien envié, s'il est joli, bien critiqué tout bas, il est toujours reçu avec de grandes acclamations. L'orchestre se tait à notre aspect; tous les danseurs, avec autant d'empressement que de regret, nous cèdent la place; on fait un cercle autour de nous, on nous promet de nous admirer; mais nous savons qu'on va nous examiner minutieusement et nous juger avec sévérité... Dans le cours de la vie d'un fat ou d'une coquette, il n'y a guère de momens plus solennels et plus imposans que celui-là.

Je vis dès les premiers pas du quadrille que le comte étoit un de ces laborieux danseurs, qui ont prodigieusement sué pour bien danser, mais qui dépourvus de grâce et de souplesse, ne savent faire que quelques tours de force qui ne montrent qu'un travail pénible, et ne prouvent qu'une étude ridicule et une persévérance mal placée. Il

fit des efforts prodigieux pour me surpasser, mais on trouva que je dansois mieux que lui, et on le dit si haut et si universellement, qu'il ne put s'abuser à cet égard.

Lorsque notre ballet fut dansé, le comte qui étoit en nage se retira précipitamment; ma danseuse et Mme de C*** me proposèrent de faire le tour de la salle, je leur donnai le bras, et nous eûmes beaucoup de peine à percer la foule qui se rassembloit autour de nous pour suivre Mme de C*** dont la parure et la beauté fixoient tous les regards. Il y a une sorte de charme enivrant dans les éloges publics, rien ne les rend suspects, ils sont toujours vrais et désintéressés; l'effet que produisoit Mme de C*** exaltoit mon imagination, j'étois fier de lui parler et de lui donner le bras, je la regardois avec admiration, il me sembloit que je lui découvrois mille charmes nouveaux: au milieu des acclamations qu'elle excitoit elle avoit un excellent maintien, qui ajoutoit infiniment à ses grâces; une douce rougeur animoit son teint, un léger embarras se peignoit sur son front, et ses regards timides et distraits ne paroissoient exprimer que le désir de se dérober à tant d'hommages. J'ai remarqué qu'aux jeunes femmes,

de sa classe, les émotions agréables de la vanité satisfaite donnent-elles les apparences de la pudeur et de la modestie.

Après avoir recueilli tous les suffrages, Mme de C*** s'arrêta devant une banquette et s'assit. Une minute après elle fut entourée d'un groupe de jeunes gens de sa connoissance. D'Olbreuse n'étoit plus là, je ne connoissois pas un de ces hommes, la conversation toute composée de petites allusions de société, prit sur-le-champ une tournure absolument énigmatique pour moi; je me sentis mal à mon aise, il me sembloit qu'au milieu de cette troupe légère et bruyante, je devois avoir l'air gauche et provincial; mon habit même, que l'on regardoit beaucoup, contribuoit à m'embarrasser; de sorte que je pris promptement le parti de m'arracher d'auprès de Mme de C***.

Il étoit trois heures du matin, j'aurois dû m'aller coucher; et alors rien de tout ce que j'ai éprouvé ne seroit arrivé! Vous m'auriez vu revenir au bout de quelques mois, Pauline n'auroit point fait le voyage de Paris, jamais le plus léger nuage n'auroit troublé notre repos et notre bonheur, ma conscience ne me reprocheroit rien!....

Qui l'eût pu croire, qu'une légèreté si frivole causerait de si grands changemens dans la destinée de plusieurs personnes!

Je ne m'en prendrai point à *mon étoile;* ah! ce sont nos sentimens et nos principes qui font notre sort! la véritable *fatalité*, c'est notre foiblesse volontaire!

Je restai au bal, parce qu'un charme secret m'y retenoit; ému par la danse, par la musique, par tant d'objets séducteurs, je me livrois à des sensations nouvelles dont nul projet coupable ne me faisoit sentir le danger; je n'étois pas amoureux, je ne formois aucune espèce de dessein, mais je voulois consacrer cette nuit au plaisir. Je ne sais quel goût d'intrigues et d'aventures romanesques que le bal inspire naturellement, me donnoit un désir passionné de me déguiser, et d'aller sous un *habit impénétrable*, surprendre, occuper et intéresser Mme de C***. Je m'habillai en deux minutes, je me masquai de la tête aux pieds, et je revins chercher Mme de C***. Elle étoit encore sur la même banquette, et au moment où je m'approchois, j'aperçus le comte de*** en domino noir, mais sans masque, qui s'avançoit et qui fut s'asseoir à côté d'elle. Mme de C*** n'avoit plus auprès

d'elle que deux ou trois jeunes gens et la femme avec laquelle j'avois dansé. Je me plaçai derrière cette dernière en attendant un moment plus favorable; et sans qu'on prît garde à moi, j'entendis distinctement le dialogue qui eut entre le comte***, le chevalier de B***, Mme de C*** et ma danseuse.

Vous connoissez la fidélité de ma mémoire, ainsi vous pouvez compter sur la parfaite exactitude de ce récit. Je fus très-attentif, et je n'ai pas oublié une syllabe.

Le comte. Eh bien, Madame, qu'avez-vous donc fait de la superbe recrue dont vous aviez *honoré* notre quadrille?

Mme de C***. Voulez-vous parler du marquis d'Erneville?

Le comte (*souriant dédaigneusement.*) Le *marquis* d'Erneville!....

Le chevalier de B***. Quoi! ce beau danseur est le marquis d'Erneville? est-ce le petit-fils du maréchal?

Le comte (*souriant toujours, et de plus jouant avec l'éventail de Mme de C***.*) Ah! pas tout-à-fait....

Mme de C***. Mais pardonnez-moi, c'est le fils ou l'héritier de la comtesse

d'Erneville, mariée en Bourgogne. Le chevalier d'Olbreuse me l'a dit....

MA DANSEUSE. Eh à moi aussi.

LE COMTE (*en bâillant et en jouant l'indifférence et la distraction.*) Il est étonnant, d'Olbreuse!....

Mme DE C***. En quoi donc?

LE COMTE (*avec la même nonchalance affectée.*) Il a comme cela de temps en temps des prédilections surprenantes et des protégés étranges....

Mme DE C***. Je vous assure que vous vous trompez. Ce jeune homme est de la maison d'Erneville.

LE COMTE (*froidement et ironiquement.*) J'ose vous assurer, Madame, que je ne me trompe point. *Ce jeune homme* n'est point parent des Erneville....

Mme DE C***. Mais qu'est-il donc!

LE COMTE. M'ordonnez-vous de dire la chose sans tournure?

Mme DE C***. Et pourquoi donc en faudroit-il?

LE COMTE. Eh bien, Madame, ce jeune homme est un bâtard de la comtesse douairière d'Erneville.

Ici, comme vous pouvez croire, ma respectable mère, je fus bien tenté d'appliquer

un soufflet sur la joue de l'impudent calomniateur; mais je sus me contenir, et j'eus la patience d'attendre la fin de ce dialogue, qui continua comme vous l'allez voir.

Mme DE C*** ET MA DANSEUSE (*en même temps*) Quelle folie!

Mme DE C***. Mais c'est inoui ce que vous nous contez-là...

LE CHEVALIER. Et pourquoi donc s'appelle-t-il d'Erneville?

LE COMTE. Parce que sa mère lui a fait présent de la terre d'Erneville.

LE CHEVALIER. Et quel étoit le père?

LE COMTE (*bâillant, s'étendant et jouant toujours avec l'éventail.*) Un cocher, un postillon, quelque chose comme cela....

Mme DE C***. Quelle histoire!.... mais il ne seroit pas concevable que le chevalier d'Olbreuse eût amené une telle espèce à souper chez l'ambassadeur d'Espagne.

LE COMTE. *Espèce*, comme vous dites fort bien.....

MA DANSEUSE. C'est impossible. Il a des manières si nobles....

Mme DE C***. Et un ton parfait.

LE COMTE. Je vois, Mesdames, que vous l'avez *très-approfondi*.

Mme DE C***. Encore une fois, le che-

valier d'Olbreuse ne présenteroit pas dans la société un homme de mauvaise compagnie.....

Le comte. Pourquoi pas? c'est *une création*... D'Olbreuse ne doute de rien; c'est dans son genre..... parfait, charmer, enthousiasmer les plus jolies femmes de Paris, en produisant le provincial usurpateur du nom d'*Erneville*, moi, ça me paroît très-gai.....

Le chevalier de B***. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'il a une belle tournure et qu'il danse à ravir.

Le comte. A ravir?

Le chevalier. Assurément.

Le comte. Mais il ne sait pas danser, il ne sait pas faire un pas....

Le chevalier. Je ne suis pas connoisseur; mais je vous avoue qu'il m'a charmé; et j'ai vu tous les spectateurs juger ainsi.

Le comte. Tous? c'est beaucoup.

Le chevalier. Oh! je vous en excepte...

Mme de C***. (*Rit.*)

Le comte. Chevalier, je vous avertis que vous venez de dire un bon mot, Mme de C*** a ri.

Mme de C***. Oh! ce n'est pas une

prenve, car je ris quelquefois de ce que vous dites.....

Le comte, (*excessivement piqué.*) Comment, Madame?...

Le chevalier, (*au comte.*) *Je vous avertis* que Mme de C*** vient de faire une épigramme.

Le comte. Je n'ai pas beaucoup de goût pour les avertissemens.

Le chevalier. Pourquoi donc en donnez-vous?

Le comte. C'est grandeur d'âme, *je donne*, et je ne veux pas *recevoir*...

Le chevalier. Vous ne voulez pas....

Dans cet endroit du dialogue, je craignis que la querelle, entre le comte et le chevalier, ne devînt sérieuse, et pour faire diversion je feignis de dormir, et je me mis à ronfler de toute ma force. Ce que j'avois prévu arriva, on se retourna, on eclata de rire, et l'on parla d'autre chose. Quelqu'un vint prier de danser Mme de C***; elle refusa. Le même masque pria sa compagne, qui accepta. Le chevalier de B*** les suivit, de sorte que Mme de C*** resta seule avec le comte sur la banquette. Alors je me levai, et je fus m'asseoir à côté du comte. Il se retourna, et me regardant avec l'air

ironique, indolent et impertinent qui lui est propre : beau masque me dit-il, j'ai peur de vous gêner.... Pour toute réponse je le tirai par la manche, comme voulant lui parler à l'oreille. Oh, oh, continua-t-il, un secret? Je fis un signe de tête, il se pencha vers moi, et je lui dis bien bas et bien distinctement ces paroles : *Vous êtes un sot, un fat, un lâche calomniateur; si vous n'êtes pas un insigne poltron, rendez-vous dans quelques minutes au bout de la salle, au grand buffet; vous m'y trouverez.*

Ce discours n'excita pas la plus légère altération sur le visage immobile du comte; il n'y a, je crois, qu'un courtisan consommé qui puisse avoir un tel empire sur soi-même. Fort bien, beau masque, me dit-il; mais, si vous le permettez, nous reprendrons cet entretien dans un autre moment.... A ces mots, je me levai et m'éloignai. Je fus au buffet, et au bout d'un petit quart d'heure je vis arriver le comte; je m'avançai vers lui, en disant : *me voici.* Ah! ça, répondit-il, vous conviendrez qu'il faut pourtant savoir à qui on a affaire; qui êtes-vous? — Je ne suis ni un *bâtard*, ni le *fils du cocher*... — Ah, ah! vous écoutez aux portes?.... — Finissons, suivez-moi. — Je

pourrois vous dire qu'en toute règle il ne me convient d'accorder la satisfaction que vous demandez, qu'à un gentilhomme ou à un militaire ; mais je ne suis pas difficile à cet égard, et je veux bien me battre avec vous, puisque j'ai consenti à y danser. — Ne différons plus, vous dis-je. — Avez-vous envie qu'on nous suive et qu'on nous sépare? — Nullement. — Eh bien, attendez donc la pointe du jour; j'ai trois engagemens: quand j'aurai dansé ces trois contre-danses, je me rendrai aux Champs-Élysées, auprès du jeu de boule. — J'y serai. — Vous pouvez mener un domestique, j'en aurai un. — Il suffit. — Au revoir. — en disant ces mots, il s'éloigna, et je le perdis bientôt de vue. La parfaite sérénité de sa physionomie et de son maintien me causa une sorte de dépit; j'étois fâché qu'un fat si méprisable eût un courage si tranquille ; mais, comme l'a dit *Favart* :

Quel qu'il soit, un Français ne peut manquer de cœur.

Je laissai le comte dansant de toutes ses forces. Je rentrai chez moi, je mis un habit gris, et suivi de Le Maire je me rendis aux Champs-Élysées, à l'instant où le jour commençoit à paroître. Je n'attendis que huit

minutes; le comte arriva dans un carrosse de remise (j'étois venu à pied), il n'avoit avec lui que son coureur. A propos, me dit-il en m'abordant, je n'ai apporté que mon épée, vous voulez peut-être vous battre au pistolet? — Non, j'aurois vraisemblablement de cette manière trop d'avantage sur vous. (Vous savez, ma mère, comme je tire au pistolet). Moi, j'y tire fort mal, reprit le comte, mais je vous laisse encore le choix. — A l'épée. — A l'épée soit. A ces mots il tira son épée de fort bonne grâce, en disant ces mots : Êtes-vous prêt?... Il fait des armes comme il danse, avec beaucoup trop de force; au bout de quelques minutes je le blessai au bras, je vis couler son sang, je m'arrêtai : Vous êtes blessé, lui dis-je. Son coureur fit un mouvement pour s'approcher : Restez à votre place, lui cria-t-il, et ne la quittez que lorsque l'un des deux sera tombé.

Ma colère étoit passée, mais sa blessure venoit d'allumer la sienne. De ce moment il se battit avec une fureur aveugle, et au bout de quelques minutes il s'enferra lui-même dans mon épée, qui lui entra fort avant dans le côté droit; il tomba en disant : *C'est fini!* Je crus qu'il expiroit, et ce que j'éprou-

va dans ce moment est inexprimable. Je me précipitai vers lui, il était sans connoissance... Ce visage que j'avois détesté quelques minutes auparavant, ce visage couvert des ombres de la mort, ô combien alors il me parut touchant et terrible !.... Son coureur, Le Maire et moi, nous lui donnâmes tous les secours possibles. Après avoir de notre mieux bandé sa plaie, nous le portâmes dans sa voiture.... Ensuite je m'arrachai de ce lieu funeste... Je rentrai chez moi accablé de désespoir et de remords.

Je ne doutois point que l'infortuné comte ne mourût de sa blessure. Cette idée me faisoit horreur; je ne concevois plus comment je n'avois pas méprisé un discours insensé, si dépourvu de fondement, qu'il ne pouvoit attaquer ni votre honneur, ni le mien. Il me sembloit que mon attachement pour vous n'avoit été, dans cette occasion, que le prétexte d'un emportement inexcusable. Je me répétois avec terreur : *Je suis un meurtrier!*... et bientôt je me trouvai un *assassin*, en songeant que par la manière dont je faisois des armes, j'avois eu beaucoup d'avantage sur mon malheureux adversaire.

Ce reproche de la conscience n'avoit rien d'exagéré; en effet, n'est-il pas étrange que

l'on croie manquer de délicatesse et même de probité en ne jouant pas à forces égales, et que l'on n'ait aucun scrupule de ce genre lorsqu'il est question de la vie de son semblable ! Si *jouer* à coup sûr est une *escroquerie*, *combattre* à coup sûr n'est-il donc pas aussi un crime, et de plus une lâcheté? Dira-t-on qu'il y a toujours du hasard dans un combat? Qu'importe, n'y en a-t-il pas aussi dans tous les jeux d'adresse? Et, par exemple, au billard, excuseroit-on le joueur d'une première force qui ne joueroit jamais qu'à but? Par cette seule raison, le duel est toujours ou la lâcheté irréfléchie la plus odieuse et la plus criminelle, ou bien une duperie extravagante et forcenée.

Non-seulement ces idées nouvelles me glaçoient d'effroi, mais toutes les réflexions les plus connues et les plus usées sur la férocité des duels me causoient autant de saisissement et de surprise que si je n'eusse jamais soupçonné que cette action pût être contraire à l'humanité. C'est que jusqu'alors je n'y avois pensé que vaguement, et cela seul est un grand tort. C'est impossible d'être vertueux quand on n'a pas profondément réfléchi à tous les principes de la morale.

Je passai toute la journée renfermé dans

ma chambre, et sur le soir je m'enveloppai dans une redingote, et je fus à pied chez le comte, afin de savoir de ses nouvelles. Sans me nommer, comme vous pouvez croire, je questionnai son suisse, qui me dit simplement que le comte avoit fait une chute de cheval dont il étoit fort mal, mais que cependant il avoit sa connoissance.

Le lendemain matin à onze heures, d'Olbreuse entra dans ma chambre en me disant : Savez-vous que le comte de*** s'est battu hier avec le chevalier de B***? — Qui vous a dit cela ? lui demandai-je. — C'est Mme de C*** que je quitte dans l'instant, et qui est fort affligée !... — Comment? — Oui, elle fut témoin, au bal, de la querelle entre le comte et le chevalier... — Mais le comte est-il dangereusement blessé? — Il est à la mort. A ces mots je tombai sur une chaise en mettant mes deux mains sur mon visage. Le chevalier confondu m'examinoit en silence. Je lui avouai tout, et, après quelques momens de réflexion, Cette affaire est bien fâcheuse, me dit-il; la famille du comte est puissante et vindicative; le roi aime personnellement le comte. D'ailleurs, il déteste les duels, il a juré à l'occasion de celui du duc de*** et du

marquis de***, de sévir contre le premier qui auroit lieu dans ses États; aussi depuis trois ans n'ose-t-on plus se battre en France; tous nos jeunes gens vont à la frontière (à Quiévrain) terminer leurs différends... Mais, par bonheur, le comte, soit par amour-propre, soit par générosité ne vous a point encore nommé, personne au monde ne vous soupçonne. Vous avez dit à Mme de C*** que vous comptiez faire une petite course à Londres, et voici ce que je vous propose. Madame de S*** est à Senlis, où elle doit passer l'année de son deuil (son vieux mari étoit mort quinze jours avant le bal de l'ambassadeur d'Espagne). J'y vais ce soir, et j'y resterai trois semaines; je vous y menerai, si vous voulez; je vous présenterai à Mme de S*** comme mon jeune frère qui est dans la marine et qu'elle n'a jamais vu. Je dirai qu'il est ici secrètement, parce qu'il est venu sans congé. Vous n'êtes point connu là, j'y serai moi-même avec une sorte de mystère, puisque la décence ne permet pas que j'y sois reçu ouvertement. Mme de S*** ne recevra d'ailleurs aucune visite, elle-même ignorera votre secret; vous serez parfaitement caché dans sa maison, et vous y attendrez l'évé-

nemens. Les médecins ont condamné le comte; cependant comme ils disent que la maladie sera longue, il est possible qu'il en réchappe. Dans ce cas vous reviendrez ici, et s'il meurt, vous passerez en Angleterre où tout le monde vous croira déjà; car il faut dire en quittant votre auberge que vous partez pour Londres. Après quelques difficultés j'acceptai cette proposition. Tout fut exécuté comme je viens de le détailler. Le chevalier ne voulant point emmener son valet de chambre qui me connoissoit, ne prit avec lui qu'un nouveau domestique. J'emmenai Le Maire, sur lequel je pouvois compter, et qui fut bien prévenu de ce qu'il avoit à dire.

Jusqu'ici vous avez sans doute imaginé, ma chère et tendre amie, que *mes aveux* se borneroient à vous confier une intrigue avec Mme de C*** et mon duel avec le comte. Ce seroit beaucoup trop encore pour votre fils adoptif, pour votre élève et pour le mari de Pauline; mais plût au ciel que je n'eusse rien de plus grave à vous révéler!... Ah! je ne m'exagère pas ma faute, elle est énorme, et elle est irréparable.

Nous partîmes pour Senlis le 16 de mai. Six ou sept heures avant notre départ, le

chevalier avoit envoyé un courrier à Mme de S*** pour la prévenir qu'il lui ameneroit son frère *Henri d'Elvas* : ainsi nous étions attendus. Nous arrivâmes à huit heures du soir, il faisoit froid depuis huit jours comme au mois de novembre; nous n'avions que des habits fort légers, nous étions transis, et j'éprouvai une sensation très-agréable en entrant dans une maison d'une élégance extrême et dont toutes les cheminées étoient allumées. On nous conduit dans un salon délicieux, et là, un valet de chambre dit un mot à l'oreille du chevalier qui ensuite me répète tout bas, que Mme de S*** veut d'abord le voir en particulier, ce qui me parut assez simple. Il sortit, et je restai seul dans le salon. Je me chauffois lorsqu'au bout de quelques minutes la porte se rouvrit, et je vis paroître une figure véritablement céleste. C'étoit une jeune personne vêtue de blanc, qui en m'apercevant fit un petit mouvement de surprise et de frayeur, ensuite s'avança d'un air timide en me faisant une profonde révérence. Je la contemplois avec un extrême étonnement, ne pouvant croire à sa jeunesse qu'elle fut Mme de S***. Elle s'approcha d'une petite table, ouvrit un tiroir, prit un livre, leva sur moi les

plus beaux yeux du monde, et frappée de mon air stupéfait, fit un sourire plein de douceur et d'ingénuité, accompagné d'une seconde révérence, et puis, avec la légèreté des Grâces, elle disparut en courant.

Un moment après, Mme de S*** entra avec le chevalier. Elle a une figure infiniment agréable, mais après l'objet que je venois de voir, elle me parut à peine jolie. J'avois bien envie de l'interroger sur ma charmante vision; cependant comme je ne doutai point qu'elle ne fût à demeure dans la maison, et que je la reverrois à souper, je ne voulus pas interrompre la conversation pour questionner à cet égard; je parlois et j'écoutois avec beaucoup de distraction; chaque bruit léger, chaque mouvement que j'entendois dans l'antichambre, me faisoit tourner la tête du côté de la porte; mais personne ne vint; on se mit à table, je ne vis que trois couverts. Alors je perdis toute espérance de satisfaire ma curiosité pour ce soir, car une sorte d'embarras dont je ne m'expliquai point la raison, m'empêcha de demander tout simplement quelle étoit cette jeune personne. Il me sembla qu'une question si long-temps différée paroîtroit extraordinaire. Je tâchai d'é-

loigner de mon imagination cette idée trop frappante!..... Mme de S*** naturellement obligeante, le fut particulièrement pour moi, me croyant le frère du chevalier. Elle me dit que ce dernier lui avoit bien souvent parlé de moi, et que même il lui avoit communiqué mes lettres! et là-dessus elle m'embarrassa beaucoup par toutes les louanges qu'elle donna à ma manière d'écrire. Vous verrez par la suite que ce détail n'étoit pas inutile.

A onze heures, je jugeai qu'il étoit discret de laisser ensemble deux amans qui paroissoient s'aimer éperdument, et je fus me coucher.

Je m'éveillai le lendemain de très-bonne heure; je vis avec plaisir, en ouvrant mes fenêtres, qui donnoient sur le jardin, que le temps s'étoit remis au beau. Je m'habillai à la hâte, et je descendis dans le jardin. En sortant du parterre j'entrai dans une longue allée couverte, au bout de laquelle se trouvoit un pavillon. A la moitié de l'allée j'entendis, avec surprise, les sons harmonieux d'une voix délicieuse, accompagnée d'un piano-forte.... Je doublai le pas. C'étoit dans le pavillon que l'on chantoit. Je m'arrêtai à la porte. Il se fit un petit silence;

ensuite une voix aussi jeune que pure et brillante chanta la romance suivante :

Celui que j'aimerai, quel bonheur, je l'ai vu !
C'étoit hier !..... mon cœur l'a reconnu !
Eh quoi ! le cœur pourroit-il se méprendre !.....
Depuis long-temps, mais sans oser l'attendre,
Je le cherchois, cet objet inconnu,
D'un sentiment, et si vif, et si tendre.
Grâce à l'amour il est venu !.....
Mais suis-je aussi celle qui doit lui plaire,
Ou mon espoir n'est-il qu'une chimère ?
Est-ce bien lui qui m'entendra ?
Est-ce lui qui me répondra ?

Instinct du cœur, ô doux pressentiment !
Combien de fois, au nom de mon amant,
En me troublant vous m'avez avertie
Des nœuds secrets qu'un jour la sympathie
Devoit former, et si rapidement ?
Ainsi d'amour la puissante magie
Réalise un rêve charmant.
Mais suis-je aussi celle qui doit lui plaire,
Ou mon espoir, etc.

Ces paroles, et la voix ravissante qui les chantoit, me causèrent un trouble inexprimable ; il me sembloit que cette voix ne pouvoit appartenir qu'à la personne angélique que j'avois vue la veille. Pour les paroles, je ne pouvois ni les comprendre entièrement, ni me persuader qu'elles n'eussent pas quelque rapport avec moi... Je me per-

dois dans ces pensées, lorsque la porte du pavillon s'ouvrit, et je vis s'avancer ma charmante inconnue. Elle me parut, au grand jour, mille fois plus belle et plus éblouissante que la veille. Elle me salua en rougissant. J'étois au bas du perron; nous étions séparés par sept marches assez hautes; elle s'appuya contre le mur de la porte, et fixant sur moi deux grands yeux d'un bleu foncé les plus pénétrans et les plus touchans que j'aie jamais vus : *Oui*, dit-elle.... Ce mot, prononcé avec une expression enchanteresse et sublime, me fit tressaillir! Ses beaux yeux se remplirent de larmes, et sur-le-champ mettant son doigt sur sa bouche avec une manière enfantine dont il est impossible de dépeindre la grâce : Mais, poursuivit-elle, ne dites à personne que vous m'avez vue;... ne parlez de moi à qui que ce soit, sans exception, pas même à votre frère : me le promettez-vous?.... — Vos ordres sont des lois, répondis-je en bégayant.... Il suffit, reprit-elle, adieu! En disant ces paroles elle franchit, d'un seul saut, les sept marches du perron, et se mettant à courir avec la légèreté et la vitesse d'Atalante, je la perdis bientôt de vue. Je restai immobile!.... Une émotion, si vive qu'elle en étoit pé-

nible, m'ôtoit presque entièrement la respiration! Je fus obligé de m'asseoir sur les marches du perron, mais la pierre en étoit brûlante!....

Un charme fatal, attaché à ce lieu, suspendoit en moi toute espèce de réflexion; je ne voyois qu'un objet, je ne me rappelois qu'un seul mot; ce *oui* séducteur retentissoit toujours à mon oreille, et loin que ma persévérance à me retracer ces images en affoiblît l'impression, plus j'y pensois, et plus elles me causoient de trouble! Enfin je me levai, et ce ne fut que pour entrer dans le pavillon..... La vue du piano-forte me fit éprouver une sensation inexprimable. Je crus entendre une seconde fois cette romance dont toutes les paroles étoient pour jamais gravées dans mon souvenir!.... Il y avoit sur le piano un pot de myrte et quelques livres; j'ouvris l'un de ces volumes; c'étoit la *nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau.* Ceci me fit une impression singulière qui, pour quelques momens, me rendit à moi-même. A quinze ou seize ans, me dis-je, avoir lu ce dangereux ouvrage!..... Ainsi donc son cœur, égaré déjà par l'imagination, ne suit plus les seules impulsions du sentiment et de la na-

ture!.... Elle peut n'être pas encore corrompue, mais elle n'a plus la naïve simplicité de quinze ans, elle n'a plus son âge, et quel charme de moins!..... Cette réflexion rappela tout à coup Pauline à mon souvenir, et mes larmes coulèrent, et l'illusion magique du palais d'Armide s'évanouit aussitôt.... Dans ce moment j'entendis de loin la voix du chevalier.

Je me levai précipitamment pour l'aller rejoindre; il me sembloit qu'on m'auroit deviné, si l'on m'eût surpris dans ce pavillon. Je pris la résolution, malgré mon excessive curiosité, de ne point parler de l'inconnue au chevalier. Je l'avois promis, je fus fidèle à ma parole; mais je crus pouvoir demander à Mme de S***, si elle avoit un voisinage agréable; elle me répondit, que n'occupant cette maison que depuis son veuvage, elle ne connoissoit aucun de ses voisins, et ne recevoit absolument personne. Cette réponse accrut encore mon étonnement. Quelle étoit donc cette dangereuse inconnue? comment pouvoit-elle s'introduire si familièrement dans une maison étrangère? d'où lui venoit sa prévention en ma faveur? et que signifioit l'étrange mystère de sa conduite? Il me fut impossible de former à cet égard

une seule conjecture vraisemblable; mais je me promis de profiter de la première occasion de m'expliquer avec elle, pour lui apprendre que je n'étois plus libre. Cette résolution ne me tranquillisa que trop; elle m'autorisoit à désirer de la revoir!.... J'aurois dû, sans délai, lui écrire et lui donner ma lettre à la première apparition; mais je me dis que, pour faire cette démarche positive, il étoit nécessaire qu'elle s'expliquât plus clairement encore, et qu'il y auroit de ma part une fatuité ridicule à me presser d'interpréter sérieusement ce qui n'étoit peut-être qu'un simple jeu de coquetterie.

Le lendemain matin, aussitôt que je fus habillé, je me rendis avec empressement et sans remords au pavillon, en me disant: *Je veux absolument avoir une explication avec elle!* Cependant, en approchant du pavillon, mes idées se brouillèrent étrangement, et une violente palpitation de cœur me fit sentir que *cette vertueuse résolution* pouvoit avoir quelque danger. J'entrai en tremblant dans le pavillon, mais je n'y trouvai personne.... Je m'approchai du piano, et je m'aperçus que le myrte étoit coupé..... J'examinai avec attention, et je vis une couronne de myrte artistement faite. En la pre-

nant, je fis tomber un petit papier que je ramassai, et sur lequel ces mots étoient écrits : *Pour lui !*... Je me pressai de mettre la couronne sur le piano, je déchirai le papier, j'en mis les morceaux dans ma poche, et je sortis de ce pavillon enchanté !....

J'avois, ce jour-là, envoyé Le Maire à Paris, pour savoir des nouvelles du comte, et afin d'avoir mes lettres (car j'avois donné l'ordre à mon auberge de les porter à l'hôtel d'Olbreuse). Le Maire ne revint qu'à minuit. J'étois encore dans le salon où Mme de S*** m'avoit retenu; on ne m'apporta point de lettres, et j'appris que le comte étoit toujours dans le même état.

Je fus me coucher à minuit trois quarts. Vous savez que mes gens ne m'attendent jamais. J'avois à traverser un immense corridor pour me rendre à ma chambre, les lampes étoient éteintes, je marchois à tâtons, lorsque j'entendis le bruit léger d'une robe de taffetas. Je m'arrêtai pour écouter mieux, et je vis paroître, à trente pas au bout du corridor, ma charmante sylphide!.. Une petite lanterne, qu'elle portoit d'une main, éclairoit parfaitement son visage enchanteur, elle tenoit de l'autre main la couronne de myrte que j'avois vue dans le pa-

villon ; elle s'arrêta en disant : *Henri !*..... Je ne répondis que par une exclamation ; alors me montrant la couronne de myrte : Est-ce par dédain poursuivit-elle, que vous l'avez laissée ?..... O Dieu, répliquai-je, pourriez-vous croire..... Eh bien, interrompit-elle, recevez-la ! En prononçant ces paroles elle me jeta la couronne. Un mouvement involontaire et machinal me la fit saisir en l'air... Dans ce moment un souffle pur et léger éteignit la lanterne, je me retrouvai dans une obscurité totale, et je n'entendis plus rien....

J'entrai dans ma chambre, et lorsqu'à la clarté de ma lampe de nuit je jetai les yeux sur la couronne que je tenois, je frissonnai !... Je l'ai donc acceptée ! m'écriai-je, et ceci n'est point un témoignage équivoque, c'est un gage d'amour.... Cette jeune personne imprudente et romanesque peut croire que j'ai pris l'engagement de répondre à ses sentimens !... Cette idée m'épouvanta tellement, que je tâchai de me persuader que tout ce qui s'étoit passé, pouvoit encore n'être considéré que comme un badinage, et qu'on ne s'engage point sérieusement par des regards et des symboles.

J'avois posé la couronne sur une table,

mais il m'étoit impossible de la regarder avec tranquillité. Cette vue excitoit en moi un trouble mêlé de remords qui m'agitoit si désagréablement, que je pris le parti de brûler ce don si dangereux. J'allumai du feu, et j'y posai la couronne avec autant de fierté que si j'eusse fait un sacrifice héroïque. Ainsi raccommodé avec moi-même, je me couchai; je dormis peu durant cette nuit, l'objet qui s'étoit emparé de mon imagination m'obséda sans relâche!..... Endormi, elle m'apparoissoit sous la forme élégante et légère d'une divinité aérienne; réveillé, je la revoyois sous les mêmes traits; et toujours rempli de son image, je ne pouvois, en m'occupant d'elle, discerner l'illusion de la réalité!

Aussitôt que j'aperçus les premiers rayons du jour, je me levai; une secrète attente que je ne m'avouois pas, m'inspiroit une inquiétude vague, et une impatience extrême de commencer la journée, et surtout de sortir de ma chambre.

J'achevois de m'habiller sans avoir appelé Le Maire qui étoit encore couché, quand dans un cabinet voisin dont je n'étois séparé que par une cloison, j'entendis résonner doucement une guitare..... On

préluda d'une manière charmante pendant quelques minutes; ensuite la voix mélodieuse et pénétrante de la plus séduisante sirène chanta ce refrain :

Est-ce bien lui qui m'entendra ?
Est-ce lui qui me répondra ?

Après avoir répété deux fois ces paroles, on cessa de chanter et de jouer de la guitare... Transporté hors de moi, je prends ma flûte qui malheureusement posée sur ma table se trouvoit sous ma main, et je joue cet air de Philidor, dont les paroles si connues commencent ainsi :

Amour! Amour! quelle est donc ta puissance !.....

Comme je finissois, Le Maire entra dans ma chambre. Sa vue me fit une espèce de révolution ; elle me rappeloit confusément Erneville, Pauline et tous les objets chéris que je venois d'oublier... La flûte fatale me tomba des mains, et de l'inconcevable émotion que je venois d'éprouver, il ne me resta qu'un étonnement douloureux.

Un repentir sincère m'ôtoit absolument le désir d'une nouvelle apparition ; éclairé sur ma foiblesse, je craignois même de rencontrer encore cette dangereuse inconnue ;

j'avois besoin de méditer, de me recueillir, et de prendre enfin un parti décisif. Mon agitation ne pouvoit se calmer dans cette chambre où je venois de l'entendre et de lui répondre ; je ne voulois point aller dans le jardin, je n'osois même traverser le corridor ; je fus m'enfermer dans la chambre de Le Maire, et là je m'abandonnai tout entier à des réflexions que je n'avois encore faites que vaguement.

Elle n'a que quinze ou seize ans, me disois-je, veux-je donc jouer le rôle d'un vil séducteur ! Elle croit que je suis le frère du chevalier, elle me prend pour *Henri d'Elvas*, elle me croit libre !... et moi marié, moi l'époux d'une femme incomparable, abuserai-je de l'erreur d'une enfant !... déshonorerai-je à la fois, et l'adoption bienfaisante qui fait mon bonheur, et l'éducation que j'ai reçue, et l'état respectable que j'ai pris !... Non, il faut m'arracher aux prestiges qui m'environnent, il faut quitter sans délai ce dangereux séjour !... Mais quel est cet être inconcevable dont les manières ont tant de noblesse, dont la beauté est si frappante, et dont l'esprit et les talens sont si brillans et si séducteurs ?... Comment peut-elle être inconnue ? comment peut-elle s'in-

troduire ici, et à toutes les heures? Et que m'importe? il ne s'agit pas de la connoître, il s'agit au contraire de la fuir et de l'oublier?....

Je m'arrêtai à cette dernière résolution, et en effet le jour même je déclarai au chevalier, que j'étois décidé à partir le lendemain matin pour l'Angleterre. Il fut surpris et fâché de ce brusque dessein, mais Mme de S*** s'y opposa formellement; cependant voyant que toutes ses instances étoient inutiles, elle se borna à me conjurer de différer mon départ d'un jour seulement. C'est demain ma fête, ajouta-t-elle, je sais que le chevalier veut la célébrer, et tout y manquera, si vous n'y êtes point. J'exige donc que vous m'accordiez un jour de plus, vous partirez après-demain, si vous voulez.

Je crus qu'il étoit impossible de refuser cette demande, et je restai. Il falloit prétexter une affaire indispensable; que dis je? il falloit partir en sortant de la chambre de Le Maire; il falloit enfin risquer de paroître fantasque et désobligeant plutôt que de s'exposer à trahir les devoirs les plus sacrés!... C'est souvent en sacrifiant ainsi les principes à de vaines bienséances, que l'on s'éloigne des routes de la vertu!...

Je m'imposai la loi pour toute cette journée de ne pas quitter un instant le chevalier et Mme de S***. Après le dîner nous passâmes sur la terrasse qui environnoit la maison. Cette terrasse excessivement élevée dominoit tout le jardin. Une rampe de gazon très-escarpée la séparoit d'un vaste parterre, au bout duquel, pour la fête de madame de S***, on avoit dressé une espèce d'obélisque de bois, placé là pour un jeu d'arc auquel les gens de Mme de S*** et nous devions nous exercer le lendemain. On avoit même déjà posé sur l'obélisque le carton fait pour servir de but. Il y avoit à la droite du parterre un bois.

Après nous être promenés sur la terrasse environ une demi-heure, Mme de S*** fit apporter des chaises, et nous nous assîmes sur le bord de la terrasse. Dans ce moment le chevalier fit un cri perçant en nous disant de regarder du côté du bois. Je pâlis et je rougis en reconnoissant l'inconnue, quoique nous ne la vissions que par derrière; elle étoit dans le costume de Diane; elle avoit un habit magnifique blanc et vert brodé d'or; une ceinture de diamans marquoit sa taille dont l'élégance ne peut se comparer qu'à celle de Pauline; ses beaux cheveux

d'une finesse extrême et d'un noir éclatant étoient tressés et entrelacés de perles; elle portoit sur l'épaule gauche un carquois léger, et elle tenoit un arc. Elle marchoit majestueusement toujours en nous tournant le dos; elle s'arrêta à cent pas de l'obélisque; alors elle tira une flèche de son carquois; elle tendit son arc, et avec une grâce et une adresse merveilleuses, elle lança la flèche dans le petit rond noir du carton. Notre premier mouvement à tous les trois fut d'applaudir avec acclamation, et le chevalier aussi enthousiasmé que surpris nous quitta brusquement pour aller voir de près cette charmante divinité; mais elle se déroba à sa curiosité par une course rapide, elle regagna bientôt le bois, et disparut à nos yeux.

Le chevalier revient essoufflé, émerveillé et voulant absolument éclaircir cette aventure. Mme de S*** protesta ne rien savoir, elle appela tous ses gens, les interrogea en notre présence, et tous montrèrent la même ignorance. Pendant tout ceci, mon imagination s'exaltoit et ma raison succomboit à tant de séduction; néanmoins j'en conservois encore assez pour sentir tout le danger, et pour persister dans mes résolutions.

Pendant tout le reste du jour je ne quittai pas un seul instant Mme de S***, et le soir, quand je fus me coucher, je me fis escorter par Le Maire. En ouvrant la porte de ma chambre je me félicitai intérieurement comme lorsqu'on vient d'échapper aux plus grand périls; mais figurez-vous ma surprise et mon saisissement en apercevant sur le panneau de boiserie vis-à-vis de moi, un trophée charmant attaché avec une guirlande de fleurs, composé d'un arc, d'un carquois et de ma flûte!....

J'étois d'autant plus étonné que j'avois eu toute la journée la clef de ma chambre dans ma poche... Je ne pouvois méconnoître l'arc et le carquois que j'avois vu porter par l'inconnue, et je ne trouvois rien de plus ingénieux que d'avoir réuni ces attributs de l'amour à la flûte qui avoit répondu au refrain de la romance...

Je recommandai à Le Maire la plus grande discrétion sur cet incident; je détachai le trophée, et je serrai dans ma malle l'arc et le carquois. Vous pensez bien que je ne trouvai durant cette nuit ni le sommeil ni le repos. Ma conscience étant rassurée par mes résolutions, je m'abandonnai sans scrupule au charme dangereux de toutes les idées

romanesques que m'inspiroit si naturellement cette aventure extraordinaire; mon imagination acheva de s'enflammer, je tombai dans un tel délire qu'au milieu de la nuit je crus entendre chanter la romance!.... Je connus bientôt que ce n'étoit qu'une illusion; mais je me levai, je m'habillai, et je me promenai à grands pas dans ma chambre. J'avois toujours les yeux fixés sur la cloison du cabinet.... Le moindre bruit de la boiserie me faisoit tressaillir!... alors je retenois mon haleine pour écouter, j'attendois, je désirois, je craignois... J'avois entièrement cessé d'être d'accord avec moi-même!... Je vis paroître le jour avec un sentiment de plaisir mêlé de trouble et de tristesse. Un pressentiment secret m'avertissoit que cette journée seroit intéressante, et je soupirois en pensant que je devois partir le lendemain!...

J'ouvris ma fenêtre, et ce ne fut qu'avec une vive émotion que je fixai mes yeux sur l'obélisque!... Cette émotion s'accrut avec le jour; elle s'augmentoit avec les progrès de la lumière; à mesure que les ombres se dissipoient, je découvrois mille objets nouveaux qui me retraçoient les plus dangereux souvenirs; le petit bois, le pavillon, enfin

jusqu'à la flèche fixée dans le carton de l'obélisque!.... Je fus tiré de ma rêverie par une apparition aussi surprenante que toutes les autres... Je vis tout à coup l'inconnue sortir du bois comme la veille, et s'avancer vers l'obélisque; elle tenoit plusieurs cailloux qu'elle lança contre le carton jusqu'à ce que sa flèche fût tombée; alors elle la ramassa, et ensuite rentra précipitamment dans le bois. Pour moi, attaché à ma fenêtre comme par enchantement, il m'étoit impossible de m'en arracher; je serois resté là, je crois, jusqu'au dîner, si au bout d'une heure je n'eusse entendu distinctement ouvrir la porte du cabinet. Aussitôt je m'élance vers la cloison.... Imaginez, s'il est possible, l'excès de mon étonnement en voyant un morceau de bois de la cloison se détacher, tomber et laisser une ouverture par laquelle passe une petite main d'une blancheur et d'une beauté ravissantes, tenant une flèche?.... Cette main jette la flèche dans ma chambre, et se retire aussitôt.... J'entendis presque au même instant refermer la porte du cabinet...

Éperdu, je ramasse la flèche, elle étoit entourée d'une banderole de papier sur laquelle ces mots étoient écrits: *A mon vrai*

but !...? Je tombai sur une chaise en m'écriant : O qui que tu sois, tu m'as vaincu !.... Dans ce moment on frappa à ma porte.... Je me hâtai de cacher la flèche, ensuite j'allai ouvrir; c'étoit le chevalier qui venoit me faire part du plan de la petite fête qu'il vouloit donner à Mme de S***. Il me conta une infinité de détails que j'écoutai avec une extrême distraction; entre autres choses il me dit qu'il avoit, à l'insu de Mme de S***, envoyé chercher à Paris son neveu qu'elle aimoit extrêmement, jeune enfant de quatre ou cinq ans; sa mère, sœur de Mme de S***, étoit aux eaux de Plombières, et elle avoit laissé cet enfant entre les mains d'une gouvernante. Comme nous causions ensemble, on vint nous avertir que l'enfant arrivoit. On le fit monter dans ma chambre où il resta jusqu'à midi, heure fixée pour donner *le bouquet*. Nous habillâmes l'enfant *en Amour*, nous le conduisîmes dans un temple du jardin; là on le coucha sur un banc de gazon à côté d'un autel de l'Espérance, sur lequel brûloient des parfums; on couvrit l'enfant d'un voile léger, et on l'exhorta à dormir jusqu'à notre retour. Borel, valet de chambre de Mme de S***, qui étoit dans notre confidence, vint

nous dire que sa maîtresse nous demandoit, et nous nous rendîmes auprès d'elle avec l'intention de la conduire sur-le-champ au *Temple de l'Amour*. Mme de S***, sous différens prétextes, nous fit attendre près de trois quarts d'heure avant de consentir à nous suivre dans le jardin. Enfin quand nous y fûmes, on donna le signal aux musiciens placés derrière le temple; le chevalier proposa d'aller du côté d'où partoit la symphonie, et nous arrivâmes ainsi à la porte du temple.

Nous comptions causer une surprise à Mme de S***; nous ne nous attendions pas au spectacle ravissant qui frappa nos regards !... La porte s'ouvre, et nous voyons la belle inconnue représentant l'*Amitié*, appuyée sur l'autel de l'*Espérance*, à côté de l'*Amour* légèrement voilé, et tenant la draperie qui le couvroit !... Elle étoit vêtue d'une robe de gaze d'argent, une couronne d'immortelles formoit sa coiffure... En nous apercevant elle chanta les paroles suivantes qu'elle adressa à Mme de S***.

Avancez avec assurance,
De ce voile léger soulevez le contour;
On doit être sans défiance
Quand l'Amitié nous présente l'Amour.

Mme de S*** tire le voile, l'*Amour* couché sur des fleurs lui tend les bras et lui donne un bouquet, et l'*Amitié* se précipite sur son sein!.... O ma Camille! s'écria Mme de S***. *O ma sœur!*.... répondit la divine *Amitié*, et ses pleurs lui coupèrent la parole. Mme de S*** fondit en larmes!.... Pendant cette scène inattendue nous étions pétrifiés le chevalier et moi!.... Mon saisissement fut tel que je crus que j'allois m'évanouir; je chancelai, un nuage épais couvrit mes yeux, je m'appuyai contre une colonne, et je restai là immobile pendant plus d'un demi-quart d'heure!... Au bout de quelques minutes Mme de S*** se retournant vers nous : On prétend, dit-elle, que les femmes sont incapables de garder un secret; j'espère, poursuivit-elle, que vous nous rendrez plus de justice. Il y a deux ans qu'une liaison intime m'unit à ma charmante Camille, et le chevalier même n'a pas su ce secret..... Ici le chevalier prit la parole pour exprimer sa surprise, son admiration, et pour faire mille questions à la fois.

Mme de S*** n'y répondit qu'en riant; mais Camille d'un ton plus sérieux l'assura qu'elle alloit satisfaire sa curiosité. Alors je

m'approchai en tremblant; Mme de S*** s'assit entre son amant et son amie; elle prit *l'Amour* sur ses genoux, il ne restoit plus de siéges; je m'assis à terre aux pieds de Camille.... Il y eut un moment de silence, après lequel Camille, commençant son récit, nous apprit qu'elle étoit la nièce et la pupille du riche et vieux Dercy, ancien notaire retiré à Senlis, et vrai tuteur de comédie, amoureux et jaloux, voulant épouser cette belle et charmante personne âgée de dix-sept ans. Elle nous conta qu'il la tenoit depuis deux ans dans la plus étrange captivité, mais qu'elle avoit séduit ses gardiens; que Dercy forcé, pour des affaires indispensables, d'aller passer huit jours à Paris, n'en devoit revenir que le surlendemain, et qu'elle avoit pu profiter suivant ses désirs, de l'entière liberté que lui procuroit cette absence.

La liaison de Camille et de Mme de S*** m'expliquoit beaucoup de choses; je me rappelai que Camille dans le second couplet de sa romance disoit qu'elle avoit entendu nommer souvent l'objet dont elle étoit occupée; je devinai que Mme de S*** lui avoit parlé du frère d'Olbreuse, que peut-être même elle lui auroit montré ces lettres

si bien écrites, communiquées par le chevalier, et que toutes ces choses avoient exalté l'imagination d'une jeune personne sans aucune expérience ; et naturellement romanesque et passionnée. Mais ce qui m'a toujours paru absolument inexplicable, c'est que Mme de S***, qui certainement étoit confidente de ce sentiment, l'ait approuvé. Mme de S*** avoit alors vingt-trois ans ; elle a une âme douce et sensible, un caractère aimable et sûr, et une discrétion d'autant plus méritoire, qu'elle est extrêmement légère et très-étourdie dans tout ce qui la concerne personnellement. Son esprit a plus de finesse que d'étendue ; elle a peu de principes, mais beaucoup de vertus naturelles. Il est inconcevable qu'elle ait pu croire que la famille du chevalier consentiroit à un mariage si peu convenable ; elle ne peut ignorer combien les préjugés de la naissance ont de pouvoir sur l'esprit du vieux comte d'Olbreuse ; enfin, la jeune Dercy n'avoit par elle-même aucune fortune, et l'on ne devoit pas compter sur celle de son oncle, puisque ce dernier étoit décidé à l'épouser. Ainsi la folie de ce projet est encore pour moi une chose véritablement incompréhensible.

Nous ne sortîmes du temple de l'Amour qu'à deux heures; malgré un enthousiasme trop bien fondé, j'avois fait cependant une réflexion salutaire qui m'affermit dans le dessein de partir le lendemain. Je ne devois qu'à une erreur les sentimens de Camille; cette idée calmoit mon délire, et je me promis de la détromper avant la fin du jour. On se mit à table, et je me trouvai placé à côté de Camille. Cette jeune personne avec les manières les plus nobles ne montroit aucun usage du monde, on voyoit qu'elle n'avoit vécu que dans la solitude; elle ignoroit tous les usages et même une infinité de bienséances: cependant il y avoit dans son maintien un certain air de supériorité dont il étoit impossible de n'être pas frappé; on l'auroit prise pour une princesse déguisée... Pour sa beauté, elle étoit aussi régulière, aussi parfaite que touchante. Je n'ai vu dans ma vie que deux figures qu'il est impossible d'oublier jamais, la sienne et celle de Pauline, mais dans des genres absolument différens. L'expression du visage charmant de Pauline est la candeur et la sérénité; tous les traits de Camille semblent formés pour peindre les sentimens les plus énergiques. S'attendrit-elle,

son regard est passionné; s'attriste-elle, la douleur la plus pathétique se déploie sur son front. La figure de Pauline offre sans cesse successivement toutes les nuances douces et délicates de la sensibilité; celle de Camille n'en présente que les grands traits. Pauline, par les grâces attrayantes, par une physionomie pleine de douceur, de calme, de pureté, par un sourire céleste, remplit l'idée qu'on se fait des anges; Camille réalise la chimère des divinités fabuleuses. L'une s'insinue doucement au fond de l'âme pour l'occuper délicieusement, pour y régner toujours; l'autre s'empare de l'imagination qu'elle enflamme, qu'elle exalte. Il faut aimer la première comme on aime la vertu, sans emportement, mais avec constance; on ne peut aimer la seconde qu'avec enthousiasme, le sentiment qu'elle inspire par sa violence même ne sauroit subsister long-temps, mais il absorbe, il consume tant qu'il dure. Son esprit est comme sa beauté; il est éblouissant, il est infini, il a quelque chose d'idéal; il est tellement combiné avec ses affections qu'on ne sait quel nom lui donner; c'est mieux que de l'esprit, c'est quelque chose de plus ingénieux que la sensibilité;

on seroit tenté de dire que c'est du génie, si ce nom pouvoit s'appliquer à des riens, à une réponse, à une saillie, à une chanson; il y a une telle originalité dans sa personne et dans son caractère, qu'il est aussi difficile de la peindre que de la deviner ou de la prévoir : un tableau paroît fantastique lorsqu'il n'a nul rapport avec des objets déjà connus; Camille ne ressemble à personne, on ne peut se la représenter que lorsqu'on a pu la connoître. Elle ne doit rien à l'éducation; elle n'est plus l'enfant de la nature, elle est l'ouvrage brillant et romanesque de sa propre imagination....

Sur la fin du dîner, Mme de S*** pria Camille de chanter. Je vais, dit-elle en me regardant, vous chanter l'air que j'aime le mieux; et elle chanta l'ariette que j'avois jouée sur ma flûte :

Amour! Amour! quelle est donc ta puissance!.....

Jugez de l'impression que cet air dut produire sur moi!..... Camille resta avec nous toute la journée entière sans nous quitter, et ma raison acheva de s'égarer..... Cependant je conservois encore assez de probité pour persister dans le dessein de déclarer à Camille que je n'avois qu'un nom sup-

posé, et que je n'étois plus libre. Il falloit pour cela l'entretenir en particulier; la seule idée de cet entretien me faisoit frissonner, et néanmoins une sorte de curiosité cruelle, inspirée surtout par l'amour-propre, et un besoin d'émotions violentes me faisoient envisager avec un vif intérêt cette scène si triste et si embarrassante..... Enfin j'allois connoître le fond du cœur de cette personne extraordinaire; j'allois savoir si je ne devois qu'à sa préoccupation en faveur d'un autre les sentimens qu'elle m'avoit montrés.

Le chevalier et Mme de S*** paroissoient ce jour-là plus passionnés l'un pour l'autre que de coutume; ce tableau n'ajoutoit que trop au trouble intérieur que j'éprouvois....

Après souper le temps étoit superbe. On proposa une promenade dans le jardin; des musiciens placés dans le bois faisoient entendre une musique charmante; nous marchions à la douce lueur du plus beau clair de lune, l'air étoit parfumé, et je donnois le bras à Camille!.... Nous étions l'un et l'autre quelques pas en avant. Au détour d'une allée je retournai la tête: en ne voyant plus le chevalier et sa compagne,

mon cœur battit avec violence!..... Je tremblois.... Camille s'en aperçut. Qu'avez-vous? me dit-elle. Belle Camille, répondis-je, nous sommes seuls... je veux profiter de ce moment pour vous faire des aveux pénibles... *Pénibles?* répéta-t-elle. Oui, repris-je; mais je vous les dois. Eh bien, répliqua-t-elle, asseyons-nous, je vais vous écouter. En disant ces paroles, elle entre sous un berceau de treillage couvert de chèvre-feuille, elle s'assied sur un banc de gazon, et avec une voix un peu altérée: Parlez, Henri, dit-elle, parlez!... O Camille! répondis-je, que vais-je vous apprendre... que vais-je vous confier!... Cet objet assez heureux pour vous intéresser depuis long-temps, cet Henri d'Elvas!.... — Achevez..... — Je ne le suis point. — Vous n'êtes pas le frère du chevalier d'Olbreuse? — Non, je ne le suis point..... — Eh bien, que m'importe? Vous êtes *vous!*... A ces mots je tombai à ses genoux, je saisis une de ses mains, et je la baignai de larmes. Jusque-là elle n'avoit fait que m'éblouir, que m'étonner et me charmer; mais ce mot venoit de pénétrer jusqu'au fond de mon cœur!... Ah! Camille, m'écriai-je, incomparable créature, je dois par cet ef-

fort vertueux justifier vos bontés.... Ce n'est qu'en renonçant à toute espérance que je puis me montrer digne de vous... Je devine votre secret, interrompit-elle, vous n'avez ni naissance ni fortune!... J'en rends grâce à l'amour; c'est dans ce moment qu'il m'est doux de vous jurer que je me donne à vous... Oui, poursuivit-elle avec véhémence, qui que tu puisses être, Camille est à toi... En prononçant ces mots, elle se trouva dans mes bras..... Je n'étois plus à moi-même; la vertu, l'honneur, tout fut oublié..... J'abusai de son enthousiasme!....

Comment dépeindre la scène affreuse qui suivit ce coupable égarement!... Camille en pleurs tombe à mes pieds. Je ne te reproche rien, me dit-elle, je n'accuse que mon imprudence et ma foiblesse!... Maintenant je ne puis être que suppliante..... O toi, l'unique arbitre de ma destinée, si le mépris t'éloigne de moi, que la pitié t'en rapproche et te retienne! Que deviendrai-je, si tu m'abandonnes! N'ayant plus de droits à ton estime, je n'ose réclamer ceux de l'amour, mais j'attends tout de ta générosité. Mon existence est entre tes mains, tu peux me rendre un avenir et le

bonheur, ou tu peux me livrer sans retour au désespoir et à l'infamie!...

Chaque mot de ce discours portoit un coup de poignard jusqu'au fond de mon cœur..... Éperdu, immobile, je la considérois d'un air stupide à mes pieds, et je l'y laissois sans avoir la force de proférer une parole... Ses sanglots l'étouffoient... Elle embrassa mes genoux: O parle, reprit-elle, parle; donne-moi la vie ou la mort!...

La lune éclairoit son visage sur lequel se peignoient avec la plus touchante énergie le sentiment, l'inquiétude et la douleur... O combien son désordre et ses pleurs ajoutoient à sa beauté!... Saisi, pénétré du plus pressant remords, je fis machinalement quelques pas en arrière;... elle se traîna sur les genoux, en disant d'une voix éteinte: Ah! si tu veux me fuir, arrache-moi le jour!.... Camille! m'écriai-je enfin, ô c'est moi seul qui dois abhorrer la vie;... je ne puis que t'en offrir le sacrifice!.... — Que dis-tu? — Je suis un monstre et le plus malheureux de tous les hommes: ordonne de mon sort!... — Ne peux-tu donc l'unir au mien? — Je ne suis plus libre!... — Ah, barbare! dit-elle, et en prononçant

ces mots l'infortunée s'évanouit!.... Je poussai un cri lamentable en me prosternant à côté d'elle. J'avois perdu la tête, et si j'eusse eu mon épée, j'aurois certainement attenté à ma vie dans ce premier moment de désespoir.... Je n'osois secourir Camille sans connoissance. Cette victime de mon égarement étoit devenue, par mes remords et par son malheur, si respectable à mes yeux, que j'aurois cru aggraver mon crime et commettre un sacrilége en la prenant dans mes bras;... et ne songeant ni à sa réputation, ni à la mienne, ou pour mieux dire, trouvant dans l'état où j'étois une sorte de jouissance à tout braver, je faisois retentir les airs des cris les plus aigus, afin d'attirer du monde près de nous!...

Cependant le ciel se couvrit tout à coup de nuages; un vent subit et violent annonça la tempête, une grosse pluie d'orage mêlée de grêle s'y joignit aussitôt. La fraîcheur et le bruit affreux du tonnerre ranimèrent les sens de Camille; je l'entendis soupirer, et je suspendis mes cris!...

Se trouvant dans une obscurité profonde, elle crut d'abord que je l'avois abandonnée... Il n'est plus là, dit-elle, il m'a laissée mourante!.... Comme elle disoit ces

mots, la lumière rapide d'un éclair paroissant embraser tout le jardin, Camille m'aperçut à genoux à côté d'elle; nos regards se rencontrèrent, et nous frissonnâmes tous deux!... Après un moment de silence : Que fais-tu là? me dit-elle, éloigne-toi... — Je ne puis. — Qui peut te retenir? — Le remords et le désespoir. — Ne me plains point, je ne souffrirai pas long-temps. Ces mots prononcés d'un ton terrible et solennel me firent frémir. Camille, repris-je, daignez m'écouter. Je donnerois ma vie pour racheter un moment d'erreur si funeste!... Je suis coupable, je le suis seul!... mais je le suis devenu sans avoir eu jamais le vil projet de vous séduire!... Vous me faites entrevoir des desseins sinistres qui me glacent d'effroi!... Si vous ne me promettez d'y renoncer, j'atteste le ciel qu'au point du jour je retourne à Paris pour m'y dénoncer moi-même comme l'auteur de la mort du comte de***, contre lequel je me suis battu en duel, et qui est à toute extrémité de ses blessures. Le comte de*** est favori du roi, qui a juré de faire un exemple du premier duel constaté. Le comte a la générosité de taire mon nom. Si je me déclare, je périrai sur un échafaud, et c'est

le sort que je mérite et que je désire, si vous persistez dans votre horrible résolution.

Camille resta un moment sans répondre; ensuite elle dit d'une voix entrecoupée... Que vous importe que je vive ou que je meure? — Je vous le répète, si vous attentez à vos jours, je veux périr sur un échafaud. — Êtes-vous heureux? — Je l'étois avant de vous connoître, mais je ne puis le redevenir. — Quel est votre vrai nom? — D'Erneville. — Votre épouse s'est-elle unie à vous par inclination? — Nous nous aimons depuis l'enfance. — Êtes-vous père? — Oui. — Vous devez vivre. — Rassurez donc ce cœur déchiré... Promettez-moi d'abjurer à jamais un projet affreux. — Je vous le promets, non pour vous, homme ingrat et cruel, mais pour votre femme et pour votre enfant.

Ce dialogue étrange, fait à la lueur des éclairs et au bruit d'un tonnerre effroyable, fut interrompu par l'arrivée de plusieurs domestiques qui nous cherchoient.... En entendant leurs voix, je conjurai Camille de dissimuler son trouble; je l'assurai que, dans tous les temps de ma vie, elle pourroit disposer de moi; elle m'interrompit

avec le ton du mépris, en me disant : Oubliez-moi, c'est tout ce que je puis jamais désirer de vous. Je fus obligé de la reconduire à la maison. Ce fut avec une espèce d'horreur que j'entrai dans un salon éclairé... J'aurois voulu pouvoir me cacher au centre de la terre !.... Camille étoit pâle, échevelée ; elle avoit dans les yeux quelque chose d'égaré qui me fit frémir... Quoiqu'elle n'eût pas donné le moindre signe de frayeur, elle craignoit extrêmement le tonnerre, et cette peur connue de Mme de S*** éloigna tous les soupçons qu'on auroit pu prendre en la voyant. Je me hâtai de remonter dans ma chambre. Je ne me couchai point ; pouvois-espérer de goûter un instant de repos ?... Au point du jour j'envoyai chercher des chevaux de poste, et je partis avant que personne fût réveillé dans la maison.

J'appris en arrivant à Paris que le comte de *** étoit si mal, que l'on ne croyoit pas qu'il pût passer la nuit. Cette nouvelle acheva de m'accabler... Seul avec mes remords je me trouvai sans consolation et sans courage. O Dieu, m'écriai-je, quelle révolution dans mon existence !... L'enfer est dans mon cœur, et rien n'a changé dans

mon sort!... Ah! nous faisons seuls notre destin, les événemens indépendans de notre volonté ne sauroient avoir sur nous cette affreuse influence ; un crime qu'on ne peut réparer est l'unique malheur sans remède ; la tombe même n'est plus alors un sûr asile pour le coupable!... La mort, ce dernier espoir de l'innocence malheureuse, n'offre, avec les remords, qu'une horrible incertitude!....

Juste ciel, dans quel abîme me suis-je précipité!.... Si j'eusse triomphé d'une colère puérile, et si j'eusse eu la raison de quitter Senlis un jour plus tôt, je ne serois ni un meurtrier ni un séducteur; le comte vivroit, et Camille ne seroit pas déshonorée!....

Je me livrois à ces réflexions déchirantes, lorsqu'on m'apporta trois lettres ; une de vous, ma tendre mère, et deux de Pauline. La lecture de ces trois lettres, pleines de confiance et de tendresse, mit le comble à mon désespoir; je n'étois plus digne de recevoir de tels témoignages d'affection, il me sembloit qu'ils ne s'adressoient plus à moi; loin de me toucher ils n'étoient pour moi que de cruels reproches. Une âme flé-

trie par le remords n'a plus de facultés pour goûter un bonheur si pur!...

Je m'étois retiré à Passy dans une petite maison où j'avois pris un appartement sous un nom supposé. Le chevalier d'Olbreuse vint me voir le lendemain, et comme le comte étoit toujours dans un état désespéré, il me pressa de partir pour l'Angleterre. Afin de me débarrasser de ses importunités je le lui promis, bien décidé à n'en rien faire; la vie m'étoit à charge. D'ailleurs, le chevalier m'apprit que Camille étoit sérieusement malade, ce qu'on attribuoit à la frayeur que l'orage lui avoit causée. Cette nouvelle me déchira le cœur, et j'aurois cru faire la plus grande lâcheté en quittant la France dans ce moment.

J'envoyai le lendemain à Senlis uniquement pour savoir des nouvelles de Camille. Je n'osai en faire demander directement chez elle, dans la crainte de la compromettre à cause de son tuteur; je me contentai d'écrire au chevalier qui me répondit sur cet article de manière à augmenter encore mon inquiétude. Alors je pris le parti de retourner à Senlis chez Mme de S***, ce que je fis après avoir passé trois jours à Passy, et

laissant le comte de*** exactement dans le même état.

Mme de S*** me reçut avec surprise et plaisir. Je vis qu'elle me croyoit toujours le frère de son amant, et que le chevalier et Camille ne lui avoient certainement rien confié. Après les premiers complimens je la questionnai en tremblant sur sa jeune amie, et elle me dit qu'elle étoit mieux, mais que pendant vingt-quatre heures on avoit craint pour sa vie... Je pris un prétexte pour sortir du salon; mes larmes m'auroient trahi, si j'y fusse resté un instant de plus.....

Je passai trois jours à Senlis. La veille de mon départ, me promenant tristement au déclin du jour dans le petit bois, je vis tout à coup paroître Camille, qui, sortant d'une allée qui croisoit celle où j'étois, se trouva subitement vis-à-vis de moi.... Elle marchoit languissamment, et son air foible et abattu donnoit à sa ravissante figure l'intérêt le plus touchant. Mon premier mouvement à son aspect fut de mettre un genou en terre, et je restai immobile dans cette attitude. J'avois les yeux baissés, car je n'aurois pu supporter son regard!.... Camille, en m'apercevant, palit et chancela; elle s'appuya contre un arbre, et sans proférer

une parole..... O pardonnez, lui dis-je, d'une voix basse, je vous savois malade, et je n'ai pu résister à mon inquiétude; je suis venu!... Mais allez chez votre amie, vous ne m'y verrez point, je dirai que je me suis égaré en me promenant; je vais dans la forêt, j'y resterai jusqu'à minuit, et je partirai demain avec le jour...

J'attendois une réponse, et je n'en reçus point..... J'osai lever les yeux, mais je ne vis Camille que par derrière; elle retournoit sur ses pas!..... Elle marchoit avec une extrême lenteur. Je la suivis longtemps des yeux, et quand je cessai de la voir, un déluge de pleurs inonda mon visage!... Cette triste apparition augmenta ma sombre mélancolie; quoique j'eusse vu Camille retourner chez elle, je persistois dans le dessein d'aller dans la forêt de Senlis, et sans le vouloir je m'y perdis effectivement de telle manière, que je fus obligé de coucher dans la cabane d'un *garde-vente* (1). Dans cette cahute, formée par les bois coupés, je trouvai un jeune homme

(1) Ce sont les gens qui couchent dans les forêts pour la sûreté des bois coupés dont ils sont les gardiens.

d'une très-jolie figure et de la gaîté la plus vive et la plus bruyante. Il me dit que j'étois à trois quarts de lieue de Senlis. Alors je le priai de m'y reconduire. Eh ! ne savez-vous pas, répondit-il, que je ne dois pas quitter la vente? Mais, poursuivit-il en riant, comme vous n'êtes pas une jolie fille, vous pouvez coucher ici, et demain matin Jean-Louis vient me relever, et je vous conduirai à Senlis.

Dans la situation où j'étois, j'aimois mieux le tête-à-tête de ce jeune homme que de me retrouver en tiers entre le chevalier et sa maîtresse, et j'acceptai cette proposition.

Une petite lampe éclairoit la cahute, qui étoit propre et assez bien close ; deux escabelles de bois et un gros tronc d'arbre coupé en billot et servant de table, en composoient tous les meubles. Il y avoit sur le billot une bouteille de vin, un verre, un panier plein de noisettes, un morceau de fromage posé sur des feuilles, et du pain bis. Le jeune homme me fit boire un verre de vin; ensuite je lui demandai pourquoi il m'avoit dit qu'il me donneroit l'hospitalité, parce que je n'étois pas *une jolie fille*. N'allez pas croire pour cela, répondit-il en recommençant à rire, que j'aie de l'aversion pour les jolies

102597

filles; tout au contraire!.... mais vôici ce que c'est: Vous saurez que je suis accordé, depuis six semaines, avec la plus jolie fille de Senlis, Fanchette Dumont;..... mais n'là-t-il pas que lundi dernier, à cette heure-ci à peu près, j'entends à ma porte *toc, toc!* et je vais ouvrir, et je vois une petite jeunesse de quinze ans, belle comme un cœur, qui pleuroit, qui me dit qu'elle s'est perdue dans la forêt, qu'elle a bien peur, et qu'elle me prie de la recevoir, qu'elle restera dans un coin de ma cahute jusqu'au jour. Il pleuvoit comme un déluge: pas moins je fis mes réflexions; je me dis à part moi: Je ne peux pas fermer la porte à c'te pauvre enfant; mais la garder toute la nuit, c'est trop risquant, le diable est si malin!..... Je suis accordé avec Fanchette Dumont; c'est vrai que nous n'avons rien signé, qu'il n'y a ni fiançailles ni grimoire de notaire, mais quoique ça j'ai promis, un honnête homme n'a que sa parole... Coûte qui coûte, je vais reconduire celle-ci à Senlis. Je ne dois pas quitter la vente, mais il n'y aura que le bon Dieu qui le saura, et n'y a pas de quoi le fâcher. Qui fut dit fut fait. Je fus à Senlis, je laissai la petite fille aux portes, et je revins comme un trait dans ma cabane.

J'étois mouillé jusqu'aux os, mais j'étois content comme un roi, et je dormis tout d'un somme.

Vous pouvez facilement imaginer l'effet que produisit sur moi ce récit naïf, dont j'ai tâché de vous rendre les propres expressions. O combien je me trouvai au-dessous de ce jeune homme sans éducation, sans aucune culture, mais dont la probité étoit si vraie et les sentimens si honnêtes! Il m'apprit que la petite fille qu'il avoit reconduite à Senlis étoit servante chez Mme de S***, que cette dernière, instruite de ce trait, l'avoit envoyé chercher, et qu'après l'avoir questionné, elle lui avoit donné un louis.

Raimond (c'est le nom de ce bon jeune homme) me força d'accepter la moitié de son souper; ce repas frugal dura plus d'une heure, car Raimond l'égaya par une demi-douzaine de chansons à couplets, fort longues; après cela, il m'invita à partager son lit, c'est-à-dire, à me coucher à côté de lui sur un tas de feuilles sèches. Je ne fermai pas l'œil un seul instant, et toute la nuit j'enviai le sommeil paisible et profond de mon jeune compagnon, comme j'avois envié sa gaîté!

Au point du jour, il me reconduisit à

Senlis. Je n'avois point d'argent sur moi, mais je le menai dans ma chambre, et là, à son grand étonnement, je lui donnai douze louis. J'attendis le réveil de Mme de S***. On avoit vu Raimond dans la maison, il fallut bien lui conter mon aventure. Après le déjeuner, je me hâtai de partir.

Je reçus une grande consolation en arrivant à Paris. J'y appris que le comte de*** étoit un peu moins mal, et huit jours après il fut entièrement hors de danger. Alors je songeai sérieusement à terminer toutes mes affaires, que j'avois totalement négligées depuis trois semaines, et je me flattai de pouvoir retourner à Erneville sous deux mois.

Un matin, au moment où j'allois sortir, un domestique inconnu remit à Le Maire une petite boîte à mon adresse, et sans attendre de réponse il disparut aussitôt. On m'apporte cette boîte, dans laquelle je trouvai douze louis, et un billet conçu en ces termes :

« Vous n'étiez pas digne d'offrir un témoignage d'estime au fidèle et sensible Raimond ; et s'il vous connoissoit, il l'eût « avec mépris refusé de vous. Reprenez « cette somme, et si vous êtes assez mal- « heureux pour sentir le prix de l'honnê-

« été et pour admirer la vertu, songez « que vous avez perdu le noble droit de « l'honorer par votre suffrage. »

Il n'y avoit sur la terre qu'une seule personne qui pût m'écrire un tel billet. Je reconnus avec confusion la malheureuse Camille! c'étoit elle, en effet! J'appris depuis qu'ayant su, par Mme de S***, et l'histoire de Raimond, et ce que j'avois fait pour lui, elle avoit hâté le mariage de ce jeune homme en le comblant de bienfaits, et qu'ensuite elle lui avoit obtenu une excellente place en province.

Je cessai absolument de retourner à Senlis. Je me livrai tout entier à mes affaires pendant près de trois mois; n'entendant plus parler de Camille, ce cruel souvenir commençoit à s'affoiblir, lorsque je reçus par la poste la lettre suivante :

« Oui, je veux que vous sachiez que rien « ne manque à l'horreur de mon sort, et « que je porte dans mon sein le fruit in- « fortuné de votre crime et de ma honte... « Que deviendrai-je?... Ah! qu'importe! « mais que deviendra mon malheureux « enfant?..... Quel est sur moi le pouvoir « suprême d'un intérêt si cher? Je m'a- « baisse à recourir à vous!.... On dit que

« vous allez partir! Ne pourrez-vous différer de quelques mois?... Abandonnerez-« vous cet être innocent, que je n'ai eu les « moyens de cacher et de faire élever?.... « O pour lui, je pourrois encore être suppliante!... Soyez père, et vous expierez « tout, et je cesserai de vous maudire: que « dis-je? alors vous aurez des droits à « mon respect, à ma reconnoissance! je « ne verrai plus qu'un bienfaiteur dans le « père de mon enfant. Mais soyez-le! Jurez-moi de l'aimer, de le soigner, de « veiller toujours sur lui, de vous occuper « de son éducation....

« Ne venez point à Senlis... On dit que « vous avez un domestique dont vous êtes « parfaitement sûr; envoyez-moi par lui « votre réponse; qu'il aille à Senlis, chez « la mère de Fanchette Dumont, sur la « place, à côté de l'auberge, qu'il remette « votre lettre à cette femme, et qu'il attende chez elle; je m'y rendrai. Adieu; « si vous n'êtes pas le plus barbare de tous « les hommes, vous justifierez cette démarche et mon espérance! »

Cette lettre déchirante rouvrit toutes les blessures de mon cœur, et elle ajouta de nouveaux remords à ceux qui m'acca-

bioient déjà... J'y répondis sur-le-champ dans ces termes :

« C'est à genoux que je vous écris !...
« Ah ! que parlez-vous *d'expier !* Une vie
« entière de douleur et de remords ne le
« pourroit... Ce précieux dépôt ! ah ! qu'il
« me sera cher !... Je jure par ce qu'il y a
« de plus sacré, de lui consacrer les soins
« les plus tendres et les plus assidus !....
« Moi ! partir ?... grand Dieu !... je n'ai
« plus qu'une affaire, et je m'y dévoue
« sans réserve.

« Vous voulez que je ne paroisse point
« à Senlis, et je vous obéis ; mais je vais
« aller m'établir dans une des chaumières
« qui sont à l'entrée de la forêt, j'y serai
« déguisé et comme un pauvre voyageur
« que la fatigue contraint d'y séjourner.
« Là, je pourrai recevoir vos ordres et les
« exécuter sans délai. — Il faut nécessai-
« rement s'assurer de deux ou trois per-
« sonnes subalternes ; avec de l'argent,
« des pensions, rien n'est plus facile. Je
« me charge de ce soin, ainsi que de tous
« les autres.... Il faut former un plan ;....
« daignez vous en reposer sur moi.

« Je puis compter sur l'homme que je
« vous envoie. Je pars avec lui, et je ne le

« quitterai qu'à un quart de lieue de Senlis.
« O que ne puis-je, au prix de tout
« mon sang, réparer mon crime. Ra-
« cheter vos douleurs! »

Je partis, en effet, avec Le Maire, et le jour même, et je fis tout ce que j'avois annoncé. A la poste avant Senlis, je quittai ma voiture; j'envoyai Le Maire à cheval à Senlis, et je continuai seul ma route et à pied. Je fus m'établir dans une misérable chaumière, qui n'étoit habitée que par une vieille femme et sa servante. Le Maire revint le soir me rendre compte de sa commission. Il avoit vu Camille chez la mère de Fanchette. Il ne m'apportoit point de lettre. Camille, après avoir lu la mienne, l'avoit simplement chargé de me dire qu'elle réfléchiroit à ce que je lui mandois, et qu'elle me prioit de lui renvoyer Le Maire dans six jours. Au bout de six jours, je renvoyai Le Maire avec une lettre, dans laquelle je proposois un plan de conduite très-détaillé. Je me chargeois de tout ce qui pouvoit embarrasser, et j'insistois sur la nécessité de me livrer l'enfant au moment de sa naissance. Je faisois à cet égard toutes les promesses qui pouvoient rassurer la tendresse maternelle, et que me dictoit mon cœur. Camille,

sans me répondre par écrit, me fit dire que ma lettre méritoit une profonde méditation, et qu'elle me demandoit encore huit jours pour faire ses dernières réflexions.

Je manquois de tout dans ma chaumière, et même d'alimens, n'osant y recevoir Le Maire, que je ne voyois que dans la forêt. J'étois obligé de me contenter de la table plus que frugale de ma vieille hôtesse. Je n'avois pour lit que de la paille hachée, et je couchois dans une espèce de soupente aussi humide qu'obscure. Mais j'endurois avec plaisir ces incommodités et l'extrême ennui de ma retraite; j'aimois à souffrir pour Camille, c'étoit une sorted'expiation; mais mon cœur se brisoit en songeant que cet événement retarderoit mon départ de six ou sept mois!... Penser à vous, à Pauline, à mon fils, n'étoit plus pour moi qu'un tourment!

Les huit jours étant écoulés, je reçus de Camille un billet qui contenoit ces mots :

« Je ne suis point encore décidée, mais « rien ne presse. Retournez à Paris. Quand « l'instant fatal approchera, je vous instrui- « rai du parti auquel je m'arrêterai. »

Je partis pour Paris, et trois semaines après je reçus la visite du chevalier d'Olbreuse, que je n'avois pas vu depuis près de

quatre mois. Son air consterné me frappa; je le questionnai avec inquiétude, et il m'apprit qu'il savoit enfin mon funeste secret. Camille avoit tout avoué à Mme de S***, dont la vive douleur causoit la morne tristesse du chevalier. On me défendit de retourner à Senlis; mais toutes les semaines j'y envoyois Le Maire, qui me rapportoit des nouvelles de Camille.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au mois de novembre. Alors Mme de S*** fut s'établir à Fontenay-aux-Roses. Le chevalier me dit qu'ayant fait connoissance avec le tuteur de Camille, elle avoit gagné sa confiance, en lui persuadant qu'elle désiroit vivement que Camille l'épousât, et qu'elle s'étoit engagée à l'y décider, s'il vouloit la lui confier pendant quelques mois. Qu'en conséquence, Mme de S*** emmenoit Camille à Fontenay-aux-Roses, et l'y garderoit jusqu'au printemps.

Ainsi, tout le plan que j'avois imaginé se trouva inutile, Mme de S*** se chargeant de tout. Mais j'écrivis à Camille, pour la conjurer de tenir la promesse qu'elle m'avoit faite de me donner l'enfant..... Le chevalier vint de sa part me renouveler cette promesse.

Il fut convenu que j'irois m'établir à Fontenay sur la fin de janvier, dans une maison que je louerois; qu'à l'époque *des couches* je serois averti; que je me rendrois chez Mme de S*** pour y voir l'enfant au moment de sa naissance, et qu'il me seroit livré au bout de neuf jours. Je m'assurai d'une nourrice, qui n'a jamais su ni le nom de Camille, ni le mien.

Le 25 de janvier je me rendis à Fontenay sous un nom supposé. Je n'emmenai que Le Maire.

Je redoutois extrêmement de revoir madame de S***. J'aurois bien voulu pouvoir me dispenser d'y aller; mais le chevalier qui venoit me voir tous les jours, m'y mena. Vous imaginez bien que je n'y rencontrai point Camille qui, toujours prévenue de mes visites, restoit tout ce temps dans sa chambre.

Ce ne fut qu'avec la plus vive émotion que je me retrouvai dans la maison qu'elle habitoit!..... Mme de S*** ne me parla de rien, mais elle me reçut avec une froideur qui me fit assez connoître son juste ressentiment. Cependant, touchée peut-être de ma profonde tristesse, elle me traita mieux à la fin de la visite, et m'invita à revenir.

Je n'abusai pas de cette permission; je n'y retournai que deux fois.

Je dessinois et je lisois toute la journée : je voyois le chevalier tous les matins quand il n'étoit pas à Paris, et le temps se passoit pour moi sans ennui, mais non sans inquiétudes. J'en éprouvois de cruelles dans l'attente d'un événement qui pouvoit coûter la vie à Camille! D'un autre côté, la prolongation de mon séjour me causoit un mortel embarras. Combien une faute en entraîne d'autres! Je n'écrivois plus aux personnes le plus dignes de ma confiance que pour les tromper; les lettres que je vous adressois, ainsi qu'à Pauline, n'étoient plus qu'un tissu de mensonges!... Enfin, ce funeste égarement m'avoit fait négliger des affaires importantes, ce qui a causé la perte d'un procès que j'aurois certainement gagné, si je l'avois suivi avec le zèle nécessaire.

Le 18 février, à onze heures du soir, le chevalier vint me chercher. Troublé, saisi d'une manière inexprimable, je sortis à pied avec lui. Il me fit entrer chez Mme de S*** par une porte dérobée!... nous montâmes un petit escalier, et après avoir traversé un corridor fort obscur, le chevalier ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans un

cabinet à côté de la chambre de Camille. Attendons ici l'événement, me dit le chevalier; je sais que tout va le mieux du monde; ne soyez pas inquiet. Je me jetai sur une chaise, je ne pouvois ni me soutenir ni parler. Le cabinet n'étoit éclairé que par une lanterne enveloppée d'une gaze et suspendue à un plafond très-élevé; cette foible lueur, qui ressembloit exactement à un clair de lune, me rappela vivement un souvenir toujours trop présent à ma mémoire!....

Le chevalier, très-pensif, étoit assis sur un canapé, et gardoit un profond silence... Nous entendions de temps en temps les gémissemens sourds et les cris étouffés de Camille! je frissonnois, je fondois en larmes!....

Enfin, au bout d'une heure et demie, la porte de sa chambre s'ouvrit, se referma, et Mme de S*** parut tenant l'enfant dans ses bras!.... Je m'élançai vers elle.... C'est un garçon, me dit-elle; sa mère (qui est aussi-bien qu'on le peut désirer) vous demande pour lui votre bénédiction; comme elle y attache un grand prix, au moment de la naissance elle m'en a dicté les expressions, que je vais vous rapporter en vous priant de les répéter littéralement.... Pen-

dant que Mme de S*** parloit, j'avois le visage collé sur celui de mon enfant, que je baignois de larmes. Il ne crioit point, et quoique l'obscurité du cabinet m'empêchât de le bien voir, il me parut charmant ! Dans cet instant, le doux sentiment de la nature me tenant lieu de bonheur et de vertu, me fit oublier mon crime et mes remords !...

Mme de S*** me pressant de donner la bénédiction prescrite, je répétai mot à mot d'une voix entrecoupée, la formule suivante :

« Je te bénis, mon enfant ; puisse le ciel « te donner une âme sensible, l'amour de « la vertu, et une longue vie exempte de « grandes passions ! »

Quand j'eus prononcé ces dernières paroles, Mme de S*** se hâtant de me quitter, s'éloigna brusquement en remportant l'enfant et en me disant : revenez dans neuf jours, je vous remettrai votre enfant. A ces mots Mme de S*** rentra dans la chambre de Camille. Je fis observer au chevalier que l'enfant auroit besoin de prendre du lait avant neuf jours. Je proposai d'envoyer la nourrice, ce qu'il refusa, en disant que l'on ne vouloit pas que la nourrice entrât dans la maison de Mme de S***; qu'à l'égard de

l'enfant, un accoucheur très-habile se chargeoit de le conduire pendant ces neuf jours. Le chevalier me reconduisit chez moi. Je savois tous les jours des nouvelles de Camille. Le neuvième jour j'allai, à neuf heures du soir, chercher l'enfant qui me fut remis sur-le-champ. Je l'enveloppai dans mon manteau; une voiture de remise m'attendoit à la porte, j'y entrai avec mon précieux fardeau. La nourrice étoit chez moi, où je la gardai quelques jours. Ensuite je la conduisis avec l'enfant à Bagnolet, et il fut convenu qu'aussitôt que l'enfant seroit sevré on m'en avertiroit, et que je ferois moi-même le voyage pour l'aller chercher et pour l'emmener en Bourgogne.

Sur la fin de mon séjour à Fontenay, Le Maire me demanda la permission de faire une course à Paris, promettant de revenir le soir. Il ne revint point; je l'attendis pendant deux jours sans faire de perquisitions; enfin je chargeai le chevalier de s'informer de ce qu'il étoit devenu. Le chevalier m'assura qu'il avoit fait toutes les recherches possibles, qu'il s'étoit même adressé à la Police, mais qu'il n'avoit pu découvrir ce qu'il étoit devenu. Rien ne me retenant plus à Paris, j'en partis avec d'au-

tant plus d'empressement, que depuis long-temps je ne recevois plus de lettres de Pauline. J'arrivai à Erneville le 9 mars. Vous savez les chagrins qui m'y attendoient!...

Le chevalier épousa Mme de S***au mois de juin suivant. Il prit alors le titre de comte d'Olbreuse. Il me donnoit de temps en temps des nouvelles de mon enfant, que j'ai été chercher quand il a pu se passer de sa nourrice. Cet enfant est à *Decise*, en pension chez une femme qui m'a dû sa petite fortune, et sur la discrétion de laquelle je puis compter. Elle a fait avec moi le voyage de Paris pour soigner mon fils pendant la route. Je vais souvent la voir; l'enfant, dont le nom de baptême est *Stéphen*, est beau et bien portant.

Pour Camille, il m'en coûte beaucoup, je l'avoue, de vous apprendre le reste de son histoire!..... O que les femmes sont inconcevables! Cette personne si fière, si sensible, si romanesque, est devenue une courtisane... Rien au monde ne m'a causé plus d'étonnement..... Son âme étoit si grande! elle paroissoit si bien faite pour la vertu!... mais son imagination l'aura perdue!.... D'ailleurs, extrême en tout, elle n'a pu s'égarer à demi...., Ah! sans moi.

elle eût sans doute été l'un des modèles de son sexe! Ainsi, son avilissement même est pour moi un nouveau sujet de remords. Comme il faut que je rencontre partout le duc de Rosmond, c'est lui qui est l'amant de Camille!....

Maintenant, ma mère, vous savez tout. Votre cœur maternel peut seul excuser de tels égaremens; je ne vous ai rien déguisé, je ne pouvois vous offrir en expiation que de la sincérité et une confiance sans réserve.

Répondez-moi promptement. Je sais qu'avec vous le pardon suit toujours l'aveu, mais j'ai besoin de recevoir ce pardon si désiré! Je le sens, hélas! vous ne pouvez *m'absoudre;* cependant lorsque j'aurai reçu les témoignages de votre douce indulgence, sans être moins repentant, je me croirai moins coupable.

LETTRE XVII.

Réponse de la comtesse au marquis d'Erneville.

De Dijon, le 18 août.

O QUELLE impression m'a fait cette singulière histoire!... Oui, cher Albert, vous êtes bien coupable, mais aussi quelle séduction vous environnoit! Ah! sans doute, il falloit fuir! Qui peut dans l'âge des passions compter sur un jour de plus de force et d'empire sur soi-même?.... Cette *sylphide*, cette étonnante Camille, qui auroit pu lui résister? Jusqu'à la *scène de l'orage*, c'étoit Armide, c'étoit une fée; mais après son égarement elle me paroît sublime; quelle douleur, quelle énergie, quelle fierté... Cependant, en y réfléchissant, c'est elle surtout qui me paroît inexcusable! malgré ses imprudences et sa faute, elle seroit véritablement intéressante, si au lieu d'être la nièce sans fortune d'un notaire, elle eût été un parti avantageux pour le frère du chevalier d'Olbreuse, parce qu'alors elle eût

agi avec la certitude d'épouser celui auquel elle faisoit tant d'avances; car il est à croire que par les lettres de Henri d'Elvas qui lui furent communiquées, elle s'étoit assurée que ce jeune homme avoit le cœur libre. Mais comment, avec tant d'esprit, pouvoit-elle croire que le marquis d'Olbreuse consentiroit à une telle alliance? Elle ne vouloit donc que séduire ce jeune homme! et ne peut-on pas soupçonner qu'il y eût dans ce dessein autant d'ambition et de vanité que d'amour et d'exaltation de tête? Son amie qui favorisoit cette folle intrigue, est un caractère d'une telle absurdité, qu'il faudroit bien se garder de le mettre dans un roman, car il n'auroit aucune vraisemblance.

Malgré ma sévérité pour Camille, je vous avoue, cher Albert, que je ne me console pas qu'elle soit tombée dans un avilissement si étrange. Elle a donc *joué* tous les sentimens qu'elle montra dans cette fatale nuit sous ce berceau de chèvre-feuille? Elle n'est donc qu'une comédienne consommée? Mais à dix-sept ans peut-on feindre ainsi? et à quelque âge que ce soit peut-on deviner le langage de la plus profonde sensibilité? Non, ce phénomène seroit encore plus incompréhensible que tout le reste! Non, celle qui,

à la suite de cet interrogatoire, original et laconique, vous dit: *Vous devez vivre!* celle qui prononça ce mot énergique et touchant, celle qui dans une telle situation, s'attendrit sur votre femme et sur votre fils, cette personne infortunée n'avoit pas une âme commune! L'âme peut donc se dégrader entièrement? Je le conçois lorsqu'elle a été corrompue dès l'enfance; mais est-ce une chose possible lorsque parvenue à l'âge où toutes les facultés sont développées, on a l'expérience de toutes les émotions pures et délicieuses produites par la sensibilité? lorsqu'enfin on a joui de toutes ses vertus? Je sais qu'alors on peut faire d'énormes fautes, mais on s'en relève avec éclat, et l'on ne tombe jamais dans un état habituel d'abaissement; on peut se démentir dans quelques occasions, on ne sauroit se dénaturer. Si une grande âme pouvoit devenir abjecte, je serois presque tentée de croire qu'elle peut s'anéantir!... Comment expliquerons-nous donc cet être extraordinaire, cette inconcevable Camille? Je m'y perds.

Parlons de *Stéphen*, je veux l'élever. N'étant logée que dans l'extérieur d'un couvent, il m'est bien facile de l'avoir avec moi. Ma passion pour les enfans est si connue, que

personne ne s'étonnera de me voir recueillir celui-ci. Dans l'espace de quinze ans on m'en a vu élever trois autres qui ne m'étoient rien; ainsi, ce sera la chose du monde la plus simple. Par ce moyen vous pourrez le voir souvent, naturellement et sans mystère, et il recevra une bonne éducation.

Vous savez que je médite de loin les mariages; savez-vous que j'ai déjà l'idée de marier un jour mon Stéphen à cette charmante petite Léocadie? Pourquoi pas, si je parviens à faire de Stéphen un second Albert?... O combien j'ai envie de le voir cet enfant! promettez-moi de me le donner dans un an au plus tard.

Adieu, mon fils, tâchez de faire bientôt une petite course à Dijon; j'ai mille questions à vous faire; et vous écrire à l'insu de Pauline est pour moi la chose la plus gênante et la plus désagréable. Quand on a une véritable tendresse, il semble que cacher quelque chose à l'objet qu'on aime soit tromper et trahir. Il faudra bien dissimuler la naissance de Stéphen, et même faire un conte à ce sujet; mais du moins évitons, autant qu'il sera possible, toutes les *cachoteries* inutiles.

LETTRE XVIII.

De la marquise à la baronne de Vordac.

Le 20 août.

J'ai repris Jacinthe, ma chère amie, et voici comment. Jacinthe est venue près d'Erneville, chez sa tante, qui demeure *au port du Fourneau.* Elle a épié Léocadie, afin de la rencontrer à la promenade un jour où elle ne seroit ni avec moi ni avec Mlle du Rocher. Enfin, hier elle a trouvé Léocadie avec Goton dans nos grands blés, qui sont pour Léocadie d'immenses forêts. Cette chère petite cueilloit des bluets. Jacinthe l'aborde en pleurant. Léocadie, malgré une absence de dix-huit mois, la reconnoît à l'instant, et court se jeter dans ses bras en fondant en larmes.

Alors Jacinthe s'assied sur un sillon, prend l'enfant sur ses genoux, et lui fait promettre qu'elle me demandera sa grâce. En effet Léocadie, en revenant de la promenade, me cria, d'aussi loin qu'elle put m'apercevoir : *Grâce, grâce, maman,*

pour Jacinthe ! Maurice, qui étoit avec moi, se joignit à elle en disant aussi : *Oui, oui, grâce pour Jacinthe !* J'eus beaucoup de peine à obtenir un éclaircissement, les deux enfans ne m'écoutant pas, et répétant toujours à tue-tête : *Grâce pour Jacinthe !* Enfin, quand tout fut expliqué, je répondis qu'Albert seul, notre *maître* à tous, pouvoit accorder cette grâce.

Vous croyez bien qu'Albert fut vivement sollicité ; je lui avouai qu'étant si pleinement justifiée, je reprendrois avec plaisir cette fille dont le service est si agréable, et qui soigne si bien les enfans. Il étoit huit heures du soir ; les enfans alloient souper. Albert se retournant vers eux : Mes enfans, leur dit-il, lequel aimez-vous le mieux, de souper tout de suite et d'attendre à demain pour aller chercher Jacinthe, ou de ne souper que dans une heure, et de partir sur-le-champ pour le *port du Fourneau !* Oh ! de partir ! s'écrièrent à la fois les enfans. Eh bien, allez, dit-il, et ramenez-nous Jacinthe. La vindicative Mlle du Rocher, qui étoit là, observa que le serein tomboit et pourroit incommoder Léocadie ; Albert répondit qu'il ne falloit pas craindre le serein, lorsqu'il s'agissoit de

faire une bonne action. J'enveloppe ma Léocadie dans un manteau, je lui mets une coiffe; elle trépignoit de joie et d'impatience, et trouvoit cette petite toilette bien inutile et bien longue. Enfin elle s'échappe de mes mains, elle donne le bras à Maurice, et sort en courant, suivie de Goton et de deux domestiques, auxquels je donnai l'ordre de la porter pendant une partie du chemin, qui est assez long.

Au bout d'une heure, ils revinrent triomphans avec Jacinthe. Je ne rougirai point de vous dire que j'ai mêlé mes pleurs à ceux de cette pauvre fille, si repentante et si heureuse. O qu'il est doux de pardonner!

D'ailleurs, chère amie, rien de nouveau à Erneville, sinon que Léocadie s'est emparée de mon vieux chêne. Elle soutient qu'il est *à elle*, et depuis cette usurpation il s'appelle l'*arbre de Léocadie*. Je ne l'en aime que mieux. Adieu, mon amie, à jeudi.

LETTRE XIX.

De M. du Resnel au vicomte de St. Méran.

Le 2 septembre.

Il faut, mon cher vicomte, que je vous confie des inquiétudes qui me tourmentent beaucoup. Le marquis d'Erneville a désiré connoître le motif qui avoit déterminé madame du Resnel à remettre Léocadie entre les mains de Pauline; il a voulu savoir aussi comment elle a pu séduire Le Maire, et ce que cet homme est devenu. J'ai donc écrit à Mme du Resnel pour lui faire toutes ces questions. Elle a long-temps éludé de me répondre; enfin, vivement pressée à ce sujet, elle m'a écrit une longue lettre si remplie d'absurdités et de contradictions grossières, que je n'ai pu me résoudre à la montrer à mes amis. Je leur ai dit que Mme du Resnel étoit dans un état de langueur qui, empirant chaque jour, ne lui permettoit plus d'écrire. En effet, je sais qu'elle est véritablement mourante!...

Bon Dieu, mon ami, si cette femme avi-

de et sans principes avoit fait une fausse déclaration!... si, sur le bord de la tombe, elle alloit se rétracter!...

Combien ces mille louis pèsent sur ma conscience!... Ah! même avec l'intention la plus louable, même pour servir l'amitié, on ne doit jamais se permettre une action contre la droiture! Une telle action, quel qu'en soit le motif, est toujours condamnable, imprudente et dangereuse. Je suis bien agité, et j'ai de funestes pressentimens. D'ailleurs, je crois que le marquis a repris quelque défiance, il me paroît refroidi pour moi. Ajoutez à tout cela que Mme du Resnel est entourée de gens qui me détestent, parce qu'ils sont les ennemis de Pauline. Mon cher vicomte, je ne suis pas heureux dans mes attachemens!.... Votre amitié fait ma seule consolation, c'en est une grande sans doute! ô combien elle m'est nécessaire!

LETTRE XX.

*De la comtesse de Bel***, chanoinesse d'Alix, au chevalier de Celtas.*

D'Alix, le 11 septembre.

Il y a des siècles que je n'ai reçu de vos nouvelles, mon aimable cousin; c'est bien mal à vous de vous faire un jeu d'intéresser, de tourner les têtes, et puis d'oublier toutes vos promesses!... Alix, qui pendant *cinq semaines*, m'a paru un séjour enchanté, n'est plus pour moi que ce qu'il est véritablement, une triste solitude.

Il ne tient qu'à vous de lui rendre l'illusion qui l'embellissoit: revenez l'habiter!... Nous vous attendions *le* 25 *août*, j'avois reçu votre parole d'honneur... est-ce agir, *en loyal chevalier?*... et comment voulez-vous que je supporte votre indifférence et votre oubli?...

Mon frère nous amena dernièrement M. de ***, qui a passé plusieurs mois dans vos cantons; on parla de vous, et il dit que vous avez été amoureux *des deux belles-sœurs*, mais que la dernière vous a fixé.

J'ai vu à Autun *la merveilleuse marquise* il y a trois ou quatre ans ; elle ne me plut pas du tout, quoiqu'elle ait de la beauté, mais je ne fus contente ni de ses manières, ni de son esprit. Je ne connois pas Mme d'Orgeval, j'ai fait beaucoup de questions sur elle, et l'on m'assure qu'elle n'est ni jolie ni aimable, qu'elle n'a que le mérite d'être excessivement *coquette*. Voilà donc tout ce qu'il vous faut ? Je ne veux pas m'arrêter à cette pensée, il y a de quoi pervertir.... Depuis ce temps j'ai reçu deux *déclarations*, l'une du baron ***, l'autre de M. de***. Ces deux amans me sont odieux, mais je leur donne les plus grandes espérances ; c'est vous qui devez m'en remercier, puisque ce n'est qu'en agissant ainsi qu'on peut vous plaire. Que sais-je où pourra me conduire l'envie de soutenir un caractère qui vous séduit !... Parlons plus sérieusement. Je suis bien affligée de l'état de la pauvre Mme du Resnel, elle se meurt, et elle le sent. Tous les *préjugés* de sa jeunesse reviennent en foule la tourmenter. Imaginez qu'elle ne veut plus voir mon frère. Dites-moi donc ce que je dois faire pour tranquilliser cet esprit affoibli, et pour calmer ses vaines terreurs ?

Adieu le plus volage, mais le plus aimable de tous les chevaliers. Mme l'abbesse et toutes nos dames vous appellent, vous attendent et vous désirent; et moi.... ingrat! j'ose à peine *espérer* encore, mais je ne puis changer.

LETTRE XXI.

Réponse du chevalier.

D'Autun, le 13 septembre.

Moi! oublier *Alix!*.... Non, vous ne le croyez pas, ma charmante cousine. Ne pas vous écrire avec exactitude ne sauroit être un tort, et ne peut être qu'un malheur.

Depuis quelque temps je suis accablé d'affaires; j'ai les miennes et celles de mes amis. Beaucoup de personnes ont de la confiance en moi, et me chargent de leurs intérêts. D'ailleurs, la société me prend souvent malgré moi toutes mes heures de loisir.

Non, mon aimable amie, je n'ai point été amoureux des deux *belles-sœurs*. Quant

à l'*aînée*, je suis de votre avis; elle ne m'a jamais plu, je n'aime même pas sa figure qui a tant de réputation; j'ai eu comme un autre avec elle mon temps *de faveur*, il n'a tenu qu'à moi d'en profiter, j'ai eu le mauvais goût de ne m'en pas soucier; son instruction et son esprit ne me paroissent que de la charlatanerie; d'ailleurs, elle est fausse et capricieuse : tout cela m'est antipathique.

Quant à Mme d'Orgeval, c'est tout autre chose; je vous assure qu'on vous a fait d'elle un portrait fort infidèle; je suis certain que, si vous la connoissiez, elle vous plairoit infiniment. Vous êtes faites toutes deux pour vous convenir et pour vous aimer, et c'est une liaison que je veux former. Son mari est mon ami, ainsi je n'ai jamais songé à être amoureux d'elle. J'ai toute sa confiance, et je m'en honore. Elle est aimable, piquante, spirituelle. Je vous montrerai quelques passages de ses lettres; vous en serez charmée : elle écrit mieux que Mme de Sévigné, et presque aussi-bien que vous; elle a beaucoup de caractère; enfin, c'est une amie véritable sur laquelle je puis compter.

J'ai réfléchi (à cause de vous) sur ce

que vous me mandez de Mme du Resnel. On sait que vous êtes son amie intime, et qu'elle ne voit que vous. Soyez persuadée que si elle meurt sans avoir rempli tous les devoirs extérieurs de la religion, c'est à vous seule qu'on s'en prendra, et vous aurez contre vous la classe redoutable des dévotes et toute la prêtraille, ce qui peut, surtout dans votre état, influer puissamment sur la tranquillité de votre vie entière.

La philosophie est d'un très-doux usage au coin de son feu et dans son boudoir; vivons sans préjugés, mais en public sachons les respecter, et soumettons-nous *aux formes*. Ainsi donc je vous demande, et même *j'exige* comme votre ami le plus dévoué, que vous donniez et que vous meniez un confesseur à votre amie.

Je vous *défends* de songer à votre conversion avant une vingtaine d'années, mais je vous exhorte à vous occuper sans délai de celle de Mme du Resnel. Cela seul vous fera un honneur infini, et outre l'année de liberté (1), vous assurera tous les congés

(1) Sur trois années, les chanoinesses étoient obligées d'en passer deux à leur chapitre, à moins de congés particuliers. Elles pouvoient passer la

que nous pouvons désirer pour les petites courses particulières à Autun. Vous voyez que j'ai en ceci mon intérêt; et je l'avoue avec candeur, je songe beaucoup à moi en vous donnant ce conseil; mais seriez-vous étrangère à ce qui m'intéresse si vivement?

Je ne réponds point à l'accusation de légèreté, ce ne peut être qu'une plaisanterie. Qui sait mieux que vous combien invariablement je suis *fixé?*

On peut, en vous voyant, devenir infidèle;
Mais c'est pour la dernière fois (1).

LETTRE XXII.

*Réponse de la comtesse de Bel***.*

D'Alix, le 15 septembre.

Quel plaisir m'a causé votre réponse, cher cousin! J'y ai reconnu les sentimens que je partage, et cette raison parfaite qui vous distingue. Vous savez également *égarer* et guider. J'ai sur-le-champ suivi votre

troisième année dans leur famille et dans le monde.

(1) Chaulieu.

Pareil à la *pauvre femme* éprouve de cruelles anxiétés. Elle a une terrible peur de l'enfer, mais elle ne se croit pas dans un danger pressant, et elle veut différer. Quoiqu'elle même l'ait positivement avoué, je vois bien à présent que toutes vos conjectures sur la petite bâtarde étoient justes.

Mme du Resnel craint qu'un *confesseur* n'exige l'aveu et la rétractation d'une fausseté qui lui vaut sans doute beaucoup d'argent.... Rien n'est plus clair : que dois-je donc faire?.... Pour la décider *au grand* parti, il faudroit lui déclarer qu'elle est sans ressource; je n'ai pas ce courage. Je sens pourtant la force de vos raisons. Si elle meurt philosophiquement, quel *scandale!* et que de clabaudages contre moi!... D'un autre côté, si je la décide, et que par hasard elle en revienne, elle n'aura peut-être plus de quoi subsister après *sa rétractation;* elle sera privée du prix qu'elle reçoit pour le mensonge qu'elle soutient. Songez à tout cela. Prescrivez-moi donc ce qu'il faut que je fasse : le temps presse. Son médecin m'a dit qu'elle n'avoit pas quinze jours à vivre. J'ai l'imagination bien noircie. Adieu, mon aimable chevalier, répondez-moi bien vite, nous n'avons pas un moment à perdre.

LETTRE XXIII.

Réponse du chevalier.

D'Autun, le 17 septembre.

Il n'y a pas à balancer, chère cousine ; il faut absolument éclairer Mme du Resnel sur son état, et la décider à faire promptement tout ce qui est convenable. Votre intérêt, et je dirai plus, la probité vous en font une loi indispensable. Il faut que la vérité triomphe et se découvre, il faut démasquer l'imposture, on ne sauroit faire une meilleure action. Agissez donc avec l'activité que j'attends d'un caractère tel que le vôtre. Ce n'est pas tout : vous êtes responsable de toutes les démarches, il faut qu'il n'y ait rien d'équivoque; ainsi n'oubliez pas d'y appeler *quatre témoins* et un notaire. Tout ceci vous couvrira de gloire en montrant une excellente tête, et que vous avez autant de principes que d'esprit et d'agrémens. Je ne vous cache point que beaucoup de gens vous soupçonnent d'approuver l'indigne complot de du Resnel; on a même

me dire que vous aviez eu la bassesse de recevoir de cet homme hypocrite *une pension*, afin d'engager votre amie à soutenir cette imposture jusqu'à son dernier soupir. Il faut vous laver de cette infamie; ainsi plus de foiblesse : n'hésitez plus, et terminez sur-le-champ cette importante affaire. Quand l'honneur et la probité parlent, nulle autre considération ne doit arrêter.

Si Mme du Resnel en revient, je m'engage à lui faire une pension honnête, qui lui assurera de quoi subsister. Mais que ceci reste à jamais entre vous et moi. Loin d'aimer à divulguer mes actions de ce genre, je n'en sais jouir que lorsqu'elles sont totalement ignorées. Laissons les charlatans publier à son de trompe leur hypocrite bienfaisance; mais pour nous, n'en déposons l'aveu que dans le sein de l'amour et de l'amitié!

Adieu, chère cousine, ayez autant de philosophie que d'esprit, et vous n'aurez point d'idées noires. Comme le dit si bien *mon maître* et *le vôtre : Il ne faut jamais penser à la mort; vivons au jour la journée. Levons-nous en disant : Que ferai-je aujourd'hui pour me procurer de la santé et de l'amusement? C'est à quoi tout se réduit. Consolons-nous, le néant a du bon*,

d'habiles gens prétendent que nous cinquanterons (1). Eh bien! qu'importe si nous avons su jouir de la vie!

Adieu donc, ma charmante amie, rendez-moi un compte détaillé de tout ce que vous ferez dans cette occasion.

Outre l'assistance des témoins, il faut que la rétractation soit adressée directement au marquis d'Erneville. C'est lui qui est trompé, dupé avec indignité; c'est lui qu'il faut éclairer. Quand vous aurez par écrit et en bonne forme cette rétractation, je vous conseille de la lui envoyer par un courrier, avec ordre de la lui remettre en mains propres.

(1) Lettres de Voltaire.

LETTRE XXIV.

*Réponse de la comtesse de Bel***.*

De Lyon, le 25 septembre.

J'ESPÈRE que mon excellent ami sera content de moi. Tout est fait, tout est terminé. La pauvre Mme du Resnel reçut jeudi, ses sacremens, et ce matin, en présence de témoins, elle a dicté (car elle est hors d'état d'écrire) la *rétractation* adressée au marquis d'Erneville, et dont je vous envoie la copie. Cette lettre solennelle partira demain, un courrier la portera.

Combien j'admire les sentimens et la grandeur d'âme qui brillent dans votre lettre, et combien je suis touchée du vif intérêt que vous m'avez montré dans cette occasion! Je recueille déjà le fruit de vos utiles conseils; Mme l'abbesse et ma tante sont charmées de ma conduite, et *la conversion* de Mme du Resnel me fait le plus grand honneur. Le grand prieur est venu me voir, et m'a comblée d'éloges à ce sujet. J'aurai certainement *un congé* ce printemps; vous savez bien pourquoi je le désire.

Je suis établie à Lyon, et j'y resterai tant que Mme du Resnel existera, ce qui, suivant toute apparence, ne sera pas long! Cette malheureuse créature m'offre un affreux spectacle! Vous n'avez pas d'idée de ses terreurs. Cela fait faire de tristes réflexions. Il faut convenir qu'il n'y a de mort paisible et douce que pour *les croyans persévérans*... Adieu, mon très-aimable chevalier; j'ai des idées si noires que votre seule présence pourroit les dissiper.

Même jour, à onze heures du soir.

Je rouvre ma lettre pour vous dire que ma pauvre amie vient de rendre le dernier soupir!.... O le ciel nous préserve d'une fin aussi déplorable!

LETTRE XXV,

Dictée par Mme du Resnel-mourante, et adressée au marquis d'Erneville.

De Lyon, le 25 septembre.

MONSIEUR,

L'AVIS d'un sage directeur et ma conscience me pressent de vous faire un aveu pénible, mais nécessaire.

L'enfant trouvée, élevée chez vous sous le nom de *Léocadie*, n'est point ma fille, et j'ignore entièrement quels sont les auteurs de ses jours. Je confesse avec repentir que des motifs d'intérêt personnel m'ont engagée à me déclarer faussement la mère de cette enfant.

Ne pouvant écrire, mais ayant toute ma connoissance, je dicte à haute voix cette lettre à M. Vilmain, notaire royal, et en présence de cinq témoins respectables.

De Lyon, ce 25 septembre.

Nous soussignés certifions véritable la présente déclaration.

Jacques Vilmain, notaire royal.
*Ovide M.****, comte de Lyon.
Onésime, baron de ***.
Etienne Maurer, échevin.
Alexis de l'Orme.
Onuphre Balhazar, chapelain du chapitre noble d'Alix.

LETTRE XXVI.

De la marquise d'Erneville à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 29 septembre.

Vous saurez demain, chère amie, par M. du Resnel tous les détails d'un événement qui vous affligera, mais qui ne m'a pas causé autant de surprise que vous pourriez le croire....

Hier après le dîner, Albert et M. du Resnel jouoient aux échecs, et je brodois auprès d'eux, lorsqu'on est venu nous dire qu'un courrier arrivé de Lyon demandoit à

parler à M. d'Erneville. A ces mots M. du Resnel a pâli, je me suis troublée, j'ai sur-le-champ pressenti la vérité !..... Albert a jeté un coup d'œil rapide sur M. du Resnel et sur moi, avec ce regard pénétrant que vous lui connoissez, et je suis devenue tellement tremblante, que ne pouvant plus placer mon aiguille, j'ai suspendu mon ouvrage.....

Cependant le courrier paroît, s'avance, présente une lettre à Albert qui la reçoit en le priant d'aller attendre la réponse. Il sort, nous nous retrouvons seuls tous les trois; nous gardions un profond silence. Albert ouvre la lettre, et je vois son visage se décomposer entièrement..... Dans ce moment le courrier rentre et remet un paquet à M. du Resnel, parce qu'il venoit d'apprendre de nos gens qu'il étoit avec nous. Le courrier retourne dans l'antichambre. Albert, après avoir fini la lecture de sa lettre, se lève, et jetant la lettre sur la table : Lisez ! nous dit-il, et sans attendre de réponse il sort brusquement.

Ah ! Madame, me dit alors M. du Resnel, je suis le plus malheureux des hommes... L'innocence, la pureté de mes intentions ne sauroient excuser l'imprudence

de mon zèle.. Mme du Resnel n'est plus, et elle a solennellement déclaré en mourant qu'elle n'est point la mère de Léocadie... Mais, poursuivit-il, souffrez que je vous quitte ; je veux aller chercher le marquis, et m'expliquer franchement avec lui.

Vous jugez, chère amie, que pendant cette explication je n'ai pas été sans inquiétude! Cependant elle s'est passée assez paisiblement. M. du Resnel y a mis la plus grande droiture. Il a envoyé chercher à Gilly toutes les lettres du vicomte de saint Méran, relatives à cette affaire, et il nous les a montrées. Nous y avons vu ce qu'il nous avoit caché et ce qu'il n'auroit pas dû faire, c'est qu'il a donné mille louis à sa femme pour en obtenir l'aveu qu'il désiroit.... Avec une femme de ce caractère, c'étoit agir à coup sûr... Néanmoins nous avons vu aussi par les lettres du vicomte, que cette femme artificieuse autant que vile a soutenu cette fausseté par des mensonges qui la rendoient tellement vraisemblable, que le vicomte lui-même en a été complètement la dupe. Enfin M. du Resnel pouvoit nier qu'il ait donné de l'argent, la déclaration ne le dit pas, du moins formellement, et c'étoit un fait impossible

prouver; ainsi sa franchise à cet égard est assurément très-méritoire. Mais Albert ne lui pardonnera jamais d'avoir risqué de le tromper pour m'obliger et me servir.

Pauvre M. du Resnel! Sa tendre amitié pour moi lui a fait faire une action inconsidérée, qui ne pourra que me nuire; mais j'y vois une affection si touchante et si vraie, qu'elle ne peut qu'augmenter l'attachement que j'avois déjà pour lui.

Enfin, mon amie, me voila plus *suspecte* que jamais aux yeux d'Albert! Je n'ai goûté le bonheur d'une justification qui paroissoit complète, que pour mieux sentir l'affreuse humiliation des soupçons les plus flétrissans!... Hélas! depuis trois semaines j'avois le pressentiment de cette étrange révolution! Mme du Resnel, refusant de répondre à toutes les questions d'Albert, ne m'y préparoit que trop. Deux choses surtout m'affligent mortellement: la peine que cette nouvelle causera à ma mère, et le refroidissement d'Albert pour M. du Resnel.

Je sens aussi bien vivement à quel point cet incident, sous tous les rapports, est fâcheux pour Albert. Il avoit confié à son

frère, à votre mari, et peut-être à d'autres encore, le secret prétendu de la naissance de Léocadie; il faut qu'il aille déclarer à ces mêmes personnes que tout cela n'étoit qu'une fable!.... Il m'a déjà dit que la *crédulité* qu'il avoit montrée dans cette occasion, le couvriroit d'un ridicule ineffaçable! et quel triomphe pour le chevalier de Celtas et pour ses amis!

Au reste, la générosité d'Albert ne se dément point; je serois rassuré par sa conduite et par ses discours, si je le connoissois moins!...

Ah! chère amie, désormais je n'attends plus de bonheur intérieur que de mes enfans!.... Maurice, Léocadie, Sylvestre, peuvent seuls me dédommager de tant de chagrins si amers et si peu mérités!...

Adieu, chère amie, quand vous verrai-je?....

LETTRE XXVII.

Réponse de la baronne.

Septembre.

DEMAIN, chère amie, je serai à Erneville, et j'y passerai huit jours. M. du Resnel a couché ici; il a tout conté au baron qui est *parfait* pour vous. Il veut aussi vous aller voir; nous partirons ensemble.

Malheureux M. du Resnel! quel ami vous avez en lui!.... Savez-vous, chère amie, où il est maintenant? sur la route de Lyon. Il veut savoir quelles sont les personnes qui ont dirigé Mme du Resnel, il veut démasquer les méchans.

Adieu; Simon veut partir, mais nous causerons demain à cœur ouvert.

LETTRE XXVIII.

De M. du Resnel au baron de Vordac.

De Lyon, le 15 octobre.

Comme je vous l'avois annoncé, mon cher baron, j'ai pris les informations les plus précises sur la dernière démarche de Mme du Resnel, et voici ce que j'ai appris avec certitude.

Mme du Resnel, depuis dix-huit mois ou deux ans, avoit pour amant M. de Bel***, parent et ami du *chevalier de Celtas*. Ce dernier, lorsqu'il a su que Mme du Resnel prétendoit être la mère de Léocadie, s'est transporté à Lyon, a passé plusieurs semaines au chapitre d'Alix, et s'y est déclaré passionnément amoureux de Mme de Bel***, sœur de M. de Bel*** et amie de Mme du Resnel. Cette jeune chanoinesse, dont le caractère, dit-on, est aussi facile que les mœurs, séduite par les flatteries du chevalier, a pris pour lui *un grand sentiment* qu'elle s'est fait gloire d'afficher. C'est elle qui a donné un confesseur à Mme du Resnel;

c'est elle qui a *conseillé* de faire écrire la rétractation en présence de cinq témoins, qui tous sont *au moins* ses amis; c'est elle qui a voulu que cette rétractation fût adressée au marquis d'Erneville; c'est elle qui a envoyé le courrier, qui est un de ses domestiques.

Voilà un grand zèle! et surtout dans une personne confidente des amours de son frère et de Mme du Resnel. Enfin madame de Bel*** dit hautement qu'en tout ceci elle a suivi les conseils du chevalier de Celtas.

A présent, mon cher baron, réfléchissez et jugez! Est-ce par amour pour la religion que le *déiste*, que le *philosophe* Celtas a montré tant de zèle pour la conversion de Mme du Resnel? A l'égard de la rétractation, ne suffisoit-il pas qu'elle me fût adressée par le confesseur? Pourquoi tout cet appareil, toute cette publicité?..... Connoissez donc la profonde méchanceté de cet homme envieux, et l'ennemi implacable de la marquise d'Erneville!

L'amitié m'a fait faire une fausse démarche: séduit par de trompeuses apparences, j'ai adopté trop légèrement une supposition qui assuroit le repos de mes

amis. Me défiant de la véracité de Mme du Resnel, je n'ai cru qu'abréger des détours, en lui offrant la somme qu'elle a reçue. Il ne faut jamais s'écarter des principes. J'eus donc tort, et j'en conviens; mais la haine et le ressentiment ne me feront jamais faire une chose douteuse. Ainsi, loin d'exagérer dans tout ce que je vous dis du chevalier de Celtas, je supprime beaucoup de circonstances aggravantes dont le récit m'entraîneroit dans de trop longs détails. Votre ancien et respectable ami, monsieur d'Op***, vous écrit sur ce sujet, et vous confirmera l'exacte vérité de toutes les anecdotes relatives au chevalier de Celtas. J'espère qu'enfin votre opinion sur un homme si noir et si dangereux sera fixée sans retour. Quant à moi, je suis irrévocablement décidé à lui témoigner, en toute occasion, le mépris qu'il m'inspire, et par conséquent à ne le jamais recevoir chez moi.

Adieu, mon cher baron, je partirai dans quelques jours pour Gilly, et j'aurai un grand plaisir à vous revoir.

LETTRE XXIX.

Réponse du baron.

Le 23 octobre.

La méchanceté est évidente, et je dirai comme Orgon dans le Tartufe :

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !

En tout, c'est une sotte ou vilaine chose que l'espèce humaine : des coquins ou des dupes, des hypocrites ou des sots, des scélérats ou des victimes, voilà ce qui la compose !

D'Orgeval et sa femme sont venus me voir, et je leur ai montré la lettre de monsieur d'Op***, qui contient sur Celtas tout ce que vous me mandez, et quelques détails de plus. D'Orgeval est si borné et si entiché du chevalier, que cette lettre ne lui a pas fait la moindre impression. Mais l'intrigue du chevalier avec la chanoinesse a fort déconcerté la petite d'Orgeval. Aussi, loin de défendre le chevalier avec la chaleur accoutumée, elle a nettement condamné sa conduite.

Pour moi j'étois fort tenté de ne plus voir ce personnage; mais la baronne s'oppose à cet éclat, et elle vous demande en grâce de ne point conter cette histoire au marquis et à Pauline. Le chevalier va rarement chez eux maintenant; je ne l'attirerai plus, nous le connoissons, cela suffit. Evitons les scènes, c'est toujours le parti le plus sage.

Adieu, mon cher philosophe; revenez promptement où vous êtes si sincèrement désiré.

LETTRE XXX.

De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 15 janvier.

J'ai fait faire un traîneau charmant dans lequel je fus hier à Erneville. On venoit d'y recevoir les étrennes de la petite-fille. L'*élégant château* est bien attristé.

Mon frère est pensif et devient distrait comme le *philosophe;* Pauline est silencieuse. La du Rocher est d'un *aigre-doux* insoutenable, depuis que l'amoureux Remi la surprit avec tous les cataplasmes; enfin

je m'ennuyai beaucoup, et je me retrouve avec grand plaisir dans mon manoir.

Vous ne venez plus dans nos cantons, mon cher chevalier; j'espère que nous vous reverrons ce printemps. Mais peut-être irai-je passer le carnaval à Autun.

LETTRE XXXI.

Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.

Le 18 mai.

Je reviens d'une maison de campagne où j'ai passé huit jours très-agréables. Il y avoit peu de monde, et une société choisie et charmante, une liberté parfaite, et des soirées délicieuses. On ne jouoit point, mais on causoit ou contoit des histoires, et nous ne nous sommes jamais couchés avant le jour.

J'ai voyagé, et je n'ai trouvé qu'en France le véritable goût de la société. Dans les pays étrangers, on n'invite chez soi que pour montrer une belle maison, ou pour donner un bon dîner; on ne s'assemble que pour étaler du faste, ou pour boire et

pour manger; on ôteroit tout le charme de ces assemblées, si l'on en retranchoit le café, le thé et le punch. On sent trop que ce n'est communément que la vanité qui vous appelle : mais en France c'est le goût, c'est la bienveiliance qui vous accueille, on croit être reçu par l'amitié.

Dans les sociétés particulières, nulle prétention frivole de briller par le luxe; on donne sans apprêt et sans embarras son souper de tous les jours, et pour faire écouler les heures avec rapidité, le seul plaisir de la conversation suffit. Voilà ce que je n'ai vu qu'en France, et particulièrement à Paris. La tempérance naturelle des Français contribue beaucoup à cette sociabilité qui les distingue, et nous perdrons ce charme si justement vanté, si l'on introduit jamais parmi nous l'usage de prendre des rafraîchemens et du thé à toutes les heures du jour.

Il n'y a plus d'intérêt et de suite dans des conversations sans cesse interrompues par ce *tripotage* qui transforme un salon en un véritable café. Comment causer en mangeant des gâteaux, en voyant à toute minute des domestiques entrer et sortir, et la maîtresse de la maison clouée devant une

boudoir, et uniquement dévouée à faire gonfler de l'eau? Comment n'être pas distrait par ce bruit de tasses et de cuillers, et par ce papillotage éternel?....

On ne parle dans ce moment que de la sœur du duc de Rosmond; que le roi a damée (1) et qui a été présentée la semaine passée. Jamais figure n'a fait plus de bruit que la sienne; on assure qu'elle efface toutes les beautés de la cour. Elle s'appelle maintenant la comtesse de Rosmond. On prétend qu'elle est irrévocablement décidée à ne se marier jamais, et que c'est pourquoi elle s'est fait présenter, afin d'avoir un état et de pouvoir aller dans le monde. On fait d'étranges conjectures sur l'éloignement constant que cette charmante personne montre pour le mariage. Sa tendresse pour son frère, chez lequel elle loge depuis cinq ans, et qui depuis ce temps est son tuteur, le peu de principes du duc, la beauté, les grâces de ces deux personnes, l'indifférence

(1) Les jeunes personnes de qualité non mariées n'alloient à la cour que lorsque le roi *les damoit*, c'est-à-dire, qu'il leur donnoit le titre de dames; ce qu'il accordoit toujours lorsque les parens le demandoient.

que la comtesse a montrée pour tous ceux qui ont été amoureux d'elle, toutes ces choses font supposer qu'elle a pour son frère une passion criminelle... Cependant, l'attachement du duc pour Camille, cette jeune pupille du vieux Dercy, semble démentir ces bruits injurieux. Le duc est entièrement occupé de cette fille à laquelle il a fait quitter le théâtre; mais les envieux de madame de Rosmond soutiennent que cette intrigue subalterne n'est qu'une feinte concertée entre le frère et la sœur, afin de cacher leurs véritables sentimens. Quoi qu'il en soit, j'ai la plus vive curiosité de voir cette personne intéressante, dont on dit tant de bien et tant de mal; mais elle est extrêmement sauvage, elle ne va jamais aux spectacles, elle fait très-peu de visites, elle ne veut point aller chez les princes, et ne s'y fera pas présenter; on dit qu'elle ne retournera point à la cour; il est donc fort difficile de la rencontrer. Mais j'ai tort de me livrer à ce désir; car s'il est satisfait, j'éprouverai peut-être le sort du pauvre Poligni.

Je suis persuadé que les grands attachemens sont presque toujours annoncés par des pressentimens. Montagne dit, en par-

langage de son ami la Boëtie : *Avant de nous connoître, nous nous embrassions par nos noms.* Cette phrase m'a toujours plu ; la raison peut la critiquer, mais le cœur la conçoit et l'approuve. Tant de choses dont l'âme sent la vérité, sont inexplicables pour l'esprit ! C'est pourquoi les gens doués d'une grande sensibilité paroissent si souvent remplis de préjugés aux yeux des personnes froides. Ils ont un instinct particulier qui manque aux autres. Le créateur, qui a donné à tant d'animaux un instinct prophétique, n'a-t-il pu donner aussi quelquefois cette faculté précieuse aux âmes privilégiées? Il me semble qu'on ne doit, ni adopter comme certaines des idées de ce genre, ni les rejeter positivement, parce qu'elles paroissent inconcevables. Eh ! quel mortel a jamais sondé toutes les profondeurs des secrets, si mystérieux, du cœur et de la nature?

Adieu, mon ami ; parlez-moi de vous, de vos voisins, et surtout de l'incomparable Pauline.

LETTRE XXXII.

De la marquise à la baronne.

D'Erneville, le 6 septembre.

Non, chère amie, quoique Léocadie soit dans sa sixième année, je ne lui ai pas encore dit un seul mot sur sa naissance, et j'ai pris toutes les précautions nécessaires pour que les femmes de chambre et les autres domestiques ne fissent aucune indiscrétion à cet égard. Non-seulement elle se croit ma fille, mais Maurice, plus âgé qu'elle de deux ans et demi, est dans la même erreur. Les enfans de cet âge n'ont de curiosité que pour des bagatelles, et rien n'est plus aisé que de leur cacher des secrets de famille.

Léocadie a une sensibilité et une intelligence extraordinaires; mais je veux attendre encore, je veux qu'elle soit en état de sentir parfaitement tout l'intérêt d'une telle confidence. Je veux enfin y mettre un grand appareil, et que la scène frappante que je lui prépare soit une des principales époques

de sa vie, et qu'elle ne puisse jamais s'effacer de sa mémoire.

Jusqu'ici, je ne lui ai donné qu'une très-petite partie des *étrennes anonymes;* je serre le reste avec les bijoux trouvés dans *l'armoire*, qu'elle n'a portés que la première année de sa vie, et qu'elle n'a pas revus depuis. Elle ne connoît donc aucune de ces choses, que je lui remettrai en temps et lieu. Quant aux étrennes qu'elle reçoit, elle croit que c'est moi qui les fais venir de Paris pour elle; ces présens se trouvent confondus avec ceux que je lui fais réellement, et elle ne porte des bijoux envoyés par sa mère que la montre, *le fatal cachet*, le collier de perles et une petite chaîne d'or.

La rétractation de Mme du Resnel a, sans doute, reproduit une triste révolution dans mon sort; cependant, je pense, avec grand plaisir, que ma Léocadie n'a point puisé la vie dans le sein d'une femme si vile et si méprisable à tous égards. Il m'est doux de reprendre l'intérêt que m'avoit inspiré sa malheureuse mère, et de pouvoir me la représenter sous les traits les plus touchans. J'éprouve, en recevant ces étrennes anonymes, des sensations inexprimables; je me mets à la place de ma Léocadie âgée de quinze ans,

et je ressens toute l'émotion qu'elle a ... tainement à cet âge, si le ciel lui conserve cette mère inconnue, si intéressante par sa tendresse maternelle! Que j'aime cette enfant! combien elle annonce d'esprit et de vertus! et quelle douceur, quelle naïveté, quelle mémoire, que de dispositions pour tout ce qu'on lui fait apprendre! Je ne veux négliger aucun de mes talens, afin de les lui donner tous. Elle a un goût particulier pour le dessin, et elle met à cette étude la plus grande application. Elle aura une voix charmante, son oreille est très-juste; j'ai fait pour elle plusieurs romances *historiques et morales*, sur des airs bien simples, et elle les chante à ravir. Enfin, j'en veux faire aussi une bonne *petite ménagère*, et j'y parviendrai en jouant avec elle *à la madame*, ce jeu favori des enfans, que j'ai perfectionné pour Maurice et pour Léocadie (1). Je ne vous parle point de mon petit Sylvestre; tout ce qu'on en peut dire encore, c'est qu'il est bien frais et bien portant.

Adieu, mon amie; Léocadie vous envoie

(1) Voyez sur le parti qu'on peut tirer de ce jeu, ma nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance.

de sa vigne de figues qu'elle a cueillies elle-même avec l'intention de vous les offrir. Les beaux pêches et les fleurs sont pour M. du Resnel, et toujours de la part de Léocadie, qui, je vous assure, est bien vivement occupée de ses amis absens.

LETTRE XXXIII.

De la comtesse au marquis.

De Dijon, le 15 novembre.

Tous mes arrangemens sont faits pour recevoir Stéphen; ne différez donc plus à me l'envoyer. Je l'attends avec une impatience inexprimable. Vous savez que ma pauvre Françoise est morte: elle a laissé une petite fille âgée de quatre ans; je prends cette enfant, et je l'éleverai aussi. J'ai composé une petite fable bien vraisemblable pour Stéphen; enfin tout est préparé, jusqu'aux joujoux que je lui destine. Adieu, cher Albert; mandez-moi si vous comptez toujours venir au mois de janvier.

LETTRE XXXIV.

Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.

Le 8 mai.

Je vous envoie, mon ami, le *Traité des sensations* de Condillac, ouvrage très-prôné par la secte encyclopédique, et à mon avis l'une des plus mauvaises et des plus ennuyeuses poductions de ce siècle. Le style en est froid et sec, l'idée très-commune, et le but pernicieux; car l'auteur n'en a point d'autre que de conduire son lecteur au matérialisme. Et voilà pourquoi nos philosophes admirent tant cette brochure!

Je vous envoie aussi un petit poëme tout aussi mauvais dans son genre, et loué à l'excès par les mêmes personnages, parce que l'auteur est un de leurs protégés. C'est un hymne (en prose) au soleil, par l'abbé de Reyrac. Quoique l'ouvrage soit très-court, je vous défie d'avoir le courage de le lire de suite jusqu'à la fin. C'est un tissu de lieux communs, dans lequel on ne rencontre pas une image, pas une seule pensée neuve :

quant à la manière d'écrire, vous n'y trouverez que des phrases emphatiques et ronflantes, laborieusement et péniblement construites, sans variété, et par conséquent sans véritable harmonie, et n'offrant que des comparaisons et des métaphores usées. Et voilà ce que nos philosophes nous donnent pour un chef-d'œuvre!

C'est une étrange chose que cette conjuration des encyclopédistes. Ils ont décidé que,

hors la cabale, point d'esprit,

et que tout l'esprit du monde entier est renfermé dans la cabale. Ils sont nombreux, ils sont intrigans; moyens certains pour réussir! Qu'en résultera-t-il? La décadence de la littérature, la corruption du goût et des mœurs, etc. J'ai lu ces jours passés une lettre *du philosophe de Ferney*; qui dit que tout annonce *une révolution*, et qui prédit que nos *neveux verront un beau train*(1). Telle est la douce espérance des chefs de la secte, tel est le but bienfaisant de leurs travaux! Ces prophéties sont un peu effrayan-

(1) Voyez les Lettres de Voltaire.

tes pour nous, mon ami, qui n'avons pas quatre-vingts ans; nous pourrions bien, noüs trouver au commencement de la bagarre avec nos turbulens neveux...

Rien de nouveau au palais ***, sinon que Mme de*** se retire. J'ai recueilli à ce sujet une anecdote qui mérite de vous être contée.

Un matin, en ma présence, le comte ***, l'homme du monde qui sait le mieux les usages, dit à notre princesse, à propos de la retraite de Mme de ***, qu'elle devoit lui donner son portrait. Elle n'a jamais été mon amie, répondit la princesse. N'importe, reprit le comte, c'est une faveur d'étiquette, c'est une marque de bonté que madame doit lui accorder en se séparant d'elle. Eh bien, j'y consens, repartit la princesse (mais comment lui donnerai-je mon portrait?... A cette question le comte souriant d'un air moqueur : Madame ne veut-elle pas, dit-il, le lui donner à l'huile?.... Il faut, poursuivit-il, que ce portrait soit en miniature avec un entourage de diamans (1).

(1) Ce trait n'est point d'invention. L'auteur a

Ainsi donc on dit sans détour à la princesse que le portrait n'est que l'accessoire ou le prétexte de la demande. On trouve ridicule qu'elle imagine d'offrir son portrait à l'huile, parce quon ne peut y mettre des diamans. Connoissez-vous rien de plus impertinent et de plus bas? J'ai recueilli bien d'autres traits de ce genre.

Quand le comte fut sorti, la princesse qui n'avoit témoigné ni surprise ni mécontentement, me dit en riant : Je crois que je pourrois m'épargner la peine de me faire peindre, et qu'il seroit suffisant de donner l'*entourage*.

Cette princesse est douce et aimable lorsqu'elle peut vaincre sa timidité. Elle a une amie intime qui me plaît extrêmement. C'est la comtesse d'Olbreuse. La princesse a été élevée au couvent avec elle ; sa gouvernante étoit la mère de Mme d'Olbreuse : ce qui a produit entre la princesse et elle une liaison qui dure depuis l'enfance. Mme d'Olbreuse, mariée en premières noces à M. de S*** a épousé le comte d'Olbreuse il y a six ou sept ans; et fixée par un attachement véri-

entendu ce dialogue, et l'écrivit le jour même sur son journal.

table, elle est devenue depuis ce mariage la femme la plus sensée et la plus intéressante.

Non, mon ami, je n'ai point encore rencontré cette dangereuse comtesse de Rosmond. Elle a une terre dans laquelle elle passe huit mois de l'année ; elle y est depuis un mois, et n'en reviendra que sur la fin de l'automne.

Adieu, mon ancien et véritable ami. Je n'ai pas l'espérance de pouvoir aller en Bourgogne cette année; mais j'y passerai certainement deux mois l'année prochaine.

LETTRE XXXV.

De la comtesse au marquis.

De Dijon, le 18 février.

Toutes mes lettres *clandestines* sont courtes. Celle-ci le sera d'autant plus, que j'écris par ce même courrier, une *double lettre* pour vous et Pauline.

Mais il faut que je vous parle de Stéphen: il est au huitième jour de sa rougeole, et parfaitement bien. Il s'est levé hier, et il joue aujourd'hui fort gaîment. C'est un

aimable enfant, docile et sensible; et puis je trouve qu'il vous ressemble. Il n'a pas vos traits; quoiqu'il soit joli, sa figure ne sera pas aussi bien que la vôtre; mais il a dans les manières et dans la physionomie beaucoup de rapports avec vous. Il a aujourd'hui *sept ans!* Ah! pleurons toujours sur sa naissance, mais élevons-le bien: c'est un devoir bien sacré. Je forme déjà des projets pour lui; il seroit très-possible de le marier un jour à Léocadie, je n'y vois qu'une disconvenance; c'est que ces deux enfans sont précisément du même âge. Il faudroit que Stéphen eût quelques années de plus.

Adieu, mon cher fils; je vous écrirai encore jeudi pour vous donner des nouvelles de notre enfant.

LETTRE XXXVI.

Réponse du marquis.

Le 24 février.

STÉPHEN épouser Léocadie! Ah! ma mère, vous connoissez bien peu la passion de Pauline pour Léocadie, et son ambition pour elle! D'ailleurs, *la personne* qui s'occupe si constamment de cette enfant, et qui envoie tous les ans pour elle des dons si riches et si recherchés, cette *personne* s'opposeroit certainement à une telle alliance. Non, non, mon pauvre Stéphen, oublié, abandonné de sa mère, n'aura sûrement pas la romanesque et brillante destinée de Léocadie! Je trouve moi-même que cette dernière enfant paroît née pour quelque chose d'extraordinaire. L'éclat de sa beauté, ses grâces, ses dispositions, et l'éducation qu'elle reçoit, la rendront un jour la personne du monde la plus charmante et la plus distinguée. Pauline n'existe et ne respire que pour elle. Vous n'avez pas d'idée de cet attachement. Maurice et Sylvestre

sont aimés; mais quelle différence!..... Léocadie nous coûte cher à tous!....

Adieu, ma mère, j'irai vous voir, vous remercier de votre bonté incomparable, et me consoler près de vous aussitôt que j'aurai terminé quelques affaires qui me retiennent ici.

LETTRE XXXVII,

Anonyme adressée à la marquise.

Le 28 mai.

MADAME,

IL y a une telle sympathie entre vous et l'heureux et fidèle époux que vous avez choisi, que l'on trouve dans vos actions la conformité que l'on admire dans vos sentimens.

Tandis que vous adoptiez, en 17**, au mois de février, une jolie petite fille, votre mari, à la même époque, *adoptoit* aussi de son côté un enfant. La charmante Léocadie fut trouvée dans une armoire : on as-

sure que Stéphen fut trouvé dans une malle au moment où le marquis faisoit ses paquets pour aller vous rejoindre. Cet enfant est élevé à Dijon par votre respectable mère, auguste confidente des secrets vertueux de son fils *adoptif*. Ce goût d'adoption qui distingue votre famille, produit des aventures si merveilleuses et si intéressantes, que je veux les transmettre à la postérité. En conséquence, je compose une romance en dix-huit couplets sur la naissance miraculeuse de Léocadie et de Stéphen. J'aurai l'honneur, Madame, de vous en envoyer le premier exemplaire.

LETTRE XXXVIII.

De la marquise à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 5 juin.

Eh! mon Dieu, qu'ai-je fait pour exciter tant de haine!... Ah! chère amie, si vous saviez les horreurs que j'éprouve!... Des lettres anonymes les plus noires, les plus insultantes!.... Qu'il est douloureux d'inspirer cet affreux sentiment, lorsqu'on n'a dans l'âme que de la bienveillance! O que l'injustice est révoltante! Depuis plus de sept ans que j'en éprouve de si cruelles, je n'y suis point encore accoutumée!....

Quel déchaînement contre moi, et quelle indulgence pour tant de gens qui, joignant au vice l'effronterie et le scandale, loin de cacher leurs égaremens, en conviennent, et même s'en glorifient!.... Mais après tout, l'injustice est peut-être un bien; car lorsqu'elle afflige sans aigrir, elle doit perfectionner le caractère; elle guérit de la vanité, elle ramène à Dieu. Hélas! sans cette idée sublime que deviendroit-on,

quand on est opprimé par la calomnie? L'amitié même alors n'est point un refuge assuré. Si elle est assez généreuse pour ne point se démentir, est-elle toujours assez clairvoyante pour ne pas se laisser abuser en secret par de fausses apparences, et pour repousser constamment des préventions universelles? Ainsi, les plus doux témoignages de son estime, devenus suspects et perdant presque tout leur prix, ne paroissent plus que les effets de la compassion et de la tolérance.

Rien de beau, rien de réel, sans but et sans utilité. La vertu méconnue, persécutée et toujours persévérante, ne seroit qu'une inconcevable folie, si elle étoit entièrement dépourvue de consolation et d'espérance. Le témoignage de la conscience ne serviroit alors qu'à nous irriter profondément, qu'à nous rendre misanthropes. Pour nous dédommager d'un injuste mépris, nous tâcherions de nous exagérer nos propres vertus; pour nous venger et pour avoir le droit de haïr tous les hommes, nous finirions par nous diviniser nous-mêmes; nous deviendrions des monstres d'orgueil, et c'est ainsi que nous serions pervertis par le sentiment

même qui nous porteroit vers le bien, et qui nous feroit détester le vice et l'iniquité. Et voilà ce qui a produit cette sombre misanthropie qui va se confiner dans le fond des déserts.

Mais avec *un témoin* on jouit de son innocence; et quel témoin! le juge suprême de nos actions, celui qui peut seul les apprécier et les récompenser! O qu'il est doux et consolant de s'adresser à lui, de se réfugier dans son sein paternel, et là, d'attendre en paix l'accomplissement de ses promesses!

Non, ma chère amie, je n'ai point encore vu l'enfant dont ma mère s'est chargée; mais elle m'en a parlé dans ses lettres, et j'applaudis à cette bonne action ajoutée à tant d'autres du même genre. J'irai cet automne à Dijon, et j'y passerai, je crois, une partie de l'hiver. Adieu, mon amie; je ne suis plus heureuse, mais je suis résignée.

LETTRE XXXIX.

De la comtesse au marquis.

Dijon, le 29 octobre.

Je suis charmée, cher Albert, que vous ayez trouvé un prétexte vraisemblable pour rester à Erneville, et que vous n'ayez pas été témoin de la première entrevue de Pauline et de Stéphen. Pauline a examiné cet enfant avec un air attentif, rêveur et curieux, qui m'a singulièrement frappée. Ensuite elle l'a beaucoup caressé. Ce matin elle est sortie de bonne heure, uniquement pour lui aller acheter des joujoux... Sensible et douce créature, auroit-elle quelques soupçons? Je ne le crois cependant pas, rien dans ses discours ne peut donner cette idée, et elle a repris un air parfaitement simple.

Léocadie est en effet une ravissante enfant, il est impossible de ne pas l'aimer à la folie. La tendresse de Pauline n'a rien d'étonnant, toute autre l'éprouveroit à sa place.

Maintenant venez, cher Albert; un plus long séjour à Erneville paroîtroit extraordinaire, et affligeroit Pauline.

LETTRE XL.

De la baronne de Vordac à M. du Resnel.

Le 6 janvier.

Ah! Monsieur, vous avez tant d'amis à Dijon; écrivez, agissez pour arrêter, s'il se peut, le plus infâme libelle contre nos amis! Une abominable brochure, contenant une chanson *en dix-huit couplets* sur Pauline et sur son mari, avec de longues notes remplies de calomnies exécrables!...

Le baron a reçu ce matin, par la poste, un exemplaire de cette infamie.... Intéressante et sensible Pauline!.... O combien tes talens, ton esprit et tes grâces te coûtent cher!... tandis que ta belle-sœur peut impunément montrer la coquetterie la plus scandaleuse.... On ne fait point des chansons sur elle, on ne la hait point!... O venez nous voir! Que ferons-nous? qu'opposerons-nous à ces horribles com-

plots de la méchanceté?.... L'amitié doit-elle et peut-elle rester oisive quand la haine est si active? Venez, j'ai besoin de gémir avec vous; j'ai besoin de me plaindre avec un ami véritable de ma chère Pauline!

LETTRE XLI.

De M. d'Orgeval au chevalier de Céltas.

Le 20 janvier.

On n'est pas *marquis* impunément, mon cher chevalier; si le grand Albert se fût contenté du nom *bourgeois* de notre père, s'il avoit bien voulu rester l'*égal* de son frère, s'il eût épousé une femme sans prétentions comme ma Denise, il ne seroit pas le plastron de tous les brocards des mauvais plaisans de la province. Figurez-vous que l'on vient de faire contre lui et sa femme une romance satyrique en dix-huit couplets, qui contient l'histoire *véritable* de la petite bâtarde, et qui apprend de plus celle de ce petit *Stéphen* que la comtesse élève. La chanson est fameuse.

ment mordante; le baron la trouve détestable; beaucoup d'autres personnes en jugent autrement; quant à moi elle me paroît assez médiocre. Je voudrois avoir votre avis là-dessus. Je vous l'envoie, mais ne la montrez à personne; mandez-moi si elle a circulé dans vos cantons. Ceci va jeter un ridicule ineffaçable sur le brillant château d'Erneville. Je suis très-peiné de voir mon frère tympanisé de la sorte. Vous qui connoissez le pays, vous pouvez vous représenter l'effet que cette chanson produit à Bourbon et à Luzi, et les gorges chaudes qu'on en fait chez le *procureur du roi* et chez le *subdélégué*.

Adieu, mon cher; Denise vous salue, et moi je vous embrasse.

LETTRE XLII.

Réponse du chevalier.

D'Autun, le 27 janvier.

Je connoissois la chanson, mon cher d'Orgeval; elle est ici entre les mains de tout le monde, et malheureusement on en raffole, car elle est faite de main de maître. Il est impossible qu'avec le tact que vous avez, vous l'ayez trouvée *médiocre*. Au reste, c'est ainsi que vous devez parler d'un ouvrage satyrique contre votre frère. Et moi-même je ne me permets pas dans le grand monde de dire ce que j'en pense. Mais entre nous, c'est un chef-d'œuvre. Cependant je n'approuve point ce genre. Tout ce qui peut ressembler à la méchanceté me déplaît. Comment pouvez-vous citer le jugement du baron? cet homme atrabilaire est tombé dans une véritable imbécillité depuis deux ans.

Adieu, mon cher; je sens combien tout ceci doit vous affecter; *rougir de ses proches* est un grand malheur, et je vous la-

sure que je vous plains sincèrement d'avoir des relations si peu dignes de vous.

LETTRE XLIII.

De la marquise à la baronne.

Le 2 mars.

Je devine facilement, tendre et chère amie, d'où vient votre misanthropie. Je sais par une lettre anonyme qu'on a fait un libelle contre moi, et vous avez sans doute découvert cette nouvelle méchanceté. J'ai reçu il y a environ trois semaines, par la poste, un gros paquet; l'adresse étoit d'une écriture inconnue; je me doutai que c'étoit un libelle, et je le laissai sur ma table sans l'ouvrir. Un moment après Albert survint, et il se troubla en jetant les yeux sur ce paquet (je suppose qu'il venoit d'en recevoir un pareil). Je n'eus pas l'air de remarquer son émotion, et je lui dis négligemment que je le priois d'ouvrir ce gros paquet, parce que j'imaginois qu'il étoit pour lui, et qu'on s'étoit trompé en écrivant l'adresse. Albert se sai-

sit précipitamment du paquet, il fut l'ouvrir dans l'embrasure d'une fenêtre; ensuite il le mit dans sa poche, en me disant qu'en effet ces papiers étoient pour lui. Ainsi je n'ai point jeté les yeux sur ce libelle, et par ce petit artifice Albert sait que je ne l'ai point lu. Il croit même que j'ignore entièrement cette nouvelle noirceur, et voilà surtout ce que je désirois. Si par hasard il vous en parle, confirmez-le bien dans cette idée. J'ai sur ce point avec ma mère la même dissimulation.

Au bout de tant d'années voir renaître ces odieuses calomnies, et avec un tel redoublement de rage! Consolez-vous, mon amie, en songeant que j'ai pris mon parti sur toutes ces horreurs. Pour jouir de la vie, il faudroit pouvoir n'acquérir aucune connoissance approfondie des hommes; ce seroit rester toujours jeune. Ce sont les espérances chimériques et la douce sécurité produites par l'ignorance qui font le charme véritable de la jeunesse. O combien j'ai vieilli dans l'espace de huit ans!...

LETTRE XLIV.

De la même à la même.

10 mai.

Je suis triste, mon amie : il s'est élevé dans mon âme je ne sais quels mouvemens d'aigreur que je n'ai point encore éprouvés. Ah! qu'il est difficile de conserver toujours son caractère, quand on est l'objet de tant d'injustice!...

Je fus mardi dernier dîner à Bourbon chez notre bon docteur, et voulant me baigner le jour suivant, j'y couchai. Le lendemain matin, à sept heures, en sortant du bain, j'allai me promener dans la cour des Fontaines ; en entrant sous la grande halle, j'aperçus une jeune personne dont la figure intéressante fixa mon attention. Elle étoit seule sur un banc, elle lisoit : je m'assis à côté d'elle. Aussitôt elle quitta son livre, elle entra en conversation avec moi; nous avions déjà fait connoissance, nous nous étions regardées : que dit, point un simple regard aux âmes

qui sympathisent!... Le créateur a déposé dans nos regards tous les mystères les plus touchans du sentiment et de la nature, tout ce qne la parole ne sauroit exprimer, et tout ce que n'oseroient articuler la crainte et la pudeur! La bouche la plus ingénue ne peut être que l'interprète de la pensée, elle ne peut que la traduire, et les regards peignent la pensée même!...

La jeune dame, douce, spirituelle et communicative, me conta (sans être interrogée) qu'elle étoit veuve, que ses terres sont en Franche-Comté, et qu'elle n'a fait le voyage de Bourbon que pour accompagner son père qui prend les eaux et les bains. Elle me parla de son père de la manière la plus touchante; enfin, je l'écoutois avec un plaisir extrême, quand le docteur Tiphaine, entrant sous la halle, vint nous aborder en disant : Ah! voilà Mme la marquise d'Erneville! A ce nom l'étrangère me regarde avec étonnement, et je vois l'expression de son visage devenir aussi froide qu'elle étoit affectueuse un instant auparavant!... Je me sentis choquée et glacée, je me levai en faisant une révérence très-sérieuse qui me fut ren-

avec beaucoup de sécheresse; je m'éloignai précipitamment.

J'ai su depuis que cette jeune personne, qui se nomme la comtesse de ***, est très-liée avec la vieille marquise de *** qui, comme vous le croyez bien, l'a prévenue contre moi; je sais même que cette étrangère dit beaucoup de mal de moi; mais que malgré cette injustice elle est personnellement très-estimable.

Concevez-vous, chère amie, qu'une femme honnête, vertueuse et pieuse, puisse prendre des préventions dont tous les résultats sont ceux de la haine la plus condamnable? Qu'ai-je fait à cette étrangère? Pourquoi, sur des *oui-dire*, se met-elle au rang de mes ennemis! Elle ira sans scrupule porter et répandre dans sa province toutes les calomnies dont je suis l'objet! et l'on assure qu'elle est *douce* et *bonne!* Mais qu'est-ce donc que la bonté, si elle peut s'allier à de telles injustices? Pourquoi déclame-t-on si généralement contre la méchanceté, puisque, sans se nuire à soi-même dans l'opinion des autres, on peut déchirer les personnes que l'on ne connoît point, et dont on n'a jamais reçu la moindre injure? La haine personnelle est infi-

niment plus excusable, ses emportemens sont ceux de la passion, et la passion nous aveugle toujours. La haine adopte tout ce qui la flatte, elle se satisfait en s'irritant, et souvent, alors même qu'elle calomnie, elle est de bonne foi; mais sans motif et sans projet, se déclarer le détracteur et l'ennemi d'un inconnu! nuire de sang froid et sans intérêt! n'est-ce pas là, aux yeux de tout ce qui sait penser et réfléchir, la méchanceté la plus odieuse! Aussi ne sauroit-on excuser une telle conduite qu'en supposant que ceux qui se la permettent (s'ils ont de la religion et un bon cœur) sont excessivement bornés et totalement privés de la faculté de réfléchir; car *la première règle de la charité chrétienne* (et de l'honnêteté) *est qu'on ne peut croire le mal, si l'on n'a rien vu, et que l'on doit se taire, si l'on a vu* (1).

Si la haine est coupable quand les mauvais procédés l'ont fait naître, qu'est-elle donc lorsqu'elle n'est fondée sur rien? Comment prend-on de l'aversion pour une personne dont on n'a point à se plaindre, qu'on n'a jamais vue, et que très-souvent

(1) Lettres de Ganganelli.

on aimeroit, si le hasard rapprochoit d'elle?

On a remarqué depuis long-temps que les personnes médisantes n'ont jamais un esprit véritablement étendu ; il y a toujours dans la médisance un certain commérage qui est incompatible avec la supériorité d'esprit. Cependant j'aime encore mieux ces gens légers, inconséquens et sans principes, qui prennent en aversion sans cause et sans sujet, et qui attaquent sans être provoqués, mais du moins ouvertement, que ces hypocrites de bonté qui, cachant de profonds ressentimens sous des apparences généreuses, affectent de se taire en public, et n'accusent que par un silence perfide, souvent plus éloquent que les discours les plus adroits. Ces gens qui refusent de s'expliquer et qui ne parlent que vaguement, parce qu'ils n'auroient rien de convaincant à dire, c'est à eux que s'adresse cette jolie comparaison de Murphy : « Your silence, that affects to sup« press what you Know, is a mute that « strangles » (1). Ah ! chère amie, qu'il est cruel de se découvrir ainsi chaque jour

(1) Votre silence qui affecte de cacher ce que vous savez, est semblable au muet homicide qui étrangle.

de nouveaux ennemis, de penser qu'on en a encore une multitude d'autres dont on ne sait même pas les noms! Un ennemi personnel est moins redoutable et moins affligeant; on se défie de lui, on est sur ses gardes, on se flatte que ses calomnies pourront du moins paroître suspectes; mais comment se garantir de traits lancés par une main inconnue, par une main meurtrière et cependant indifférente, qui, n'étant armée ni par la haine, ni par le désir de la vengeance, semble n'attaquer que pour le seul intérêt de la vérité? Comment éviter des atteintes qu'il est impossible de prévoir? J'ai toujours aimé la solitude, mais j'avoue que la calomnie m'a rendu tout-à-fait sauvage: et c'est, je crois l'effet qu'elle doit produire sur toutes les âmes élevées. Je sais que si je voulois attirer du monde chez moi, recevoir les étrangers et tout le voisinage, j'aurois des partisans et de nombreux défenseurs; mais je ne veux ni ne puis solliciter la justice; il faut dans ce siècle intriguer pour l'obtenir, j'aime mieux m'en passer.

Adieu, mon amie; j'adoucis mes peines en vous les confiant, et je m'en console en pensant à votre fidèle amitié.

LETTRE XLV.

Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.

Dieppe, le 12 septembre.

Ne soyez pas effrayé, mon ami, en voyant cette écriture à peine lisible; je suis en parfaite santé; mais je viens d'éprouver de telles émotions qu'après deux heures de repos, je suis encore agité d'un tremblement universel!...

Je veux vous laisser tout le plaisir de la surprise; ainsi je vais vous conter sans aucune préparation cette étonnante aventure.

J'ai soupé hier à Paris, et je suis aujourd'hui à Dieppe. Je soupois chez Mme de *** en très-petite société. A minuit on s'avisa de parler *de navigation*. Mme de *** et sa sœur qui n'ont jamais vu la mer, nous proposèrent le voyage de Dieppe, et il fut décidé que l'on partiroit sur-le-champ. On envoie chercher des chevaux de poste, et nous partons à deux heures après minuit, Mme de ***, sa sœur, son mari et moi. A heures du matin nous cassons et nous

versons. M. de *** a été assez grièvement blessé à la jambe; les dames se sont évanouies de frayeur; cet accident nous a retardés de quelques heures. Nous ne sommes arrivés aujourd'hui à Dieppe qu'à cinq heures après-midi. Mes compagnons de voyage très-fatigués se sont aussitôt retirés dans leurs chambres, avec l'intention de s'y reposer jusqu'au souper. Pour moi j'ai été me promener sur le port, afin d'y contempler de la jetée (1) la plus horrible tempête que j'aie vue de ma vie. L'air étoit excessivement chaud, mais il faisoit un vent impétueux.... .. !!

En approchant de la jetée je vis un peuple immense sur le rivage, et j'appris qu'une petite barque contenant quelques personnes avoit été submergée, mais que deux hommes s'étant élancés de la rive dans la mer, avoient sauvé les malheureux naufragés.

Touché de ce récit j'ai percé la foule, et au moment où j'arrivois sur le bord de la mer, j'en ai vu retirer deux jeunes personnes. Leurs libérateurs (qui sont deux matelots) les ont posées sur le rivage, en di-

(1) C'est à Dieppe l'endroit du port d'où l'on découvre la plus grande étendue de mer.

sant que l'une d'elles n'existoit plus. J'ai jeté les yeux sur ce triste objet, et j'ai vu une figure angélique qui paroissoit en effet privée de la vie!... L'autre jeune personne étoit évanouie...., et dans un état affreux, mais du moins ses gémissemens prouvoient son existence. Tout mon cœur s'est ému; j'ai donné de l'argent aux matelots en leur ordonnant d'enlever ces infortunées et de les porter chez le meilleur chirurgien de la ville, qui heureusement loge sur le port. Cet homme très-habile étoit chez lui, il a reçu dans sa chambre celle qui ne donnoit aucun signe de vie, il a appelé ses servantes, et m'a dit de le laisser un quart d'heure, parce qu'il alloit la faire déshabiller et la mettre près du feu dans des couvertures de laine. L'autre jeune fille a été portée dans l'appartement de la femme du docteur, qui aussitôt l'a couchée dans son lit.

Un sentiment inexprimable de compassion m'inspiroit le plus vif désir de savoir si la *belle naufragée* pouvoit être rappelée à la vie. Au bout de quelques minutes on est venu me chercher de la part du chirurgien. Je suis entré dans sa chambre avec un violent battement de cœur. Eh bien! ai-je dit en tremblant? Eh bien? a-t-il repris,

elle n'est pas morte, et j'espère que nous pourrons la sauver; mais il s'agit de rappeler promptement l'air dans ses poumons. Les matelots, continua-t-il, sont restés à ma porte : en est-il un sain et robuste que vous puissiez engager pour de l'argent à l'opération que je vais diriger, et qui consiste à souffler dans la bouche de cette malheureuse fille, avec une force et une persévérance qui demandent une sorte de courage et beaucoup d'humanité (1)? Ah! nul autre que moi!... me suis-je écrié. A ces mots il m'a conduit près de la malade toujours sans connoisance et sans mouvement, enveloppée dans des couvertures blanches, et étendue près du feu. Sa jeunesse et sa beauté parfaite ajoutoient au saisissement qu'inspiroient son effrayante immobilité et la pâleur qui couvroit son visage, et que l'éclat de ses cheveux plus noirs que l'ébène rendoit encore plus frappante. Cet objet touchant, environné des ombres de la mort, ne pouvoit inspirer dans un tel état que le plus pur de tous les sentimens!..

(1) Tout le monde connoît cette opération; on en trouve le détail dans le dictionnaire de Bomare et dans plusieurs ouvrages de médecine.

et dans ce moment son amant même n'auroit pu profaner son innocence en la pressant contre son sein, et en appuyant sa bouche sur ses lèvres glacées.

Guidé par le médecin, j'ai fait tout ce qu'il m'a prescrit. Au bout d'un demi-quart d'heure, l'inconnue a paru respirer, ses joues se sont colorées d'un léger incarnat, et quelques minutes après ses yeux se sont ouverts!... Ah! mon ami, un père ayant vu son enfant dans le plus imminent péril, et l'arrachant des bras de la mort, ne sauroit éprouver une sensation plus délicieuse que celle qui me pénétra dans cet instant!... Oui, j'oubliai son sexe et sa beauté, et le sentiment qui remplit mon cœur fut un sentiment véritablement paternel. Mais l'impression la plus douloureuse lui succéda rapidement. L'inconnue, recouvrant une demi-connoissance, frémit en se voyant entre les bras d'un homme. Elle me repoussa avec effroi, et glacée de terreur, ses yeux se refermèrent. Le chirurgien m'assura qu'elle étoit hors de danger, et me renvoya.

Je fus dans un salon voisin. Au bout d'une demi-heure, le docteur est venu me retrouver, et m'a dit qu'il répondoit de sa vie, mais qu'elle n'avoit pas sa tête, quoi-

qu'elle n'eût point de fièvre.... Je le questionnois encore, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et nous vîmes paroître l'autre jeune personne à moitié vêtue, les cheveux en désordre, les yeux égarés.... Elle s'avance vers nous, et joignant les mains d'un air suppliant : O laissez-moi la voir, nous dit-elle d'une voix étouffée !... Un torrent de larmes lui coupa la parole. Rassurez-vous, lui dis-je, votre amie est hors de danger... A ces mots cette jeune personne tombe à genoux, en levant ses bras vers le ciel. Elle oublie les témoins qui la contemplent ; elle se croit seule avec l'Etre suprême qu'elle invoque et qu'elle remercie ; elle fait mentalement une prière dont l'éloquente ferveur, se peignant sur son visage avec la plus touchante énergie, fait passer dans mon âme tous les mouvemens de la sienne. Je partage les transports de sa joie et de sa reconnoissance, et mes pleurs coulent involontairement...

Dans ce moment nous entendons un grand bruit sur l'escalier. Le chirurgien sort, je le suis, et nous voyons trois domestiques dont je reconnois avec émotion la livrée, et qui s'écrient à la fois : *Où est Mme la comtesse ?*.... Qui cherchez-vous ?

leur dis-je. — Notre maîtresse, Mme la comtesse de Rosmond. — Oui, mon ami, c'est elle, c'est Mme de Rosmond que je n'ai vue pour la première fois que pour la regretter et la pleurer!.... C'est elle dont le premier aspect devoit m'inspirer un tendre intérêt sans espérance, une admiration mêlée de douleur!.... Funestes présages!....

Tandis que j'interrogeois les domestiques, le chirurgien étoit rentré dans le salon, il y retrouva *Agnès*, c'est le nom de la jeune personne dont je viens de parler; il lui conta ce que j'avois fait pour son amie, et lui dit qui j'étois (car il m'avoit demandé mon nom). Quand il eut fini ce récit, Agnès quitta sans lui dire une parole, et je is accourir vers moi les bras ouverts; aisit mes mains qu'elle pressa forte- lans les siennes : ô que vous seriez , dit-elle, si vous saviez quel ange sauvé!.... Ah, repris-je, ne me ous pas combien elle mérite ?... Rien, interrompit Agnès, t donner l'idée; il faut la con- uis sûre qu'elle recevra son

jura de la faire conduire e la comtesse, et me fit

promettre de l'attendre dans le salon, afin de me parler encore. Elle revint au bout d'un quart d'heure, elle étoit baignée de larmes, le délire de la comtesse la pénétroit d'effroi; cependant le chirurgien calma sa douleur, en l'assurant que cet état n'avoit rien de dangereux, et que la comtesse reprendroit sa connoissance après quelques jours de repos, et lorsqu'elle auroit recouvré le sommeil.

Agnès, aussi naïve, aussi communicative que sensible, m'a consulté sur ce qu'elle devoit faire. La terre de la comtesse est auprès de la ville d'Eu, à quatre lieues de Dieppe. Il est impossible de songer à l'y transporter dans ce moment; elle ne peut être mieux que chez le médecin qui la soigne, et dont la maison est grande et commode. Il a donc été convenu qu'elle y restera quelques jours. Avant de quitter Agnès et le chirurgien, je leur recommandai de ne dire à personne l'espèce de service que je venois de rendre à la comtesse, bien persuadé que ce détail seroit conté de mille manières, et ne manqueroit pas d'être torturé par la méchanceté.

Je retournai à notre auberge à trois quarts; on y savoit déjà

ment, l'histoire du naufrage ; on m'a beaucoup questionné sur Mme de Rosmond, j'ai répondu très-négligemment, en assurant que je l'avois à peine entrevue, et que je n'étois resté si long-temps chez le chirurgien, que pour y attendre la fin de l'orage et de la pluie. Combien le souper m'a paru long et ennuyeux !.... On n'a cependant parlé que de la comtesse de Rosmond, mais pour se moquer de ce qu'on appelle *sa sauvagerie*, et même de son goût pour l'étude, et enfin pour la calomnier !... Combien j'ai trouvé méchantes et haïssables Mme de *** et sa sœur, qui jusqu'ici m'ont paru si aimables !... Pour cacher mon humeur, je me suis plaint d'un violent mal de tête et d'une grande envie de dormir. J'ai été me renfermer dans ma chambre en sortant de table, et au lieu de me coucher, je me suis mis à vous écrire..... Il est deux heures après minuit. Cette lettre partira à sept, mais je vous récrirai demain au soir et tous les jours suivans ; car je trouverai un prétexte pour rester ici au moins huit ou dix jours.

LETTRE XLVI.

Du même au même.

De Dieppe, le 14 septembre.

J'ai été hier si agité, si occupé, que je n'ai pu vous écrire. Je suis heureusement débarrassé de mes compagnons de voyage, qui sont partis ce matin à dix heures. J'ai trouvé un excellent prétexte pour rester. M. le duc de P*** qui est à la ville d'Eu, ayant su, je ne sais comment, que j'étois ici, m'envoya hier un page chargé d'une lettre dans laquelle il me mandoit qu'il désiroit me parler sur une affaire qui intéresse vivement mon prince. J'ai montré ce billet à Mme de ***, en lui déclarant que je restois, parce que je ne pouvois me dispenser d'aller le lendemain à Eu et d'y passer plusieurs jours. On a trouvé cette raison très-valable et très-simple, et de cette manière je puis rester ici une quinzaine de jours, sans que, même au palais ***, on m'en sache mauvais gré.

J'étois levé hier avant le jour, tout le

monde à l'auberge dormoit encore ; je courus chez le chirurgien, j'y trouvai l'intéressante Agnès qui ne s'étoit pas couchée, afin de veiller son amie. Elle me dit que la comtesse étoit exactement dans le même état, et aujourd'hui encore elle est sans fièvre et toujours en délire. Le chirurgien nous proteste que nous ne devons avoir aucune inquiétude, mais la situation où je la vois m'inquiète véritablement.....! Un lien puissant m'attache à elle! J'ai eu le bonheur de contribuer à lui sauver la vie ; je puis même dire, sans figure, qu'elle me doit *l'air qu'elle respire*, son existence est ma *création*. Je ne saurois exprimer ce que cette idée m'inspire ; mais je vous proteste que je ne sens pour elle qu'une affection de père : il me semble qu'un *autre sentiment* profaneroit ce que j'ai fait pour elle! D'ailleurs, Poligni est mon ami ; il l'adore, et avec une constance d'autant plus touchante qu'il n'a jamais eu d'espérance ; il m'a confié cette passion ; j'en ai connu tous les progrès et toute la violence, je ne trahirai jamais l'amitié!.... Aussi ai-je écrit à Poligni pour lui conter avec sincérité toute cette aventure. Je suis bien certain qu'il ne divulguera point le *détail*

que je veux cacher; je m'en repose à cet égard sur sa délicatesse et même sur sa jalousie. O combien il m'enviera!....

Je devois à la confiance entière qu'il me montre depuis plusieurs années, de ne lui déguiser rien, surtout relativement à l'objet dont il est uniquement occupé; enfin, je l'assure que, si la comtesse me reçoit chez elle, j'emploierai tous mes soins à détruire les préventions qu'elle a prises contre lui. Je l'ai promis, je tiendrai ma parole.

Je ne prétends qu'à l'amitié de Mme de Rosmond, il me sera bien doux de jouir de sa reconnoissance. Jugez combien il m'est pénible de ne pouvoir me représenter devant elle sans exciter son effroi!... car il paroît que son égarement est surtout causé par le souvenir confus de la situation extraordinaire dans laquelle, en ouvrant les yeux pour la première fois, elle me vit auprès d'elle. Cette image a gravé dans sa tête l'idée d'un outrage imaginaire..... Dans son délire, elle se compare souvent à *Clarice Harlowe*, et *je suis Lovelace*. Comme elle n'a pas de fièvre, elle n'est pas dans son lit, et passe la journée sur une chaise longue; deux fois je suis

entré chez elle; mais, par malheur, elle a conservé le souvenir de mon visage, et aussitôt que ses regards tombent sur moi, elle est agitée de mouvemens convulsifs, et je suis forcé de m'éloigner précipitamment. Concevez-vous quelle seroit ma douleur, si ce délire, en se prolongeant, finissoit par altérer ses organes, et si elle devoit conserver à jamais cet égarement et son erreur?... Cette idée est horrible, insupportable; elle se présente sans cesse à mon imagination, et m'affecte tellement, que rien ne peut m'en distraire.

J'ai passé avec l'aimable Agnès une partie de la journée. Elle m'a conté l'histoire du naufrage, que voici. Agnès ne connoissoit point Dieppe, et son amie, par complaisance pour elle, y vint lundi dernier. Le lendemain elles furent l'une et l'autre toutes seules se promener sur le port. Le temps étoit superbe; un vieux batelier leur proposa de les prendre dans sa petite barque, et elles y consentirent. La mer étoit alors extrêmement calme, et la comtesse, familiarisée depuis long-temps avec ce terrible élément (sa terre est sur le bord de la mer), voulut faire une longue promenade. A deux lieues en mer l'orage survint tout à coup. Le vieux

batelier perdit la tête; cependant il rassembla toutes ses forces pour rentrer dans le port, il y parvint; mais dans cet instant la barque chavira, les deux amies évanouies tombèrent dans la mer, le batelier les abandonna et se sauva à la nage... Vous savez le reste. Les matelots libérateurs de la comtesse et d'Agnès ont déjà reçu vingt louis de cette dernière, avec la promesse d'une pension que leur fera sûrement la comtesse.

Voilà mon ami, où nous en sommes. Je suis sûr que ces détails vous intéresseront vivement. C'est par *principe* que j'en rends compte à Poligni, mais c'est à vous seul que j'aime à les conter.

LETTRE XLVII.

Du même au même.

De Dieppe, le 17 septembre.

Enfin, grâce au ciel, Mme de Rosmond a repris hier toute sa connoissance, et je suis soulagé du poids affreux dont mon cœur étoit oppressé. Je ne l'ai point encore revue depuis cet heureux changement. Agnès

lui a conté l'histoire de sa guérison, et par quel moyen mes soins l'ont rappelée à la vie; mais Agnès a fait une imprudence en lui parlant du délire qui nous a tant inquiétés; ce détail joint à celui de ce que j'ai fait pour elle, lui cause un tel embarras, qu'elle n'a pu se résoudre encore à me recevoir. Je voudrois que cette première entrevue fût passée, je souffre d'avance de l'espèce de confusion qu'elle éprouvera..... On m'annonce dans cet instant un message de la part de Mme de Rosmond.....

Elle me fait prier de l'aller voir demain à midi!..... Un billet d'Agnès m'apprend que la comtesse retourne demain à sa terre, et que je recevrai l'invitation de l'y accompagner!... Pauvre Poligni! que ne donneroit-il pas pour être à ma place!..... Mais je vais m'occuper de ses intérêts. J'ignore comment tout ceci se terminera; je ne suis sûr que d'une chose, c'est que je ne deviendrai pas un mal-honnête homme, c'est que je ne deviendrai point un ami parjure.

LETTRE XLVIII.

Du même au même.

De la M***, le 17 septembre.

Je vous écris d'un séjour véritablement enchanté. Pourroit-il ne pas l'être! il est l'ouvrage de la divinité qui l'habite! c'est Mme de Rosmond qui en a fait les jardins. Je me suis souvent étonné que tant de gens qui font des jardins à l'anglaise, prodiguassent des sommes immenses pour ne produire que des jeux d'enfans, ou d'insipides imitations. Ici tout est inventé, tout est créé, tout parle au cœur et à l'esprit. Mais parlons d'abord de Mme de Rosmond : tout ce qu'elle peut inventer de plus ingénieux, sera toujours bien au-dessous d'elle-même.

Hier à neuf heures et demie j'étois chez le chirurgien; un instant après, Mme de Rosmond, donnant le bras à son amie, est entrée dans le salon où je l'attendois. Elle a prodigieusement rougi en m'apercevant; mais malgré l'embarras et la timidité que lui inspiroient sa modestie et la singularité

de son aventure, elle a su me témoigner la reconnoissance la plus touchante avec autant de grâce que de sensibilité. De mon côté, j'ai eu un maintien si simple, des manières si respectueuses et un ton *si paternel*, que toute sa confusion s'est entièrement dissipée au bout de quelques minutes. Après m'avoir invité à partir avec elle, elle me dit qu'elle emmenoit encore tous ses *autres libérateurs;* et comme je vis qu'il y avoit quelque embarras pour l'arrangement des voitures, je me chargeai de prendre dans la mienne le docteur et les deux matelots. Nous partîmes à onze heures. Je ne m'ennuyai point durant la route, je voyois devant nous la voiture de Mme de Rosmond, et nous ne parlions que d'elle !..... Nous arrivâmes à midi trois quarts à la M**; l'avenue étoit remplie de villageois qui, ayant appris l'accident arrivé *à leur dame* qu'ils adorent, vouloient la voir. Elle fit arrêter sa voiture, en descendit, et fut à pied jusqu'au château, et toujours environnée et suivie de toute cette multitude. La comtesse, après avoir remercié ces bonnes gens avec une expression pleine de charmes, nous présenta à eux comme ses libérateurs; ensuite elle les invita à revenir le lendemain

pour un bal champêtre qu'elle compte leur donner.

En attendant le dîner, la comtesse nous conduisit dans les jardins, disposés et composés dramatiquement, et représentant *la vie humaine*. En sortant du château, on traverse une vaste pelouse, au bout de laquelle on trouve *le pavillon de l'enfance*. C'est un grand salon d'une forme élégante, peint à fresque en grisaille, et dont les ornemens, les statues et les peintures représentent des groupes d'enfans et tous les jeux de cet âge charmant. Après ce pavillon, on entre dans une longue allée, tapissée d'un gazon émaillé de fleurs; de superbes vases d'albâtre, posés au pied de tous les arbres, ne contiennent que des lys, symboles de l'innocence. A droite et à gauche de l'allée, dans des enfoncemens formant des espèces de bosquets, sont placés différens jeux, doux amusemens de l'adolescence : des jeux de quilles, de boule, une escarpolette, et au milieu de l'allée est un grand bassin; c'est un bain à la grecque, revêtu de marbre blanc, et rempli d'une eau transparente, image de la pureté. Au bout de cette allée, on se trouve vis-à-vis de deux chemins différens, l'un à droite, et l'autre à gauche. Une sta-

tue de la Vérité, posée entre ces deux chemins, semble inviter, par son geste, à prendre la première route. Sur le piédestal de la statue on lit les vers suivans :

« Toi qui sors de l'adolescence,
« O toi qui possèdes encor
« Le seul véritable trésor,
« La paisible et douce innocence ;
« Ici tu dois mûrement réfléchir !
« Tu vois ces deux sentiers, entre eux il faut choisir :
« L'un est celui de la sagesse,
« Et l'autre celui de l'erreur.
« Ah! pour faire un bon choix, crains surtout ta foiblesse ;
« Laisse-moi te guider, je conduis au bonheur. »

L'entrée de *la route de l'Erreur* est décorée d'un élégant portique en treillage, recouvert de chèvre-feuille. Cette route est tortueuse, mais unie et facile; on y voit des deux côtés des caisses remplies de fleurs, qui ne cachent qu'à moitié des buissons *d'épines,* des orties et des plantes vénéneuses, véritables productions du terrain..... Après avoir fait environ deux cents pas, on entend distinctement le mugissement de la mer! .... et l'on découvre les débris du palais *de l'Inconstance*. Ce ne sont point des ruines; on voit que c'est le caprice, et non la main du temps, qui a renversé une partie de cet édifice : ce qui en reste est dans

le goût le plus moderne ; l'architecture offre un mélange bizarre de différens genres ; sur une des grosses pierres neuves dispersées sur le sable léger qui servoit de fondement au palais, on lit ces mots effrayans : *Détruire pour changer !*.... Près de là on aperçoit une espèce de borne, une petite colonne tronquée, placée devant un massif très-touffu, qui représente un labyrinthe et qui paroît rempli de roses, mais au milieu duquel s'élève tristement un grand cyprès !..... La statue de la Vérité se retrouve auprès de cette borne, et sur son socle on lit ces vers :

« Tu peux encor retourner en arrière !.....
« Tu peux encor poursuivre une heureuse carrière
« Dans les sentiers de la vertu :
« Mais à ce point fatal, qui diffère est perdu.
« On passe de l'erreur au crime
« En osant le franchir ; dans un affreux abime
« Un pas de plus va te précipiter.
« Là, tu me reverras, mais pour t'épouvanter. »

La comtesse a pensé, avec raison, qu'il falloit n'offrir *qu'en récit* la route du vice et du crime ; aussi ne pénètre-t-on point dans le redoutable labyrinthe ; on est forcé de céder à la voix *de la Vérité ;* on revient sur ses pas, et l'on va chercher la route *de la*

Vertu. Cette partie de jardin est infiniment plus étendue que la précédente, parce que l'allégorie s'y trouve toute entière.

On entre d'abord dans une allée droite, mais étroite et raboteuse; on voit devant soi un chemin très-escarpé.... mais à mésure qu'on avance, la route s'embellit. On arrive dans une plaine riante, entrecoupée de ruisseaux; après l'avoir parcourue, on se trouve dans *le temple de l'Espérance;* c'est une grande rotonde qui ne reçoit le jour que par l'ouverture de sa coupole, qui laisse voir le ciel à découvert (1). Un beau morceau de sculpture fait tout l'ornement de ce temple; c'est *l'Esperance,* non sur un piédestal, mais s'élevant du sein d'un amas de nuages, et soutenant la Vertu en lui montrant le ciel!.... A quelques pas de là; on aperçoit une haute montagne qui paroît couverte de rochers et de ronces!.... Fortifié par l'*Espérance,* on se décide courageusement à la gravir : on n'y trouve d'abord aucun sentier battu; il faut marcher péniblement, à travers les épines, sur des roches glissantes.... mais bientôt les rochers

(1) Comme celle du Panthéon à Rome.

disparoissent, la montagne s'aplanit, la verdure et les fleurs se reproduisent, et la perspective surtout s'embellit... On monte, on s'élève toujours, par un chemin doux, agréable, qui n'a rien de fatigant..... on aperçoit dans le lointain une foule d'objets ravissans !... Enfin on parvient au sommet de cette longue montagne ; et là, le premier objet qui frappe les regards, c'est la statue de la Vertu, représentée sous l'emblème de la force ; c'est Hercule assis, appuyé sur sa massue, avec l'ancienne devise grecque : *Après les travaux le repos*..... Sur l'autel de la Vertu, entouré de lauriers et posé sur une touffe d'immortelles, on lit l'inscription suivante :

« De tes heureux travaux, de ta persévérance,
« Ah ! la plus douce récompense
« Que la vertu puisse t'offrir,
« Est de t'en retracer le touchant souvenir ;
« Tourne les yeux et regarde en arrière,
« Contemple la noble carrière
« Qu'avec tant de succès tu viens de parcourir ! »

En effet, en se retournant, on voit toute la route par laquelle on vient de passer ; ce coup d'œil est enchanteur de ce côté ; il est disposé et décoré de manière que les objets qui avoient paru les plus tristes en gra-

vissant la montagne, paroissent sous ce point de vue les plus agréables. On découvre de là des cascades, des fleurs, des buissons de lauriers qui étoient masqués de l'autre côté par des roches effrayantes!... *De l'autel de la Vertu* un sentier de gazon conduit *au temple de la Paix*. En sortant de ce temple, on se trouve dans une épaisse voûte de feuillage qui mène à *l'antre de Morphée*. Cette grotte charmante, entourée de pavots et de roses, est située dans une île ravissante par la beauté des ombrages et des eaux; après avoir passé sur un pont d'une légèreté et d'une élégance remarquables, on découvre la grotte; l'intérieur en est tapissé de mousse, elle est remplie de plantes odoriférantes qui exhalent les plus doux parfums; un ruisseau qui la traverse, tombant mollement sur du gazon, semble, par son agréable murmure, inviter au repos. Sur l'entrée de la caverne, on lit cette inscription :

« Parmi les fleurs et la verdure,
» Cest ici qu'on jouit d'un paisible sommeil :
» C'est la vertu qui le procure,
» C'est elle aussi qui nous assure
» Le plus délicieux réveil! »

Par delà cette île, tout le reste du jar-

din offre un véritable *Elysée*, où le goût, l'art et la nature ont rassemblé tout ce qu'on peut imaginer de plus charmant et de plus varié.

J'ai oublié de vous dire une chose qui ne laisse rien à désirer pour la justesse de l'allégorie générale; c'est que la longue route de la vertu est toujours coupée par de petits sentiers tortueux de traverse, qui tous conduisent *au chemin-de l'Erreur*.

Outre ce parc ingénieux et moral, la comtesse, de l'autre côté du château, a fait des potagers, un verger, une pepinière, dans lesquels elle a tiré le plus heureux parti de la mythologie et des usages champêtres suivis par les anciens. Ceci demanderoit une trop longue description, et vous plairoit moins que le jardin allégorique, qu'on ne peut comparer, pour l'intérêt, qu'à celui d'Erneville, comme on ne peut comparer que *deux femmes*, quand on a pu les connoître l'une et l'autre : *Pauline et la comtesse de Rosmond !* Après avoir parcouru ces jardins délicieux, nous sommes rentrés au château, où le dîner nous attendoit. Les deux matelots se sont mis à table avec nous, et en sortant de table, la comtesse a donné, à chacun de ces braves gens, un contrat

d'une pension viagère de six cents livres.

Ce château, par la manière simple et agréable dont il est distribue et arrangé, ressemble extrêmement à celui d'Erneville; mais j'y ai remarqué une singularité qui m'a beaucoup frappé. Il y a dans tous les appartemens un grand tableau décoré d'un cadre superbe, et recouvert d'une gaze ou d'un taffetas qui, posé de manière à laisser voir le cadre, cache entièrement la toile. J'observai que ces tableaux mystérieux sont tous placés en face de Mme de Rosmond, de telle sorte qu'elle puisse toujours les voir du lieu où elle se tient ordinairement. Dans sa chambre à coucher, le tableau voilé est dans son alcove; dans son cabinet d'étude, il est au-dessus de son bureau.

Je pensai d'abord que ces voiles n'étoient mis que pour conserver une peinture précieuse; et, très-curieux d'en connoître les sujets, j'en ai parlé à Agnès, qui s'est mise à rire, en me disant de les aller regarder; aussitôt je cours lever la gaze, et je ne vois qu'une toile de tableau toute unie sans aucune peinture! et j'apprends que tous les autres tableaux sont semblables, et qu'ils sont là depuis plusieurs années!

Agnès croit et m'assure que ce n'est qu'une

simple fantaisie de son amie, qui a le projet de remplir ces cadres en achetant un jour des tableaux, et qui jusqu'ici n'a pas encore voulu faire cette dépense. Mais ces cadres paroissent faits pour des *portraits*, et non pour des tableaux. La manière dont ils sont placés, semble annoncer un *sentiment*, et non une fantaisie! Enfin, quand j'en ai parlé devant la comtesse, j'ai cru voir un léger nuage obscurcir son front, et quelques larmes rouler dans ses yeux!....

Il me reste à vous parler de son amie, cette intéressante Agnès, qui paroîtroit belle, s'il étoit possible de l'être auprès de Mme de Rosmond. Ces deux amies ont l'une pour l'autre le sentiment le plus tendre et le plus exalté; j'ignore l'histoire qui les a réunies; je sais seulement que la bonté et la bienfaisance de la comtesse ont formé leur liaison. Elles vivent ensemble depuis plus de cinq ans, elles se donnent le doux nom de sœur; et comme elles sont décidées, l'une et l'autre à ne point se marier, il est vraisemblable qu'elles ne se quitteront jamais. Agnès n'a pas les talens, l'instruction et la supériorité d'esprit de son amie; mais elle est remplie de douceur, de franchise et de naïveté, et elle n'est assurément pas,

d'ailleurs, une personne ordinaire; pourroit-on l'être, lorsqu'on est capable d'apprécier Mme de Rosmond, et qu'on sait l'aimer passionnément?....

Adieu, mon ami; voyez comme je compte sur votre amitié en me livrant au plaisir de vous parler si longuement de personnes qui vous sont totalement inconnues.

D'après l'invitation de la comtesse, je compte ne retourner à Paris que dans les premiers jours d'octobre.

LETTRE XLIX.

De M. du Resnel au vicomte de St. Méran.

le 21 septembre.

J'ai reçu votre lettre du 17 aujourd'hui, mon cher vicomte. Je dînois à Erneville, et j'y ai lu la description du jardin allégorique.

Pauline en a été dans un enthousiasme inexprimable, elle m'a fait recommencer deux fois cette lecture pour Léocadie; cette enfant n'a que huit ans et demi, mais je vous assure qu'elle sent comme si elle en

avoit quinze. Elle et sa mère adoptive vous conjurent de leur envoyer, dans une lettre, le plan de ce jardin; d'après ce dessin, on en fera à Erneville un grand plan en relief, qui sera placé à demeure dans la chambre de Léocadie, qui sur-le champ a eu l'idée de demander cette grâce, qui lui a été promise. J'ai promis de mon côté que vous auriez la complaisance qu'on attend de vous. Je crois que vous ne dessinez pas; mais vous savez lever un plan, et c'est tout ce qu'il nous faut.

Oui, mon ami, vous ne deviendrez point un *mal-honnête homme;* et loin de m'inquiéter sur votre situation, je la trouve désirable avec une âme telle que la vôtre. Nous pouvons, à notre gré, multiplier les bonnes actions; mais les occasions d'en faire de grandes et de véritablement généreuses, se présentent rarement. Ce sont les *prédestinés de la terre* qui reçoivent du ciel ces occasions précieuses. Vous ne laisserez point échapper celle qui vous est offerte; ayant acquis par la plus singulière aventure, des droits puissans sur le cœur de Mme de Rosmond, admis à son intimité, ayant pour cette personne extraordinaire une passion d'autant plus violente, que vous n'avez ja-

mais connu l'amour, vous triompherez de vos sentimens en faveur d'un ami qui a placé toute sa confiance en vous. Vous le servirez, non-seulement loyalement, mais avec zèle, avec promptitude; vous répondrez d'une constance dont vous êtes le témoin depuis cinq ans; et que vous réussissiez, ou non, vous pourrez ensuite, du haut *de la montagne sacrée*,

Tourner les yeux, regarder en arrière,

jouir de ce doux souvenir ajouté à tant d'autres, et vous féliciter d'une gloire réelle et du seul bonheur véritable.

Adieu, mon ami; quand vous retournerez à Paris, je vous prie de m'y chercher un jeune artiste qui sache bien peindre en miniature, et qui consente à venir partager ma solitude pendant six ou sept ans; je lui ferai le sort qu'il désirera, pourvu qu'il soit honnête, et qu'il ait du talent. J'ai entendu Pauline désirer un tel maître pour Léocadie: jugez de l'intérêt que j'attache à cette commission!

LETTRE L.

Du comte de Poligni au vicomte de Saint Méran.

Paris, le 21 septembre.

Je reçois tes deux lettres à la fois, j'arrive de Fontainebleau... Grand Dieu! quel événement!... tu as contribué à lui sauver la vie, et de quelle étonnante manière! Je n'étois pas digne d'un tel bonheur!... le ciel ne pouvoit le réserver qu'à un être pur, irréprochable!.... Et toi son libérateur, toi devenu son ami, tu me promets de me servir, de lui parler pour moi!... O généreux St Méran! toi seul au monde es digne d'elle, je le sens, j'en conviens; je suis sûr que tu n'as pu conserver près d'elle ton indifférence, tes lettres même me le prouvent; et tu ne m'abandonnes point, et tu me restes fidèle. O ma vie entière te sera dévouée!... Je n'ai point d'espoir; non, je n'en ai point!.... Quand je me rappelle mes égaremens passés je tombe dans un affreux découragement. Ah! depuis que je l'aime, quel juge sévère je suis devenu pour moi-même!... Mais un

changement de mœurs si vrai, si persévérant, si touchant de constance!.... Elle me méprise, elle me hait.... Obtiens-moi du moins son estime et sa pitié. Peins-lui mon âme, tu la connois... Oui, elle me hait!... Que lui demandé-je? Seulement d'être admis quelquefois chez elle, avec promesse, avec serment de ne lui parler jamais d'un amour qu'elle rejette... Tu sais sa dernière réponse:

Monsieur de Poligni ne pourroit être admis chez moi qu'à une condition qu'il n'acceptera certainement pas! — Confondu de cette étrange réponse, j'ai protesté que j'accepterois à ce prix avec transport toutes les lois qu'elle m'imposeroit; je l'ai fait conjurer de s'expliquer, et c'est ce qu'elle a toujours refusé avec l'inflexibilité la plus persévérante.

Je n'ai pas la folie d'espérer que tu puisses la toucher en ma faveur; mais je te conjure de tâcher de l'engager à déclarer quelle est cette condition que sa froideur juge *impossible*; rien ne m'est *impossible* pour me rapprocher d'elle. Elle n'a point dit ce mot au hasard, elle y attache une idée. J'ai le droit d'en demander l'explication: elle ne peut avec justice me la refuser. C'est

pour elle une chose dénuée d'intérêt et d'importance, mais c'est tout pour moi. Fais-la donc parler. Quelle est *cette condition ?* J'y souscris aveuglément d'avance.

Je pars jeudi pour la ville d'Eu, où j'ai si souvent en vain séjourné !..... Avec ma soumission accoutumée je ne mettrai point un pied profane sur la terre heureuse où l'on te retient !... Mais à deux lieues d'elle et de toi je serai moins malheureux, et je pourrai t'écrire à toutes les heures. Cher St. Méran, mon vertueux ami, si tu te refroidissois pour moi, que deviendrois-je?...

LETTRE LI.

Du vicomte de St. Méran au comte de Poligni.

Le 22 septembre.

Je n'ai encore reçu aucune réponse de toi; je suppose que tu n'es pas à Paris, ou, pour mieux dire, j'en suis certain ; car depuis long-temps tu n'as qu'une *affaire*, et mes dernières lettres ne te parlent que de l'objet qui t'occupe uniquement.

J'ai enfin parlé à la comtesse, je me suis borné à lui demander quelle est *cette condition* qu'elle voudroit t'imposer en t'accordant la permission de venir chez elle. Là-dessus elle a voulu rompre cet entretien, et comme j'insistois vivement : Je conçois, a-t-elle repris, que le mot qui m'est échappé, a dû exciter la curiosité de M. de Poligni ; mais je puis vous assurer que c'est en grande partie par égard pour lui que je ne veux point la satisfaire, et que je suis très-certaine qu'il rejeteroit infailliblement la seule condition qui pût le faire admettre chez moi. Voilà, ai-je répondu, ce qu'il est impossible que vous sachiez ; souffrez que je vous dise qu'il n'est digne ni de votre raison, ni de votre équité, de juger irrévocablement des décisions d'une personne à laquelle vous refusez d'expliquer vos volontés. — Ceux qui me connoissent, savent que je ne suis ni injuste, ni bizarre. — Cela ne suffit pas ; il faut qu'on ne puisse vous reprocher un procédé inexplicable. — On en pensera ce qu'on voudra ; je ne veux ni m'expliquer, ni recevoir M. de Poligni. — Est-ce Mme de Rosmond qui parle ainsi ? est-ce la femme la plus distinguée par la supériorité de sa raison ?... — Non,

Monsieur, c'est une personne très-commune. — Vous m'affligez mortellement... que risquez-vous à vous expliquer?... Si Poligni n'accepte pas la condition imposée, vous êtes pour jamais débarrassée de ses poursuites; et si vous vous obstinez à vous taire, vous lui donnez le droit de vous importuner sans relâche. C'est désormais ce qu'il fera, n'en doutez point; car c'est ce qu'il doit faire. Vous l'autorisez à quitter cette réserve qu'il vous a montrée jusqu'ici; daignez vous mettre un moment à sa place... Ici Mme de Rosmond irritée d'être contrariée, m'interrompit avec une sorte d'emportement, pour me dire qu'elle ne vouloit plus entendre parler de cette *ennuyeuse tracasserie*. En disant ces mots elle s'est levée, et m'a quitté brusquement.... Elle a donc un défaut!... elle ne peut supporter la contradiction!... Cependant elle s'est repentie de ce premier mouvement. Une heure après elle m'en a fait les excuses les plus aimables, et elle m'a promis de réfléchir mûrement *à ma demande*, et de me rendre une dernière réponse dans quelques jours. J'entrevois qu'il y a là-dessous quelque calomnie contre toi. Je te conseille de venir sans délai. Vas droit

à la ville d'Eu ; le prince y est, et le recevra avec joie, et là nous causerons ensemble tout à notre aise. Je crois pouvoir te répondre que la comtesse enfin donnera l'éclaircissement désiré depuis si longtemps. Adieu, mon ami ; ne perds point de temps ; viens le plus tôt que tu pourras.

LETTRE LII.

Du même à M. du Resnel.

De la M**, le 25 septembre.

Poligni arriva à la ville d'Eu mardi dernier ; j'y fus aussitôt, nous passâmes quatre heures ensemble. Je le trouvai plus amoureux que jamais, et dans la plus violente agitation ; mais d'ailleurs toujours le même, mêlant avec originalité les saillies les plus plaisantes aux traits de passion et de sensibilité les plus touchans. En me questionnant sur le jardin allégorique qu'il ne connoît pas, et qui n'est fini que de cette année, il me dit que si on lui permet jamais d'y entrer, toutes les fois qu'il sera sur le sommet de la *montagne*

sacrée, il fera semblant d'avoir un *torticolis*, afin de se dispenser de regarder *en arrière*. Je ne connois point d'homme plus aimable que lui. Je suis persuadé que s'il peut vaincre les préventions de la comtesse, il finira par s'en faire aimer. Enfin aujourd'hui elle a cédé à mes vives instances, elle m'a formellement promis de s'expliquer demain : nous saurons donc quelle est cette mystérieuse condition. La comtesse veut donner elle-même à Poligni cet éclaircissement en ma présence. Dans l'incertitude de *l'acceptation*, elle ne reçoit point Poligni chez elle ; c'est, comme dit Poligni, *sur la frontière*, *en pays neutre*, que se fera cette singulière entrevue. Elle a désigné le bois de *Rouville*, appartenant à M. le duc de P*** pour le lieu du rendez-vous. Jugez, mon ami, comme nous comptons les heures ! comme nous sommes impatiens, inquiets, troublés !...

La poste repart après-demain ; je ne la manquerai sûrement pas, vous saurez tout. Je vous avoue qu'outre l'intérêt que je prends au pauvre Poligni, je suis possédé de la plus ardente curiosité que j'aie éprouvée de ma vie. Ce qui y met le comble, est l'état où je vois Mme de Rosmond ; elle ne

m'a montré jusqu'ici pour Poligni que de l'aversion : car ses préventions contre lui sont affreuses, et cependant elle paroît redouter mortellement cette entrevue : pourquoi la craindroit-elle autant, si elle n'avoit que de l'indifférence ! Enfin elle m'a prévenu que je serois témoin d'une *scène étonnante*, et elle m'a demandé d'avance le secret sur tout ce que j'entendrois.

LETTRE LIII.

Du même au même.

De la M**, ce 25 septembre.

QUEL étrange dénoûment!... et combien il va vous surprendre!... J'en suis encore tout ému, et j'aurai beaucoup de peine à mettre un peu d'ordre dans mon récit!...

Hier, qui étoit le grand jour désigné pour l'entrevue, Mme de Rosmond et son amie furent enfermées ensemble toute la matinée : je ne les vis l'une et l'autre qu'à l'heure du dîner. La comtesse étoit, comme la veille, triste, distraite et silencieuse. En sortant de table, je la quittai pour aller

chercher Poligni : je le trouvai déjà sur la route ; nous descendîmes de cheval, et nous entrâmes à pied dans le bois ; je fis à Poligni le détail de mes observations sur la comtesse, nous nous épuisâmes en conjectures; tout ce que Poligni put deviner, c'est que la comtesse exigeroit de lui qu'il se fît *capucin*, ou même *chartreux*. Il eut le temps de dire beaucoup de folies de ce genre, car nous attendîmes plus de deux heures : enfin un domestique placé en embuscade sur le grand chemin, vint nous avertir qu'on apercevoit la voiture de la comtesse. Au bout de quelques minutes, nous vîmes paroître Mme de Rosmond donnant le bras à son amie. Nous avançâmes à leur rencontre; la comtesse avoit l'air extrêmement ému, elle étoit même tremblante; mais on ne voyoit sur sa physionomie que l'expression de l'indignation et de la colère... Elle s'assit sur un tronc d'arbre, et fit asseoir Agnès à côté d'elle....

Poligni, consterné d'un accueil si peu rassurant, n'osoit rompre le silence; je pris la parole, quoique je ne fusse assurément pas moi-même sans émotion. Eh bien ! Madame, dis-je à la comtesse, mon ami vient recevoir vos ordres.... Mes or-

dres! reprit-elle d'un air fier et dédaigneux, je n'en ai point à lui donner! Je ne hasarderois même pas un conseil!... Eh pourquoi donc, Madame, tant de marques de dédain? interrompit Poligni; je puis souffrir avec autant de respect que de douleur votre indifférence, et même votre haine, mais je ne me sens point fait pour supporter votre mépris. On m'a noirci près de vous; parlez, expliquez-vous, donnez-moi les moyens de me justifier... — Vous justifier? cela est impossible: vous ne pourriez que réparer... — Parlez, Madame, je confondrai d'odieuses calomnies.... — Souvenez-vous, Monsieur, que j'ai fait ce que j'ai pu pour vous épargner une accablante confusion.... mais vous m'avez fait menacer de me poursuivre en tous lieux pour obtenir un éclaircissement; alors vous n'auriez pu manquer de découvrir ce triste secret: je vais donc vous en instruire.... Vous allez savoir pourquoi je ne pouvois vous recevoir chez moi; vous allez connoître qu'il n'est qu'un seul moyen... Au nom du ciel, Madame, interrompit Poligni, expliquez-moi cette inconcevable énigme! Eh bien, ma sœur, reprit Mme de Rosmond, en se retournant vers Agnès,

relevez votre voile !... A ces mots, Agnès appuyée jusqu'alors sur l'épaule de la comtesse, relève d'une main tremblante le crêpe épais qui cachoit son visage... Poligni la regarde, et pâlit en s'écriant : Juste ciel ! Mlle de Cernin !... Agnès laissé retomber son voile, et se jette sur le sein de Mme de Rosmond qui la serre en pleurant dans ses bras... Il y eut un moment de silence. Ensuite Poligni éperdu s'appuya contre un arbre, en mettant ses deux mains sur son visage... Oui, c'est elle, dit Mme de Rosmond, c'est cette jeune infortunée séduite par vous, il y a six ans ; elle en avoit alors *quinze !* Fille d'un gentilhomme de Picardie, elle étoit au moment de faire un mariage avantageux, elle épousoit avec joie un honnête homme dont elle étoit adorée, et qui faisoit sa fortune.... Pour son malheur votre régiment vint en garnison à Chauny !... vous la vîtes, vous en devîntes amoureux, vous abusâtes de son inexpérience et de sa sensibilité... et vous l'abandonnâtes... Son vieux père en mourut de douleur... il laissa plus de dettes que de bien, et cette intéressante victime de votre barbarie se trouva à seize ans sans asile, sans amis, sans protecteurs, sans

ressources, avec une passion malheureuse, un nom déshonoré et des remords déchirans! Mais, poursuivit la comtesse, je vois couler vos pleurs : oh! ne les cachez pas! heureux, mille fois heureux qui peut réparer une grande faute!... Ah! c'est reprendre une vie nouvelle! Quelle seroit la joie d'un coupable repentant, si Dieu daignoit le ramener aux premiers beaux jours de sa carrière avec le souvenir de ses erreurs et de ses remords!... Pouvoir recouvrer l'innocence vivement regrettée, n'est-ce pas renaître? Mme de Rosmond parloit avec un feu, avec une véhémence dont il m'est impossible de vous donner une idée... Il y avoit quelque chose d'irrésistible dans le son de sa voix et dans l'expression sublime de son visage... Poligni baigné de larmes, tombe aux genoux d'Agnès : Disposez de moi, lui dit-il, je suis à vous, daignez m'accorder mon pardon ; daignez, en recevant ma foi, me rendre le repos, votre estime et la mienne! O mon frère!... s'écria Mme de Rosmond avec l'accent le plus pathétique.... oui, vous êtes mon frère!... C'est à vos pieds, interrompit Poligni avec enthousiasme, que je jure de lui consacrer ma vie! fut-il jamais un serment plus

sacré ! Oui, demain je la conduis à l'autel... Non, Poligni, dit Agnès, je suis sensible au repentir que vous me montrez ; mais je ne quitterai pas la bienfaitrice qui m'a recueillie, qui m'a consolée, pour l'homme qui m'a trompée et oubliée ; l'amour n'a servi qu'à me perdre ; l'amitié a guéri toutes les blessures de mon cœur, c'est à elle que je dévoue le reste de mes jours.

Mme de Rosmond et Poligni combattirent en vain ce dessein ; Agnès y persista avec autant de fermeté que de douceur. Au jour tombant il fallut se séparer, mais auparavant Mme de Rosmond dit à Poligni les choses les plus touchantes, et lui promit son amitié. Poligni hors de lui se crut heureux dans ce moment ; il tenoit la main de Mme de Rosmond dans les siennes, il la baignoit de larmes !... Les deux amies remontèrent en voiture ; pour moi, j'entraînai Poligni hors du bois, nous nous jetâmes dans un cabriolet qui nous attendoit sur la grande route, et nous prîmes le chemin de la ville d'Eu où j'ai couché.

Poligni est bien malheureux ! Mme de Rosmond est perdue pour lui sans retour. Agnès persistera certainement dans sa résolution ; il n'est ni convenable, ni possi-

ble qu'elle puisse consentir à vivre en société avec son séducteur : elle doit à présent cesser de le mépriser et de le haïr, mais elle doit aussi cesser de le voir. Enfin, quelque chose que puisse faire Poligni par la suite, il n'engagera jamais la comtesse à partager ses sentimens. Agnès sacrifie l'ambition, le plus grand établissement, et peut-être l'amour, à la reconnoissance et à l'amitié; la comtesse dont l'âme est si grande et si sensible, pourroit-elle se résoudre un jour à s'unir au séducteur d'une telle amie?... Poligni a déjà fait toutes ces réflexions; il a pris son parti, mais il est désespéré. Il retourne demain à Paris; il y passera peu de temps, il est décidé à voyager pendant dix-huit mois ou deux ans.

Mme de Rosmond me témoigne beaucoup d'amitié et de confiance; elle m'a répété plusieurs fois que rien au monde ne pourroit l'engager à se marier. Elle me disoit aujourd'hui à la suite d'une longue conversation : *Mon cœur est libre, mais il est rempli!*... En disant ces mots, elle a soupiré, ses yeux se sont remplis de larmes, et elle est tombée dans une profonde rêverie.... Il y a certainement dans sa vie,

comme dans son caractère et dans sa personne, quelque chose de très-extraordinaire, et ces mystérieux tableaux voilés !...

Rien n'est plus intéressant à étudier qu'une personne supérieure qui a une grande originalité. J'observe Mme de Rosmond avec une attention dont rien ne peut me distraire ; je connois déjà parfaitement son âme, je suis sûr qu'il n'en est point de plus noble, de plus sensible et de plus belle. Son caractère est moins facile à pénétrer, car il n'est pas toujours naturellement ce qu'il paroît être ; non qu'elle soit dissimulée, mais parce qu'elle a formé le projet de se réformer à certains égards. On ne peut jamais lui trouver de la fausseté ; on sent au contraire que, si elle se laissoit aller, elle seroit franche jusqu'à l'étourderie ; mais on voit souvent qu'elle se réprime, et qu'elle veut prendre des vertus que la nature ne lui a pas données. Née fière, impétueuse, elle fait des efforts surprenans pour devenir humble, douce, circonspecte et flegmatique. Elle y travaille avec ardeur et de bonne foi ; mais, comme l'a dit Destouches,

Chassez le naturel, il revient au galop.

Aussi ses premiers mouvemens sont-ils toujours en contradiction avec ses manières habituelles. Voyez-la quand rien ne l'émeut ou ne l'irrite, tout en elle annonce la douceur et l'humilité; surprenez-la dans un moment de trouble et d'agitation, vous découvrez une excessive fierté, une énergie peu commune, une vivacité qui va jusqu'à la violence. Elle ne cherche point à cacher ses défauts, elle veut sincèrement les vaincre. Quoiqu'elle ait une extrême philantropie, en général elle méprise les hommes; elle est sauvage; elle n'attache aucun prix à l'opinion du monde; en travaillant ainsi sur elle-même, elle ne veut en imposer à personne, elle n'agit que pour sa conscience. Les observateurs superficiels ou malins, peuvent ne voir en elle qu'une personne inconséquente, fantasque et même artificieuse, mais ses disparates sont rachetées par des qualités si éminentes, par une âme d'une trempe si supérieure, qu'il est impossible de l'aimer modérément quand on la connoît bien.

Je vous envoie le plan du *jardin allégorique* et toutes les inscriptions; j'ai mis à cet ouvrage tout le zèle et toute l'activité que devoient m'inspirer le désir de vous

obliger et l'espérance de plaire à la charmante Léocadie.

J'ai beaucoup parlé de vous et de vos voisins à Mme de Rosmond, et je l'ai tellement intéressée, qu'elle m'a fait toutes les questions possibles sur ce sujet. O pourquoi est-elle si sauvage, et pourquoi, outre l'éloignement, le seul nom qu'elle porte est-il un obstacle réel à une liaison qui seroit d'ailleurs si bien assortie ! Un des souhaits de mon cœur seroit de pouvoir conduire Mme de Rosmond dans les jardins d'Erneville, et de voir Pauline se promener dans celui-ci.

P. S. Je joins à mon paquet un ouvrage que je n'aime ni n'estime, mais le premier qui ait fait du bruit depuis la mort de Voltaire et de Rousseau, *les Confessions* de ce dernier. Elles n'auront pas, je crois, votre *absolution*.

LETTRE LIV.

De M. du Resnel au vicomte de St. Méran.

De Gilly, le 24 février.

Je suis enchanté, mon ami, du jeune artiste que vous m'avez envoyé; outre qu'il peint comme un ange, il est très-aimable et d'une gaîté charmante.

Il va deux fois la semaine à Erneville donner des leçons à Léocadie; il est enthousiasmé de ses dispositions et du talent qu'elle a déjà pour le dessin, et qu'elle doit à Pauline. Cette enfant qui vient d'avoir neuf ans accomplis ces jours-ci, est véritablement une ravissante créature. Je l'aime à présent pour elle-même.

Je n'ai point de proches parens, je ne me remarierai jamais, et, entre nous, au fond du cœur j'ai aussi adopté Léocadie; en lui assurant ma fortune, nous ne serons ni inquiets de son établissement, ni pressés de la marier. Qu'il m'est doux de m'associer ainsi aux sentimens de Pauline! et même à sa destinée si intimement unie à celle de cette enfant!

Nous avons fini le plan en relief du jardin de la comtesse de Rosmond; je dis *nous*, car nous y avons tous travaillé. Nous avons fait venir de Paris de petites figures de biscuit (1) de Sèvres, qui font les statues de la *Vérité*, de la *Vertu*, etc.; les obélisques, les temples, les grottes sont en carton. Les arbres sont parfaitement imités, et le tout est orné d'une multitude de charmantes petites fleurs artificielles. Nous avons placé toutes les inscriptions; enfin, ce plan est la plus jolie chose qu'on puisse voir dans ce genre, et il donne certainement une idée très-juste de l'original. Nous espérons que vous viendrez le voir cet été, mes voisins le désirent presque autant que moi. Adieu, mon cher vicomte, parlez-moi toujours de Mme de Rosmond; depuis que Poligni ne peut plus avoir d'espérances, j'en ai pris pour vous de très-vives, et quoi que vous en disiez, je veux les conserver, et suis sûr qu'elles se réaliseront.

---

(1) Sorte de porcelaine.

LETTRE LV.

Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.

De Paris, le 28 mars.

Je vais vous annoncer, mon cher ami, une nouvelle qui fera un grand effet dans votre province. C'est que Mme la duchesse de *** ira cet été aux eaux de Bourbon-Lancy; c'est Mme d'Olbreuse qui l'a décidée à ce voyage, et elle l'accompagnera. D'Olbreuse est ami du marquis d'Erneville. J'imagine que cette ancienne amitié est une des raisons qui a fait préférer Bourbon-Lancy, car c'est Mme d'Olbreuse qui a fait tout cet arrangement. Les médecins ordonnoient à notre princesse les eaux de Forges; son amie lui a conseillé celles de Bourbon, et nous avons trouvé que pourvu que l'on fît un voyage et que l'on prît des eaux minérales, la faculté devoit être contente; et si l'on ne guérit pas, ce sera toujours elle qui aura tort.

Voyez-vous d'ici l'effet que produira une princesse du sang à Bourbon, à Luzi et dans les environs? et les dépits, les ran-

cunes mortelles que causeront les préférences, si naturelles, données avec éclat aux habitans d'Ernoville ?

Je crois que l'on partira au mois de juillet, ou au plus tard au mois d'août. Je serai certainement du voyage ; il n'y a plus pour moi que deux voyages intéressans, celui de Gilly et celui de la M***.

Mme de Rosmond quitte Paris dans trois semaines ; elle emmène avec elle à la M*** son neveu, le fils du duc de Rosmond, qu'on appelle le comte Jules, jeune homme de quinze ans, charmant à tous égards, et qui, loin d'avoir les vices et la frivolité de son père, annonce déjà toutes les vertus de sa mère et de sa tante. Le duc par bonheur ne s'est jamais mêlé de son éducation, dont la comtesse de Rosmond s'est particulièrement occupée depuis cinq ou six ans. Enfin ce jeune homme a pour précepteur un ecclésiastique du plus rare mérite, et l'ami le plus intime de Mme de Rosmond.

Adieu, mon ami; mandez-moi si vous êtes toujours aussi content du jeune Sauval.

LETTRE LVI.

De la comtesse de Rosmond au vicomte de St. Méran.

De Paris, le 10 avril.

Je vais vous répondre, Monsieur, avec toute la franchise que vous avez droit d'attendre de moi. J'ai appris à me taire.... mais je serai toute ma vie incapable de tromper. Je vous dirai plus que vous ne me demandez; car si je me contentois de répondre à vos questions, je ne vous ôterois sûrement pas une espérance chimérique; et vous la laisser, seroit vous abuser.

Je n'ai point une *passion malheureuse*, j'ai ce qu'on appelle improprement *le cœur libre*, c'est-à-dire, que je n'ai point *d'amour;* mais cet enthousiasme d'un jour, ce sentiment fragile est-il le seul qui puisse occuper et remplir une ame passionnée? est-il le seul qui puisse exalter une imagination ardente?.. Ah! je dois vous l'avouer, mon cœur et mon avenir ne sont plus à moi;... j'ai donné l'un sans réserve, et l'autre ne dépend plus de moi....

Votre estime m'est précieuse, parce que votre amitié m'est nécessaire, vous m'aimez, ainsi je n'ai pas besoin de me justifier auprès de vous du crime exécrable que m'impute la calomnie.

Craindre que vous puissiez soupçonner d'adultère et d'inceste celle dont vous demandez la main, ce seroit vous outrager et vous méconnoître.

Cependant, outre les affections particulières de mon cœur, il est un obstacle secret, invincible, et que rien ne peut détruire, qui seul m'empêcheroit toujours de songer à me marier!...

Je pars demain pour la M** avec Agnès, le respectable abbé et mon neveu. Venez nous y trouver quand vous le pourrez, et je vous donne ma parole de vous tout révéler. J'espère que du moins l'amitié pourra vous dédommager.

Elle a, comme l'amour, sa dernière faveur,
C'est son secret le plus intime (1).

(1) La Mothe.

LETTRE LVII.

De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 6 août.

Tous les bagages de la princesse sont déjà arrivés; Bourbon-Lancy est sens dessus dessous. Les logemens sont préparés, toutes les harangues sont faites, tout le monde est en l'air à quatre lieues à la ronde. Venez donc, mon cher chevalier, vous qui êtes d'une des meilleures maisons de la province, vous serez sûrement au nombre *des élus*. Quant à moi, bon bourgeois sans prétention, je resterai paisiblement dans mon manoir. Entre nous, ceci peut devenir bien embarrassant pour mon frère, qui a eu la folie de s'assimiler à la noblesse; car si la princesse, comme on le dit, ne s'écarte pas de l'étiquette, il est impossible qu'il soit admis chez elle : peut-être, à cause de la naissance personnelle de Pauline, auroit-on fait une exception; mais la princesse a des mœurs très-austères, et elle ne voudra sûrement pas accorder une telle distinction à une personne entière-

ment perdue de réputation. Et vous jugez bien que la princesse saura, dès le lendemain de son arrivée, toute l'histoire scandaleuse. Vous connoissez *les langues* du pays; et les plus grands ennemis de mon frère et de sa femme sont dans ce moment aux eaux de Bourbon, afin d'y faire leur cour à la princesse. La vieille marquise de T*** avec sa famille y est depuis huit jours. Son frère a été attaché pendant quinze ans au palais ***, ce qui lui assure un accueil distingué; d'ailleurs, elle est aussi par son mari d'une très-grande naissance. Enfin, elle est méchante comme un diable, elle a un esprit prodigieux, un grand usage du monde, ayant fait tant de voyages à Paris. Elle déteste, depuis quarante ans, tout ce qui s'appelle Erneville; jugez des préventions qu'elle va donner à la princesse. Venez donc, vous verrez tout cela de près, et vous me conterez toutes ces tracasseries dont nous nous amuserons philosophiquement.

Denise qui a été l'autre jour à Bourbon dîner chez la jeune comtesse de T***, dit que toute cette société vous désire extrêmement.

LETTRE LVIII.

Réponse du chevalier.

D'Autun, le 9 août.

.... *Tant de grandeurs ne me touchent plus guère ?* Mais comme je devois tout naturellement aller dans vos cantons ce mois-ci, je ne changerai point mes arrangemens pour éviter de voir une princesse charmante et respectable, dont la réputation est si parfaite à tous égards, que l'on désireroit vivement la connoître personnellement, quand elle ne seroit qu'une simple particulière.

L'article entier de votre lettre, relatif à votre frère, est pensé finement et judicieusement. La marquise de T*** sera, comme de raison, la femme de qualité de la province la mieux traitée par la princesse, et c'est une chose si simple, que personne ne s'avisera d'en avoir de la jalousie : la marquise a un mérite vraiment supérieur, elle n'est méchante que pour ses ennemis, et, après tout, c'est politiquement, un fort bon parti à prendre, c'est un grand moyen de

considération ; et dans le monde on n'est jamais opprimé quand on est constamment ami serviable et dangereux ennemi. Je la trouverai à Bourbon avec un extrême plaisir, j'ai toujours été un de ses grands admirateurs. Je partirai la semaine prochaine, et avant tout, j'irai passer trois ou quatre jours avec vous.

Adieu, mon cher; mes hommages à Mme d'Orgeval et à la petite Zéphirine.

LETTRE LIX.

De M. du Resnel à la baronne de Vordac.

De Gilly, le 22 août.

Je suis vraiment au désespoir, Madame ; les noirs envieux de nos amis triomphent ; vous n'avez pas d'idée des méchancetés qui se trament à Bourbon. Par malheur le vicomte de St. Méran, ainsi que M. et madame d'Olbreuse, n'ont pu partir en même temps que la princesse, et ne sont point encore arrivés ; de sorte que la vieille marquise de T***, son insipide famille et le chevalier de Celtas, etc, etc, peuvent tout

à leur aise calomnier les habitans d'Erneville. Mme la duchesse *** n'a, dans ce moment avec elle, que deux jeunes dames brillantes et légères, qui paroissent s'amuser beaucoup de ces méchancetés ; on les a vues, à la fontaine publique, tenir l'infâme libelle, et on les a entendues chanter à demi-voix ces abominables couplets. On dit que la princesse, à propos de l'adoption de Léocadie, a témoigné la plus grande indignation ; enfin, on cite les épigrammes les plus piquantes, les dérisions les plus offensantes. Quelle victoire pour le chevalier de Celtas et ses amis !..... M. et Mme d'Orgeval ont assez peu d'esprit et assez peu d'âme pour éprouver une joie stupide de toutes ces noirceurs ; ils ont été deux fois à Bourbon, dîner chez Mme de T***. Mme d'Orgeval étoit à la fontaine jeudi dernier, la princesse lui a parlé, faveur qu'elle a due à la protection de la marquise de T*** et *aux sentimens* du chevalier de Celtas, et qu'elle attribue sûrement à ses grâces..... O que je hais les méchans quand ils réussissent !....

Songez-vous, Madame, que ces indignes calomnies iront circuler jusqu'à Paris, et qu'elles vont acquérir ici un poids et une importance qu'elles n'ont jamais eus ?....

Mon Dieu, Madame, ne pourriez-vous pas aller à Bourbon? pourquoi ne vous pas faire présenter à Mme la duchesse? Je crains à présent que St. Méran ne vienne plus du tout.... Je suis inquiet, je suis outré; de grâce un mot de réponse.

LETTRE LX.

Réponse de la baronne.

Le 23 août.

Ah! croyez que je serois à Bourbon, si j'avois pu en obtenir *la permission*. Mais toutes mes prières ont été vaines. On m'a répondu que la marquise de T*** étant en grande faveur, je serois certainement confondue dans la foule, et que peut-être même j'éprouverois quelque désagrément, et ces considérations d'amour propre l'ont emporté sur toutes les autres. Ce que je souffre depuis huit jours est inexprimable! Hélas! M. le baron a raison, les heureux de ce monde seront éternellement les sots, les intrigans et les fripons.

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous

dire que Mme Regnard, qui vient de Bourbon, a vu arriver à la grille au moment où elle en partoit, le comte, la comtesse d'Olbreuse et le vicomte de St. Méran dans la même voiture.... Ah! je respire, nous aurons des défenseurs!....

LETTRE LXI.

De la même à la comtesse.

D'Erneville, le 5 septembre.

Enfin, Madame, les méchans sont déjoués, démentis et confondus. J'aimerai toute ma vie la comtesse d'Olbreuse. Elle qui ne connoissoit point du tout Pauline, a montré dès le premier moment le zèle le plus ardent à la défendre; le lendemain de son arrivée elle a eté avec son mari et le vicomte de St. Méran à Erneville, ce qui a beaucoup surpris les habitans de Bourbon, d'autant plus qu'on a vu tout de suite que Mme d'Olbreuse *étoit la favorite* la plus chérie et la plus estimée. Le jour suivant, à la fontaine, Mme d'Olbreuse n'a parlé que d'Erneville et de Pau-

line avec le plus vif enthousiasme, et en présence de Mme de T***, et de leurs *adhérens*. Jugez, Madame, du dépit et des *fureurs intestines*.... Deux jours après, la princesse avoit toute cette clique à dîner, et beaucoup d'autres personnes. Après le dîner on se met à la table de cavagnole; au bout d'une heure la princesse se lève en disant qu'elle est obligée de sortir pour la promenade un peu plutôt qu'à l'ordinaire, parce qu'elle va se promener dans les jardins d'Ernëville!.... Le coup de foudre a été si terrible, que l'on assure que la vieille marquise en est presque tombée en apoplexie. On a été obligé d'ouvrir toutes les fenêtres et de lui faire respirer des sels. Le chevalier de Cellas a pâli, rougi, étouffé, écumé; mais grâce au ciel il n'en est pas mort sur la place, la Providence lui réservoit bien d'autres angoisses....

La princesse a invité Pauline et son mari à aller à Bourbon. Le lendemain Mme d'Olbreuse est venue prier Pauline de la mener chez moi. J'ai reçu à bras ouverts cette aimable visite que je devois à ma chère Pauline. J'ai été avec le baron à Bourbon; on nous a présentés à la prin-

cesse, et mercredi dernier nous y avons dîné avec Albert et Pauline.

Quand Mme d'Olbreuse est arrivée, la princesse étoit horriblement prévenue contre Pauline; mais une heure d'entretien avec la favorite a détruit tout l'effet des calomnies. Enfin Pauline a personnellement charmé la princesse. Elle triomphe avec une modestie ravissante. Pour moi, Madame, je vous avoue que je suis très-insolente; il m'est impossible de jouir avec modération des succès de mon amie.

La rage de Mme de T*** et de sa famille est inexprimable, mais celle du chevalier de Cellas est encore plus violente; à présent tout le monde leur donne tort, ils sont délaissés, blâmés, démasqués, mais je ne les trouve pas encore assez punis.

M. et Mme d'Orgeval dans tout ceci ont joué comme à leur ordinaire un bas et pitoyable rôle; la vengeance de Pauline sera de leur obtenir la faveur d'être admis chez la princesse.

Voilà, Madame, toutes les nouvelles qui, je vous assure, font ici une vive sensation. Je sais combien elles plairont à votre cœur maternel; j'ose croire que la sa-

tisfaction que j'éprouve moi-même, peut me donner une idée précise de la vôtre. Recevez avec votre bienveillance accoutumée les assurances de mon respect et de mon tendre attachement.

LETTRE LXII.

De la même à la même.

Le 13 septembre.

Je sais, Madame, que Pauline vous écrit aujourd'hui; mais je sais aussi que, sur tout ce qui la concerne, vous trouverez que *je conte* beaucoup mieux qu'elle, car sa modestie vous prive des détails qui vous feroient le plus de plaisir.

La princesse a dîné à Erneville samedi dernier. Pauline lui ayant fait demander la liste des personnes qu'elle désiroit qui fussent invitées, la princesse a répondu de sa main : *Qu'elle alloit chez ses amis sans étiquette, et que tout ce qu'elle trouveroit à Erneville lui seroit agréable.* En conséquence, le bon M. du Resnel a été invité, ainsi que M. et Mme d'Orgeval. Il y

avoit encore une dame de Toulouse qui est aux eaux, qu'on appelle Mme la comtesse de ***. C'est une veuve de trente ans, belle, aimable, riche, et qui paroît avoir pris un grand sentiment pour M. du Resnel. Ainsi elle pourroit bien devenir une de nos voisines. La princesse est arrivée avec toute sa cour; nous étions en tout vingt-quatre personnes, sans compter les enfans. Les dames de la princesse sont jeunes et jolies; l'une d'elles est veuve, elle ne me plaît pas :

Elle a l'esprit stérile, et le babil fécond (1).

L'autre est assez aimable. Tout s'est passé dans la perfection. Pauline a été plus charmante que jamais; elle n'a été ni *affairée*, ni *surchargée*, ni embarrassée. Elle a tout prévu, tout vu, et suffi à tout. Elle a reçu les marques de la bonté de la princesse avec une reconnoissance respectueuse mêlée de sentiment et de dignité, enfin avec un maintien et des manières qui offroient la juste mesure de tout ce qu'il falloit exprimer. Elle étoit mise avec

(1) Du Fresny.

son élégance ordinaire; je ne l'ai jamais vue plus fraîche et plus jolie. La princesse et ses dames ne peuvent se persuader qu'elle ait vingt-huit ans et demi, elle paroît à peine en avoir vingt.

La princesse a été affable, gaie, *parlante*. Elle a parlé à Mlle du Rocher, qui depuis ce moment la compare à *Mandane*, à *Clélie* et à toutes les plus fameuses héroïnes de roman que sa mémoire peut lui rappeler. Dans cette *grande journée* M. et Mme d'Orgeval ont plus d'une fois fait souffrir Albert et Pauline; Denise par sa prétention aux grâces *vives et légères*, et son mari par son mauvais ton. Il vouloit avec la princesse avoir l'air de l'aisance, ne sachant pas qu'avec les personnes de ce rang, les manières familières sont également ignobles et ridicules. Je crois qu'au fond de l'âme Mme la duchesse de *** l'a trouvé sot et impertinent; mais loin d'en rien témoigner, elle l'a invité avec beaucoup de grâce à aller chez elle à Bourbon. M. et Mme d'Orgeval craignant de paroître éblouis de cette faveur, l'ont presque reçue dédaigneusement. Je crois que les plus lourdes balourdises que l'on puisse faire, seront toujours causées par l'orgueil

réuni au mauvais goût et au défaut d'usage du monde.

Léocadie a été universellement admirée. La princesse l'a excessivement caressée; mais deux personnes surtout ont été particulièrement occupées d'elle, Mme d'Olbreuse et le vicomte de St. Méran. Madame d'Olbreuse a conjuré Pauline de lui donner un portrait de cette enfant. Pauline y consent avec plaisir, et en conséquence M. Sauval dans ce moment peint Léocadie pour la quatrième fois. Au milieu de ces brillans succès, cette charmante petite a montré le meilleur naturel; elle ne songeoit qu'à faire valoir son amie Zéphirine auprès de la princesse et de Mme d'Olbreuse, et d'une manière délicate et touchante, infiniment au-dessus de son âge. Mais rien ne peut désarmer l'envie. J'ai entendu Mme d'Orgeval appeler ces soins généreux *un drôle de petit manége.*

Avant-hier Mme la duchesse *** a été à Gilly voir la maison et les belles collections de notre philosophe, qui lui donna une superbe collation à laquelle tout le *bon voisinage* fut invité. En retournant à Bourbon, la princesse emmena dans sa

calèche Léocadie. On la vit arriver tenant cette enfant sur ses genoux. Mme de T***, étoit à sa fenêtre qui donne sur la rue, le chevalier de Celtas étoit à pied sur la place. Léocadie passa la nuit à Bourbon dans la chambre de Mme d'Olbreuse. La pauvre petite séparée de Pauline fut si triste, que rien ne put la distraire, pas même les apprêts d'un bal donné pour elle. Hier ce bal d'enfans eut lieu chez Mme la duchesse ***. J'y fus avec Pauline, Mme d'Orgeval et Zéphirine. Le bal fut charmant, mais on n'y vit que Léocadie; elle danse comme Pauline, et sa beauté étoit véritablement angélique. Maurice eut aussi beaucoup de succès pour sa danse et sa jolie figure, et j'ai vu enfin l'*orgueil* mêlé à l'attendrissement et à la joie, se peindre sur le doux visage de Pauline. Mme la duchesse *** et les jeunes mères ont dansé jusqu'à trois heures du matin. Il est inutile de vous dire que Pauline a eu tous les succès du bal de nuit, mais ce ne sont pas ces succès-là qui peuvent l'enorgueillir. Albert, malgré toutes nos instances et celles de la princesse, n'a jamais voulu danser.

Le chevalier de Celtas est venu au bal de nuit. Il s'étoit armé d'effronterie, mais

son dépit et son humeur perçoient à chaque instant malgré lui. La princesse l'a nommé une fois pour danser avec elle; je suis sortie de la salle du bal pour ne pas voir danser cette contredanse.

Les petits enfans de la marquise de T*** ont été invités au bal d'enfans, et n'y sont point venus. Toute la famille boude la princesse; ils partiront tous la semaine prochaine, ce qui sera d'autant plus ridicule qu'ils avoient loué leur logement pour deux mois. Je crois que le chevalier de Celtas retournera aussi fort incessamment à Autun, et avec une rage d'autant plus violente, qu'il n'aura pas la ressource de calomnier et de nier nos triomphes, car nous avons ici cinq Autunois qui rendront un témoignage impartial de tout ce qui s'est passé. D'ailleurs le chevalier a commencé par montrer le plus grand enthousiasme pour Mme la duchesse ***; il n'aura pas manqué d'écrire à ses nombreux correspondans qu'elle est belle, spirituelle, vertueuse, enfin une princesse accomplie; car sa manière de juger est très-simple, et on peut toujours la prévoir : elle est uniquement fondée sur l'opinion qu'il suppose qu'on a de

lui. Il soutient très-gravement qu'il aime mieux la figure de Mme d'Orgeval que celle de Pauline. Dès qu'on ne peut ni l'admirer ni l'aimer, on est laid, sot et vicieux; dès qu'on le trouve aimable, on a toutes les perfections. Comme les anciens, il n'a pour peindre que deux couleurs, mais par malheur elles sont toujours fausses.

Il y a entre lui et les d'Orgeval beaucoup de refroidissement. Depuis que ces derniers sont admis chez la princesse, ils ont cessé d'aller chez Mme de T***. Tout cela a produit une infinité de tracasseries, et j'espère que M. d'Orgeval finira par se dégoûter entièrement des mauvaises liaisons qui seules ont causé presque tous ses torts. C'est un pauvre homme, mais au fond il n'est pas méchant. Il auroit eu même de la bonhomie, et ne se seroit jamais avisé d'être jaloux de son frère, sans la flatterie qui lui a donné tant de prétentions ridicules. Je ne dirai pas la même chose de sa femme, elle est naturellement fausse et envieuse.

La princesse part le 2 du mois prochain; mais Mme d'Olbreuse et son mari ne partiront que le 19, afin de passer une quin-

zaine de jours au château d'Erneville. Adieu, Madame; conservez-moi les bontés qui me sont si chères; j'ose dire que j'en suis digne par mon affection pour Pauline, et mon respect filial pour vous.

LETTRE LXIII.

*Du chevalier de Celtas à la comtesse de Bel***, chanoinesse d'Alix.*

D'Autun, le 18 septembre.

Il n'y a point au monde *de princesse* qui puisse me faire oublier mon aimable cousine; mais pendant le temps que j'ai été à Bourbon, on a disposé de moi si impérieusement, qu'il ne m'a pas été possible de donner un moment à des intérêts beaucoup plus chers que ceux de la vanité. Mme la duchesse *** m'a comblé de marques de bonté. Il est bien dommage que cette princesse ait pour favorite une femme justement décriée et flétrie, la comtesse d'Olbreuse, coquette surannée, sans grâces, sans esprit, mais intrigante habile, et d'autant plus dangereuse que tous les moyens lui sont bons. Je n'ai pas eu le bon-

heur de lui plaire ; car d'après sa réputation et ce que j'ai vu d'elle, je n'ai pu lui cacher le profond mépris qu'elle m'inspiroit, et j'avoue que c'est sans aucune vertu que j'ai pu résister à ses avances et à ses agaceries.

Ce qu'on vous a mandé des *brillans succès* des d'Erneville, est excessivement exagéré ; avant l'arrivée de la d'Olbreuse, la princesse livrée à elle-même avoit montré l'indignation la plus vive sur la prétendue adoption, etc ; mais ensuite, par complaisance pour sa favorite, elle a, au grand scandale de toute la noblesse, reçu chez elle des gens si peu dignes, à tous égards, d'y être admis. Cependant, lorsqu'on n'est pas à sa place, il est impossible d'éviter de certaines humiliations, et *le grand Albert* en a dévoré plusieurs. Par exemple, la princesse a donné un bal auquel il eut permission de venir, mais sous la condition expresse de n'y point danser. Cela n'est-il pas fâcheux pour le plus beau danseur de la province ! Moi qui n'ai nulle prétention à ce talent, et qui désirois même n'être que spectateur, je fus nommé pour danser avec la princesse. Jugez combien je fus envié.

Quant à la subite liaison de la d'Olbreuse et de la *merveilleuse marquise*, elle est fondée sur la conformité de caractères et de conduite. Pendant le séjour du marquis à Paris, il eut Mme d'Olbreuse, plus jeune alors de dix ans, veuve de M. de S*** et qui n'étoit point encore remariée. Elle devint grosse, et accoucha secrètement de ce petit Stéphen *adopté* par la comtesse d'Erneville. Ainsi elle a vu avec beaucoup d'indulgence la jeune *Léocadie*. L'aventure de Pauline ne lui paroît qu'une foiblesse très-naturelle et très-simple.

Me voilà de retour à Autun. J'étois si excédé du tumulte de Bourbon, que je m'en suis sauvé furtivement, au moment où l'on s'y attendoit le moins. Viendrez-vous nous voir cet hiver? Ne m'ôtez point une espérance qui me rend si heureux! Adieu, ma belle cousine; je vous récrirai cette semaine par Bel *** qui compte retourner à Lyon ces jours-ci.

LETTRE LXIV.

De la baronne de Vordac à la marquise d'Erneville.

D'Erneville, le 25 septembre.

Oui je conçois, chère amie, qu'avec votre caractère et vos goûts vous vous retrouvez avec plaisir dans la solitude. Je ne suis point étonnée que Mme d'Olbreuse ait pleuré en vous quittant, et moins encore qu'elle vous ait promis de revenir... Ma Pauline!... je ne puis vous cacher ce que je pense!... non, cela m'est impossible. Il faut que vous sachiez une idée que je condamne, et que je repousse vainement; ne m'en grondez pas; soyez bien sûre que je ne puis la confier qu'à vous. J'aime aussi cette bonne, cette aimable comtesse d'Olbreuse; il y a tant de grâces dans sa personne, tant de franchise et d'obligeance dans son caractère; elle est si naturelle et si sensible, sa figure est encore si agréable, comment pourroit-on ne pas l'aimer? et elle a été si charmante pour vous!... Mais, chère amie, n'avez-vous pas remarqué ce qui m'a frappé

si vivement? De bonne foi, son affection pour Léocadie vous paroît-elle une chose simple?... Assurément Léocadie est une enfant incomparable : c'est un ange. Mais n'avez-vous pas vu de quelle manière Mme d'Olbreuse la regardoit, et combien de fois, en la contemplant, les larmes lui sont venues aux yeux? et cette curiosité sur tout ce qui la regarde, ces questions sans fin, ce désir extrême d'avoir son portrait!... Songez encore que c'est Mme d'Olbreuse qui a déterminé la princesse à préférer les eaux de Bourbon.... Songez avec quelle ardeur elle vous a défendue avant de vous avoir vue.... Elle parle de votre innocence avec une certitude!... d'où lui vient cette parfaite assurance? elle vous connoît si peu!... Je vous l'avoue, mon amie, je n'ai jamais parfaitement cru que Mme du Resnel fût la mère de Léocadie, et je crois la reconnoître, à ne pouvoir s'y méprendre en Mme d'Olbreuse. Je sais combien cette idée est injurieuse pour elle; il faut lui supposer une foiblesse inexcusable, puisqu'elle l'auroit eue pour un autre que celui qu'elle a épousé.... Comment démentir le témoignage de ses yeux?... Me voilà soulagée, je vous ai ouvert mon cœur. Je suis sûre

que vous allez repousser avec sévérité cette imagination ; mais, mon amie, vous ne me l'ôterez jamais.

La belle Toulousaine est ici depuis hier ; elle a une véritable passion pour M. du Resnel ; elle songe très-sérieusement à l'épouser, et m'a chargée de le sonder à cet égard. C'est ce que j'avois déjà fait avant d'en avoir la commission, et je suis certaine que notre philosophe n'engagera plus sa liberté. J'avoue que j'en suis bien aise ; il me semble que, s'il s'étoit remarié, il seroit moins notre ami ; et quel ami !.... c'est son incomparable attachement pour vous, qui lui a gagné mon amitié. A présent je sens que je l'aime aussi pour lui-même ; je sais bien que je ne suis pour lui que *l'amie de Pauline* ; mais ce sentiment indirect est si touchant pour moi ! il me suffit, je ne lui en désire point d'autre.

Adieu, ma chère amie ; on vous attend samedi à Gilly, et l'on y prépare une jolie surprise à Léocadie ; on lui offrira une charmante collection de *laves du Vésuve*, et d'autres choses curieuses qu'[illegible] fait venir d'Italie pour elle. T[illegible] et [illegible] que je moins tard qu'à l'ordinaire [illegible]

LETTRE LXV.

Réponse de la marquise.

D'Erneville, le 28 septembre.

ASSURÉMENT je vous gronderai, mon amie. Quelle idée indigne de vous! Je suis si accoutumée à juger comme vous, je vous regarde si bien comme une autre moi-même, qu'il me semble que je suis coupable aussi de cette vilaine pensée. Je me repens que vous l'ayez eue. Quoi! parce que cette femme intéressante m'a rendu justice, parce qu'elle m'a donné les preuves d'estime et d'amitié les plus aimables et les plus utiles, nous aurions l'ingratitude de la soupçonner de l'égarement le plus avilissant! Il est vrai, elle a montré un extrême enthousiasme pour Léocadie; mais c'est ainsi qu'on aime cette enfant, et sans parler de M. du Resnel, n'avez-vous pas remarqué que le vicomte de St. Méran en étoit si singulièrement occupé, que, si Léocadie avoit été l'erreur de ses pensées de plus, on l'en auroit cru passionnément amoureux! Je conviens cependant que j'ai été frappée de la manière

dont Mme d'Olbreuse m'a parlé dans notre premier tête-à-tête sur la naissance de Léocadie. C'est une chose si universellement reçue que cette enfant est ma fille, que, depuis long-temps, je ne songe plus à me justifier de cette calomnie; je sais trop que tout ce que je pourrois dire ne paroîtroit que de la fausseté; j'aurois une sorte de honte de nier formellement ce que tout le monde croit si positivement. Ainsi, quand Mme d'Olbreuse me parla de cette aventure, je répondis simplement que je n'avois rien à dire là-dessus, que j'avois pris mon parti sur l'opinion publique, que je me contentois du témoignage de ma conscience. Là-dessus elle m'embrassa avec attendrissement, en me disant tout ce qui pouvoit me convaincre qu'elle étoit intimement persuadée de mon innocence. Son ton étoit si vrai, ses expressions si fortes, qu'il m'étoit impossible de douter de sa sincérité. Enfin, une chose encore qui m'a frappée, c'est qu'elle m'a fait très-peu de questions sur le passé, et qu'elle m'a montré la plus vive curiosité sur l'avenir et sur mes projets pour Léocadie. Je lui ai dit que je ne lui déclarerois sa naissance que le jour de sa première communion. Je lui détail-

loin mes raisons qu'elle a fort approuvées ; toujours elle répétoit qu'un devoir sacré pour moi, étoit d'inspirer à Léocadie une vive affection pour cette mère inconnue, si malheureuse et si tendre. Tout ceci m'a fait naître une pensée beaucoup plus naturelle que la vôtre ; c'est que Mme d'Olbreuse connoît cette mère inconnue, et qu'elle est sans doute sa confidente et son amie. Cette supposition explique beaucoup de choses, entre autres le choix qu'on a fait de moi pour me confier l'enfant.

Albert étoit lié à Paris avec le comte et la comtesse d'Olbreuse, il leur parloit souvent de moi ; il est probable que c'est Mme d'Olbreuse qui eut l'idée de me donner l'enfant. Mais gardons toutes ces conjectures pour nous. Je n'ai pas montré à la comtesse l'apparence d'un soupçon ; ce secret n'étant pas le sien, toutes mes questions seroient inutiles, et je n'en ai parlé ni à ma mère, ni à mon mari. La première n'a jamais douté une minute de mon innocence, et Albert, quelques preuves que je puisse lui en donner, sera toujours flottant à cet égard entre l'erreur et la vérité. Je n'ai été complétement justifiée à ses yeux que dans les premiers momens de la fausse déclaration de

Mme du Resnel; mais peu de temps après je remarquai fort bien qu'il avoit repris ses soupçons. Il a sur ce point une si longue habitude de défiance, que je crois réellement qu'il la conserveroit même alors que la véritable mère se nommeroit et se montreroit. Votre pauvre amie ne se justifiera qu'au lit de la mort!... C'est une douce consolation qui m'est assurée dans mes derniers momens. Après avoir supporté sans me plaindre, durant toute ma vie, le poids accablant de la calomnie, on me croira quand sur le bord de la tombe je prendrai Dieu à témoin de mon innocence! Alors je dirai à Albert: Tu fus injuste, et je t'aimai toujours, je te pardonnai sans effort!... Tous ses doutes s'évanouiront, et du moins il honorera ma mémoire!...

Ah! mon amie, que mon cœur est surchargé dans de certains momens!.... et comme il se déchire quand je me rappelle la félicité dont j'ai joui dans ma première jeunesse et dans les deux premières années de mon mariage!... Où sont-ils ces beaux jours! que sont devenues tant [illegible] ses espérances!... oh! [illegible] que j'erreur que je pourrois vivre sans l'estime [illegible] bert!.... Les souvenirs laissés par l'amo-

perdent avec le temps tout leur charme, ils n'ont d'attraits que durant la jeunesse; mais quel souvenir ineffaçable que celui d'une amitié si tendre, d'une confiance si intime, d'un sentiment si paisible, si pur, enfin d'une affection si parfaite!... Il me tourmentera dans ma vieillesse ainsi qu'à présent, ce souvenir désolant et chéri!.... La vieillesse!... autrefois je l'envisageois sans aucune peine, je voyois la mienne honorée par la confiance, la reconnoissance et l'estime d'Albert!... mais vieillir avec son mépris!... odieuse existence, plus affreuse que le néant!... Quand j'aurai perdu ces agrémens et ces talens qui lui plaisent, que je n'aurai plus qu'une âme qu'il ne connoît pas, et qu'une réputation flétrie! grand Dieu, quel sera mon sort!... Et maintenant même, combien il seroit horrible, si je n'avois eu que des amis froids et lâches!... Ah! je sens profondément tout ce que je dois à l'amitié qui m'a protégée, défendue avec tant de courage, de zèle et de constance!.... Croyez, mon amie, que la reconnoissance est ma plus douce consolation.

Adieu, je vous promets d'arriver de bien bonne heure samedi à Gilly.

LETTRE LXVI.

Du duc de Rosmond à la comtesse de Rosmond, sa sœur.

Paris, le 19 décembre.

Quoi donc, chère sœur, encore à la M***, le 19 décembre! Comptez-vous y passer l'hiver? *Le vertueux St. Méran* qui est avec vous seroit-il cause de ce projet, et votre superbe cœur seroit-il enfin captivé?... Je n'en crois rien; les femmes, même les plus fières, telles que vous, estiment les *bons sujets;* mais ce n'est jamais qu'en faveur des *mauvais* qu'on les voit renoncer à leur système d'indifférence. Je me suis bien moqué de Poligni qui, pour vous séduire, imagina de *se convertir*, et que le désir de vous plaire a rendu le plus triste de tous les mortels. Quant à St. Méran qui, comme chacun sait, est éperdument amoureux de vous, je parie que son respect et sa timidité égalent son amour; vous n'avez jamais inspiré que des passions de ce genre; c'est pourquoi vous n'avez jamais aimé. Qui sait où l'on auroit pu vous mener avec de l'é-

tourderie, de l'audace et de la persévérance? Si St. Méran avoit un peu plus de connoissance des femmes, quel chemin il vous feroit faire dans cette solitude où vous ne craignez point de l'admettre! A sa place, je serois mortellement piqué de cette sécurité, et je concevrois le hardi dessein de vous tourner la tête, de vous *égarer* sur *la montagne sainte* à la face de l'*autel de la Vertu*. Cette idée vous paroîtra monstrueuse, mais je ne conçois pas que votre jardin allégorique en puisse inspirer d'autres à vos malheureux amans. Je m'occupe aussi beaucoup de mon jardin de C**. Vous le trouverez très-embelli. J'ai fait l'acquisition d'une charmante statue de la *Liberté*. Je l'ai placée dans cette partie du jardin qui ressemble à la Suisse, parmi les rochers, les montagnes et les précipices; ce morceau de sculpture forme un groupe d'un très-bel effet. L'artiste, d'après l'ingénieuse idée des anciens, a représenté la Liberté entre *Abéone* et *Adéone*, les deux divinités qui présidoient au départ et au retour, parce qu'en effet la Liberté renferme le pouvoir d'aller et de revenir où l'on veut (1). Jules nous écrit

(1) La Liberté antique est ainsi caractérisée sur

des lettres charmantes; mais avec toutes les grâces de sa tante, il a déjà ses idées romanesques: pauvre Jules! comme il sera un jour le jouet et la dupe des femmes!

Je ferai pour l'abbé toutes les démarches que vous désirez avec tant d'ardeur. Il a de la naissance, et sans doute un très-grand mérite; mais avec une austérité de mœurs pareille à la sienne, les prêtres obtiennent des cures, et non des évêchés. Au reste, je sens combien il seroit flatteur pour nous de faire un évêque du précepteur de mon fils, et j'espère que j'y réussirai. L'évêché en question est demandé par le prince*** pour le précepteur de son fils; Mme de*** devenue l'ennemie implacable du prince, saisit l'occasion de lui donner ce désagrément éclatant, et m'a promis d'employer tout son crédit pour moi; et voilà comment, ma chère Uranie, l'*homme vertueux* aura la préférence. Sans les passions secrètes, et sans l'intrigue et la faveur, il resteroit à jamais dans l'obscurité.

---

un nombre infini de vieilles médailles; les modernes ont malheureusement supprimé ces attributs! (Voyez dans l'Encyclopédie le mot *Liberté*.)

Note de l'Editeur.

Adieu, mon aimable Uranie. Votre belle-sœur se plaint vivement d'une absence qui la prive depuis si long-temps de vous et de son fils; revenez-nous bien vite, il est nécessaire pour l'affaire de l'abbé, que vous ne différiez plus votre retour. Vos terreurs sur la guerre m'ont fait rire. Un peu de philosophie vous ôteroit ces idées gothiques. Soyez donc bien sûre qu'*il y a aujourd'hui impossibilité morale de faire des conquêtes* (1).

LETTRE LXVII.

De la comtesse de Rosmond au vicomte de St. Méran.

De Paris, le 15 mai.

Je vous envoie un courrier pour vous faire partager ma joie. Notre bon abbé est nommé à l'évêché d'Autun. Il a fallu pour cela toute la faveur dont mon frère jouit depuis cinq ans, et toute la haine de Mme de*** pour M. le prince***. Enfin, une fois sans conséquence, le crédit et l'in-

(1) Encyclopédie, mot *Législateur.*

trigue auront servi à récompenser la vertu! Heureux le diocèse qui sera gouverné par ce digne prélat! Il ne partira pour s'y rendre que sur la fin d'octobre, et ensuite il s'y fixera pour jamais; nous le perdrons pour toujours. Ce sera un grand vide dans ma vie, mais je serai consolée en apprenant toutes les bonnes actions qu'il fera. Quel plaisir de voir le mérite à sa place! c'est une jouissance qu'on a si rarement!... Mon frère s'est conduit dans cette affaire avec une suite que je n'osois attendre de sa légèreté naturelle; il est enchanté de ce succès, mais la joie que lui cause cette espèce de triomphe, est troublée par un chagrin particulier très-amer. La pauvre *Camille Dercy*, sa maîtresse, est morte hier d'une fluxion de poitrine!..... Mon frère est extrêmement affligé!...

Adieu, mon ami. Agnès vous dit mille choses tendres. Nous espérons toujours que vous serez ici le 2 ou le 3.

LETTRE LXVIII.

Du marquis d'Erneville à la comtesse.

D'Erneville, le 25 mai.

Hélas! ma mère, cette malheureuse Camille n'existe plus!... D'Olbreuse me mande qu'elle est morte le cinquième jour d'une fluxion de poitrine, le 14 de ce mois!..... si jeune encore!.... Combien elle est présente à mon souvenir!... comment oublier cette figure parfaite, si noble, si expressive, si brillante!... et tant de grâces, d'esprit et de talens!....

Je vous supplie, ma mère, de trouver un prétexte pour faire prendre le deuil à Stéphen!...

J'ai tant de tristesse, j'ai l'imagination si noire, que je partirai demain pour Decise, uniquement pour passer deux ou trois jours entièrement seul.

Ce fut dans ce mois que, pour mon malheur éternel et pour le sien, je vis pour la première fois cette infortunée!..... avec

cette ineffaçable idée, il n'est plus pour moi de printemps!...

Adieu, ma mère; je ne suis pas digne aujourd'hui de m'entretenir avec vous!

LETTRE LXIX.

De Mme d'Orgeval à son mari.

D'Erneville, le 1er août.

Je suis ici depuis quatre jours, mon bon ami. Le vicomte de St. Méran y est arrivé avant-hier. Ses voyages en Bourgogne deviennent fréquens; aussi le reçoit-on avec des grâces!...

Nous avons un *revenant* dans le village, qui fait toutes sortes d'espiégleries. Tu sais que la tante de Jacinthe demeuroit dans une petite maison isolée, sur le bord de la Loire, au *port du Fourneau*. Cette vieille femme est morte, et les villageois disent que *son âme, habillée de blanc*, revient toutes les nuits; elle entre dans le souterrain qui conduit du *port du Fourneau* à l'entrée du village; les servantes du château assurent

aussi qu'elles l'ont vue : tous ces récits causent un effroi universel.

Je crois qu'il y a là-dessous quelque intrigue d'amour. J'ignore si elle est subalterne ou *d'un genre relevé*.

Je compte rester ici jusqu'à ton retour, qui sera, je l'espère, la semaine prochaine.

Adieu, mon bon ami ; Zéphirine se porte bien ; Pauline a toujours l'air de l'aimer beaucoup ; elle m'a demandé de la lui laisser tout l'été, à cause des leçons qu'on lui donne ici. On en fera *une merveilleuse* ; je la trouve déjà maniérée pour son âge ; mais je m'en consolerai, pourvu qu'elle épouse Maurice.

LETTRE LXX.

De la marquise à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 4 août.

En vérité, chère amie, notre [illegible] nant commence à m'étonner moi-même, et après m'être bien moquée des frayeurs des femmes de chambre et des villageois, je crois que j'en ai peur aussi. La France, qui n'est ni sot, ni poltron, m'a juré qu'il a vu le spectre hier, à une heure après minuit, qui couroit *comme un cerf* dans l'allée qui conduit au souterrain. Le marinier Rochu m'a protesté qu'il a vu ce même fantôme sortir une fois de la maison de la tante de Jacinthe, et une autre fois y rentrer, non par la porte, mais en perçant la muraille. Sa femme et son fils ont été témoins de ce dernier fait. Cependant la maison est absolument inhabitée, le vicomte de St. Méran a été l'examiner avec le plus grand soin, et il n'y a point d'autres ouvertures que celles de la porte et de cinq fenêtres. On conte bien d'autres choses plus merveilleuses, je

ne vous rapporte que les plus authentiques. Jacinthe et toutes nos femmes sont bouleversées de terreur, sans en excepter Mlle du Rocher, qui a long-temps fait l'esprit fort, mais qui s'est trahie hier en se trouvant mal, parce que le vent a éteint une lumière qu'elle tenoit en traversant la cour. Cet événement ne vous paroît pas surnaturel; mais Mlle du Rocher a cru que c'étoit une niche du revenant, et elle est tombée sans connoissance sur la place. Quand elle a repris ses sens, elle nous a soutenu qu'une figure blanche *monstrueusement gigantesque*, qui couroit *comme un trait*, avoit en passant éteint sa lumière. Je prends toutes les précautions imaginables pour que ces histoires ne soient pas contées aux enfans, et jusqu'ici ils n'en savent pas un mot.

Combien nous aimons le merveilleux, c'est-à-dire, tout ce qui nous émeut vivement! Ces frayeurs, qui sont très-réelles, amusent tout le monde; elles ont une sorte de charme pour ceux même qui les éprouvent, car ils seroient fâchés d'en être désabusés. Jamais le château n'a été si animé, jamais on ne s'y est moins ennuyé. Il n'y a sur la terre qu'un véritable bien, c'est la paix, c'est la douce tranquillité, et notre

cœur inquiet veut toujours être agité ! preuve certaine que nous n'avons pas été formés seulement pour cette vie passagère, et qu'il en est une autre où nos sentimens seront assortis à notre destination.

Ma Léocadie ne se porte pas bien depuis deux jours ; elle grandit beaucoup, j'espère, que c'est la seule cause du mal-aise qu'elle éprouve. Que je trouve le vicomte de Saint-Méran aimable ! il a tant d'esprit, et un si bon esprit ! Et puis, je vous assure qu'il est amoureux de Léocadie ; il la regarde, il soupire, il rêve, et il n'est occupé que d'elle. J'ai lu que Mme de Maintenon inspira une passion à onze ans ; Léocadie a dix ans et demi, et elle est sûrement mille fois plus jolie que ne le fut jamais la veuve de Scaron, qui n'avoit pas une beauté remarquable.

Adieu, mon amie, venez nous voir. Vous qui aimez les histoires de revenans, vous serez trop heureuse ici ; vous en aurez tous les jours cinq ou six nouvelles. Je trouverois notre fantôme beaucoup plus aimable qu'effrayant, s'il pouvoit vous attirer.

LETTRE LXXI.

Du marquis d'Erneville à la comtesse.

D'Erneville, le 7 août.

Grand Dieu !... il ne me manquoit que de devenir visionnaire !.... Mais que dis-je !... ah ! malheureux !... non ! ce ne fut point une illusion !... Ma mère, vous seule pouvez me plaindre !.... mais il m'est impossible de vous confier aujourd'hui cet étrange secret.... J'ai la tête brûlante, ma main tremble.... mes idées sont si confuses !.... O que ne puis-je perdre entièrement la tête et la mémoire !....

LETTRE LXXII.

De Mme d'Orgeval à son mari.

D'Erneville, le 8 août.

Tu as bien fait, mon bon ami, de différer ton retour; tu ne te serois pas amusé ici. Nous avons passé ces trois derniers jours bien tristement. Léocadie a eu, pendant deux jours, une grosse fièvre, sans aucun danger; mais tu penses bien que Pauline a été dans des états violens, elle a veillé deux nuits, tous *les amis* sont venus, la baronne et le philosophe, et nous avons eu d'heure en heure des *scènes de sensibilité*.... Saint-Méran est absolument *passionné* pour cette petite fille; je n'ai jamais vu d'exagération plus ridicule, et c'est beaucoup dire du lieu d'où je t'écris. Zéphirine a fort bien joué son rôle aussi, elle a parfaitement fait sa cour à Pauline. Je te réponds que la petite rusée en sait déjà long pour son âge; mais elle est en bonne école pour cela.

Ce n'est pas tout. Léocadie est beaucoup mieux, mais ton frère est fort malade de-

puis hier. Ce mal subit est venu de la manière du monde la plus extraordinaire. Je vais te conter tout ce que j'en sais; tu en jugeras.

Avant-hier au soir Léocadie étoit déjà beaucoup mieux, mais Pauline la veilla encore jusqu'à deux heures et demie du matin; *les élus* étoient avec elle dans sa chambre, c'est-à-dire, la baronne, le philosophe et St. Méran, tandis que le baron, la du Rocher, Remi, Sauval, Mme Regnard et moi nous étions dans le salon. Nous jouïons au wisk et au reversi, mon frère alloit et venoit. Enfin à trois heures moins un quart, Pauline, entourée de sa cour, parut, vint me baiser au front, dit languissamment un mot de bonté à chacun, et s'appuyant sur le bras de la confidente Vordac, nous quitta pour aller se coucher. Après le départ *de la reine*, les favoris disparurent, il ne resta plus dans le salon, que Remi, Sauval et moi.

Mon frère dit que, le chaud étant excessif, il avoit besoin d'aller prendre l'air après avoir été renfermé toute la journée. Nous lui fîmes promettre d'aller du côté du souterrain, afin d'épier *le revenant*, et moi je me décidai à attendre son retour. Nous nous mîmes à prendre du thé, et au bout

de cinq quarts d'heure, le marquis ne revenant point, le jeune peintre me proposa d'aller au-devant de lui. Comme il faisoit grand jour, j'y consentis. Nous fûmes du côté du souterrain, et nous en vîmes sortir le marquis et St. Méran; mais il me seroit impossible de te donner une idée de la figure effrayante de ton frère. Il étoit pâle comme la mort, il avoit les yeux horriblement hagards, il marchoit en vacillant, comme un homme ivre. St. Méran paroissoit ému; et d'ailleurs ne donnoit aucun signe de frayeur. Nous avons été, Sauval et moi, tout abasourdis à l'aspect de ton frère. Il a éprouvé un embarras visible en nous apercevant; il a voulu balbutier quelque chose, il ne savoit ce qu'il disoit, il bégayoit, sa voix trembloit. St. Méran a pris la parole pour nous dire en riant que le revenant ne s'étoit pas montré; mais que le marquis, dans l'endroit le plus obscur du souterrain, avoit rencontré une roche contre laquelle il s'étoit grièvement blessé à la jambe.... Que penser de ce récit!.... Il n'y avoit point de sang à son bas, cette blessure ne pouvoit être considérable, et il étoit dans un état affreux!.... Je sais qu'il n'a pas l'esprit foible, et qu'il est très-brave; ce-

pendant il étoit épouvanté, hors de lui: cela est certain.... Et que faisoit là St. Méran sorti du salon une demi-heure avant lui, et qui nous dit en nous quittant qu'il alloit se coucher?.... Enfin le lendemain nous apprîmes que le marquis avoit une fièvre épouvantable qui dure encore; il ne veut voir personne. Pauline même n'a la permission d'entrer dans sa chambre qu'un moment dans la journée.... Il y a là-dessous quelque mystère fort singulier? Comme Sauval a conté l'état dans lequel nous avons rencontré le marquis à la sortie du souterrain, tout le monde est persuadé qu'il a vu l'horrible spectre. Moi-même, en vérité, je ne sais que penser. Cependant St. Méran étoit avec lui, et paroissoit fort tranquille: on s'y perd. Tout ceci donne un poids prodigieux aux histoires du revenant, et je t'assure que nous mourons tous de peur.

Adieu, mon bon ami; mande-moi ce que tu penses de ces aventures.

LETTRE LXXIII.

Du marquis à la comtesse.

D'Erneville, le 14 août.

Rassurez-vous, ma tendre mère. Il est vrai que j'ai été bien malade, mais la fièvre m'a quitté. Cependant permettez-moi de différer encore le récit que vous me demandez. Je conçois votre curiosité, mais j'ai la tête si foible!.... Je vais voyager dans les environs pendant huit ou dix jours, ensuite je reviendrai; je vous écrirai alors avec détail, et vous saurez tout. Adieu, ma mère; je suis bien malheureux, et sans aucun espoir de cesser jamais de l'être.

LETTRE LXXIV.

De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 23 août.

Je puis à présent, mon cher chevalier, vous éclaircir l'*énigme*. Vous aviez fort bien pensé, quand je vous montrai la lettre de Denise, qu'il *ne* s'agissoit ni *d'apparition*, ni de *revenans*. Voici ce qu'on m'a conté à Bourbon, où l'histoire fait grand bruit.

Albert étoit jaloux de St. Méran, il a épié, il a écouté des conversations, il a surpris des billets, etc., bref il s'est battu avec le vicomte. Ils se donnèrent rendez-vous dans le souterrain dont la peur chasse tout le monde. Vous savez qu'au milieu du souterrain la voûte se trouve interrompue par un grand espace en plein air; ils se battirent là auprès du rocher; vous connoissez cet endroit.

Le marquis fut blessé. On convint de tenir la chose très-secrète; cependant, durant sa maladie, Albert ne put dissimuler son chagrin et sa rancune, il ne voulut pas voir

sa femme; et St Méran partit trois jours après, avant la guérison d'Albert. Tout cela est assurément très-clair

Enfin mon frère, à peine rétabli, vient de quitter Erneville : il voyage; Pauline est triste, inquiète; je pense que ce *beau roman* va finir par une séparation. J'admire que mon frère ait eu la patience d'attendre si long-temps, car de bon compte en voici *trois* bien constatés : le duc de Rosmond, le *philosophe*, et St. Méran.

Si vous n'étiez pas si discret, vous pourriez bien en nommer *un quatrième*; j'ai toujours été persuadé que vous avez eu cette bonne fortune autrefois, pendant ce fameux voyage d'Albert aux eaux de Vichi.

Adieu, mon cher; mes complimens à nos amis.

LETTRE LXXV.

Réponse du chevalier.

d'Autun, le 25 août.

Comme vous l'observez fort bien, *rien n'est plus clair.* Quant à *ma discrétion*, je pourrois dire de *l'héroïne* que l'amant favorisé par elle,

A si peu de temps pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

Mais (sans me compter) nous en trouverons bien une *demi-douzaine.* Vous avez oublié dans votre calcul le président de *** qu'elle eut à Dijon, et puis les deux buveurs d'eau de Bourbon, Landry et Duval, ces trois là sont aussi *constatés* que les autres. Nous pouvons sans témérité en supposer pour le moins autant d'inconnus, ainsi je crois que le total va bien jusqu'à quinze... et elle écrit toujours son *journal* et ses *mémoires!* J'imagine qu'à l'exemple de la fameuse Mme de Staal, elle ne s'y peint *qu'en buste.* Mais cela n'est-il pas suffi-

sant? *Le cœur* se trouve dans le buste, et le cœur est tout :

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé (1).

Instruisez-moi du dénoûment, je vous prie. Si, comme tous les honnêtes gens le pensent, ce n'est pas une éternelle séparation, votre frère est le plus sot et le plus lâche de tous les hommes.

Adieu, mon cher, mes respectueux hommages à madame d'Orgeval.

LETTRE LXXVI.

Du marquis à la comtesse

D'Erneville, le 26 août.

Je vais, mon amie vous dire une chose que ma raison dément!..... une chose que je ne pourrois confier à nulle autre sans me couvrir du plus grand ridicule..... Mais vous m'écouterez, vous me plaindrez!... je ne puis dire : *vous me croirez*, je ne me crois pas moi-même...

(1) Vers de la tragédie de Cinna.

Le 6 août, Pauline étant encore inquiète de Léocadie, nous veillâmes dans la chambre de cette enfant jusqu'à près de trois heures; alors Pauline fut se coucher, et moi j'eus envie de profiter de la plus belle nuit du monde, et d'aller me promener. On me fit promettre de diriger ma promenade du côté du souterrain, devenu célèbre par les récits d'apparition dont je vous ai déjà parlé... je sortis seul du salon; afin d'abréger le chemin, je passai par le long corridor qui conduit aux chambres de Jacinthe, des autres femmes de chambre et de Léocadie. Les lampes étoient éteintes, mais le jour commençoit à poindre, et l'on pouvoit déjà, sinon distinguer, du moins entrevoir les objets. J'étois à la moitié du corridor, lorsque j'aperçus à quelques pas de moi, une figure blanche qui me parut sortir de la chambre de Jacinthe. Il me vint sur-le-champ à l'esprit que c'étoit une des jeunes femmes de chambre qui s'amusoit à faire le revenant; aussitôt je criai en me nommant, que j'ordonnois qu'on s'arrêtât. Pour toute réponse on prit la fuite... Vous savez que je cours bien, mais la figure couroit d'une manière surnaturelle.... et je pensai qu'il n'y avoit sûrement pas de femme

dans le château qui eût cette surprenante agilité.... La figure conservant toujours l'avantage qu'elle avoit eu d'abord, se trouvoit à la même distance; au bout du corridor, elle franchit le petit escalier avec une inconcevable rapidité, je la perdis de vue; j'imaginai qu'elle alloit au souterrain, et comme elle prenoit le chemin de l'allée de tilleuls qui est le plus long, je pris celui de la basse-cour qui est infiniment plus court. J'avois mon passe-partout, j'ouvris la porte, et je me trouvai à trente pas du souterrain au moment où la figure sortoit de l'allée de tilleuls; je me précipitai à sa rencontre, je n'étois plus qu'à dix pas d'elle, lorsque je me sentis saisir par derrière, ce qui me força de m'arrêter. Dans cet instant la figure passa comme un éclair, et entra dans le souterrain.... C'étoit St. Méran qui m'avoit arrêté, et qui me retenoit toujours en faisant de grands éclats de rire, et en me demandant où j'allois si vite. Je me débarrassai promptement de ses bras, et je me précipitai à toute course dans le souterrain; il m'y suivit... A cinquante pas de l'endroit où la voûte effondrée forme une large ouverture qui laisse voir les cieux, je distingue parfaitement la figure blanche qui avoit

très bien d'avance sur moi.... Je lui avois crié plusieurs fois qu'elle ne m'échapperoit point, que je la poursuivrois avec persévérance..... Il faisoit grand jour..... Tout à coup la figure au lieu de se diriger en avant, se jeta de côté, gravit le rocher qui se trouve dans la partie la plus découverte de cet endroit en plein air. Je m'arrêtai au pied du rocher en criant à St. Méran que j'entendois accourir, que le fantôme ne pouvoit plus nous échapper.... En apercevant St. Méran, je me disposai à monter sur le rocher. Dans ce moment, la figure blanche, voilée de la tête aux pieds, me dit: *Arrête!* Cette voix douce, mais éclatante et sonore, m'émut jusqu'au fond des entrailles... Qu'elle me parut terrible! c'étoit la voix de la conscience..... Je restai frappé d'étonnement.... La figure alors relève son voile, et me découvre son visage... O prestige inconcevable!.... c'étoit elle!.... Je la vois pâle, immobile, mais plus belle, plus majestueuse que jamais, me regardant fixement.... c'étoit elle.... c'étoit Camille.... Je veux douter, j'ose attacher mes yeux sur cette figure éblouissante et formidable!.... je ne puis soutenir son regard pénétrant et sévère, il

me semble qu'au fond de mon cœur se rouvre et se déchire une blessure mortelle; mon sang se glace dans mes veines, et je tombe évanoui dans les bras de St. Méran.

Je restai près de trois quarts d'heure dans cet état; enfin les secours de St. Méran me rappelèrent à la vie.... Je jetai les yeux en frémissant sur le rocher.... je ne vis plus rien.... Qu'avez-vous donc? me dit St. Méran; que vous est-il arrivé? Quoi! repris-je, vous n'avez rien vu!... Absolument rien, répondit-il, et je vous avoue que cette question dans votre bouche et l'état où vous êtes, me paroissent les choses du monde les plus surprenantes. Cette réponse me fit éprouver une espèce de confusion d'un genre absolument nouveau pour moi; la honte de paroître pusillanime dissipa pour un moment mon trouble et ma terreur, je m'efforçai de sourire. Ce n'est pas, répliquai-je, que je crois avoir vu un fantôme; mais quand vous m'avez arrêté à l'entrée du souterrain, une femme y est entrée, j'en suis certain, et je pense que c'étoit la jeune Suzette.... Quant à mon évanouissement, il faut que vous sachiez que depuis quelque temps je suis sujet à ces sortes d'accidens, et d'ailleurs en courant je me suis heurté

violemment contre ce rocher je me suis blessé à la jambe, la douleur et l'émotion d'une course rapide m'ont fait évanouir... St. Méran eut l'air de me croire. Il me donna le bras, et nous retournâmes au château. A la sortie du souterrain nous trouvâmes Mme d'Orgeval; j'avois sûrement dans la physionomie quelque chose d'extraordinaire, car elle me regarda avec l'air du plus profond étonnement.....

Je rentrai chez moi, je m'enfermai.... je me jetai dans un fauteuil, je rassemblai toutes mes forces, je rappelai toute ma raison, afin de me persuader que ce que je venois de voir n'étoit qu'une illusion; mais en vain!..... J'aurois pu le croire, si en entrant dans le souterrain mon imagination eût été frappée, ou que l'aspect de cette figure m'eût étonné; mais jusqu'à l'instant où j'entendis cette voix redoutable (qui semble encore retentir à mon oreille), je n'avois pas la moindre émotion, je ne songeois nullement à l'objet infortuné qui s'offrit à mes regards.... Enfin, après cette terrible apparition, seul dans ma chambre, glacé de terreur, je n'entendois, je ne voyois rien. Preuve incontestable que l'apparition du rocher n'étoit point l'ouvrage de l'ima-

gination.... D'ailleurs, j'étois sûr de l'avoir revue.... son regard fixe et perçant avoit si bien pénétré jusqu'au fond de mon cœur.... Cependant comment croire avec certitude un tel prodige?.... je ne pouvois ni me le persuader, ni en douter .... Dans cette étrange perplexité d'idées je pensai tout à coup que peut-être une fausse nouvelle m'avoit abusé, que peut-être une *léthargie* avoit donné lieu à ce bruit, qu'enfin Camille vivoit encore, et que j'avois vu, non une ombre vaine, mais Camille elle-même. Dans cette supposition il étoit fort difficile de concevoir pourquoi elle erroit ainsi durant la nuit autour du château d'Erneville; mais enfin ce n'étoit qu'une singularité qui n'avoit rien de surnaturel..... Frappé de cette idée, j'écrivis sur-le-champ à d'Olbreuse pour lui mander que j'avois des raisons particulières de douter de la mort de Camille, et que je le conjurois de prendre à cet égard les informations les plus précises.

Après avoir écrit cette lettre, je fus obligé de me coucher; j'avois une fièvre brûlante... Quelques heures après je me relevai et je vous écrivis ce billet qui vous a causé tant d'inquiétude. Je me remis au lit sur le soir;

restai plusieurs jours... ensuite la fièvre se dissipa. Sur la fin de la même semaine, je reçus la réponse du comte d'Olbreuse, qui ne me permit pas de conserver le moindre doute sur la mort de l'infortunée Camille !.. Il me mandoit qu'étant à l'agonie, elle avoit fait appeler Mme d'Olbreuse, qui ne s'étoit arrachée d'auprès d'elle qu'après avoir reçu son dernier soupir !.... et que lui, d'Olbreuse, trois jours après, avoit rencontré son convoi dans la rue St. Honoré !...

Elle n'existoit plus le 14 *mai !* et *je l'ai vue* dans la nuit du 6 *août !*... Tous les raisonnemens sont anéantis par un fait certain, positif : je l'ai vue !...

Je voulus la revoir encore !.... Je retournai secrètement trois nuits de suite au souterrain ; j'y éprouvai les plus violentes émotions, mais rien ne parut !.... J'y veux retourner encore ; je veux la revoir !... Adieu, ma mère ; ô ne me dites point que c'est une erreur ; vous ajouteriez à mon affliction sans me désabuser. Je vous répéterai jusqu'à mon dernier soupir : *Je l'ai revue !....*

LETTRE LXXVII.

De la marquise à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 27 août.

Non, chère amie, toutes les histoires d'apparitions sont entièrement finies ; mais malgré tous mes soins, les enfans en ont entendu parler. Voici ce que j'ai découvert. J'ai remarqué que, depuis sa maladie, Léocadie est devenue peureuse ; dès que la nuit vient, elle n'ose aller seule d'une chambre à l'autre, et lorsqu'on veut l'y forcer, elle rougit, elle pâlit, elle est visiblement troublée. Surprise de ce changement, je l'ai prise en particulier pour la questionner. Vous connoissez sa candeur ; après avoir un peu hésité, elle m'a avoué qu'il lui étoit arrivé *une chose bien extraordinaire*, et qu'enfin elle avoit *vu un fantôme*. J'ai demandé des détails, et elle m'a conté que ce fut dans la nuit où elle a été le plus malade ; et dans laquelle je me trouvai si mal moi-même, qu'Albert m'ordonna positivement à deux heures après minuit, au moment où elle s'en-

devoit, d'aller me reposer dans ma chambre, en me promettant qu'on viendroit me chercher dès qu'elle s'éveilleroit. Léocadie prétend donc qu'environ une heure après mon départ elle se réveilla, parce qu'elle sentit *qu'on l'embrassoit*, et que son visage étoit baigné de larmes.... Elle ouvrit les yeux en disant : *Oh! c'est maman!*... mais elle vit une figure inconnue, *d'une beauté merveilleuse*, *vêtue de blanc*, et qui s'enfuit aussitôt... Jacinthe étoit là, et accourut tout de suite à son lit.... Léocadie, très-émue, lui demanda quelle étoit cette belle personne; Jacinthe étonnée lui répondit qu'elle n'avoit rien vu, et lui soutint que c'étoit un rêve... En même temps elle l'engagea à ne m'en point parler, parce que je prendrois ce rêve pour du délire, et que cela me donneroit les plus cruelles inquiétudes.

Léocadie garda le silence, et depuis qu'elle est rétablie, elle n'a pas osé m'en parler, croyant, dit-elle, que je me moquerois de cette vision; mais malheureusement elle est si fortement persuadée de la réalité de cette apparition, que rien ne pourra jamais l'en dissuader. A tous mes raisonnemens, elle répond constamment : *Je ne ré-*

vois point, je ne dormois point, je n'avois point le délire, je l'ai vue. Je lui ai demandé si elle avoit conservé un souvenir distinct de cette figure; elle dit *qu'elle ne se rappelle bien que ses grands yeux noirs remplis de larmes, et sa beauté surprenante;* mais qu'elle n'avoit pas eu le temps d'examiner tous ses traits.

Sans doute tous les récits d'apparition *de la figure blanche* ont frappé son imagination et causé cette illusion, d'autant mieux qu'elle avoit entendu Suzette parler *du fantôme du souterrain.* Voilà ce que la raison me dit; mais, comme il est permis aux femmes d'être foibles et superstitieuses, je vous avoue, chère amie, que malgré moi ce récit m'a frappée... Ce baiser, ces larmes... cette belle figure de femme! .. je rougis de vous le dire;... mais, si nous cessons de recevoir *les étrennes anonymes*, je croirai que sa mère n'existe plus.... et alors la vision de Léocadie ne me paroîtra rien moins qu'une chimère. Combien est foible le pouvoir de la raison en comparaison de celui de l'imagination!... Ceci me fait beaucoup de peine, car ma Léocadie a la tête frappée pour toute sa vie.

J'ai un chagrin nouveau plus amer en-

core, chère amie!... Albert est dans un état auquel je ne comprends rien... Chaque jour semble accroître sa sombre mélancolie; il maigrit, il change;... depuis quelques jours il passe les nuits dans sa chambre; il a quitté la mienne, parce que, dit-il, pour sa santé, il veut pendant un mois prendre le lait d'ânesse et se faire éveiller avec le jour.... Et je sais qu'il va se promener seul tous les soirs, et qu'hier il n'est rentré qu'à près de cinq heures du matin! Si je soupçonnois là-dessous une intrigue, je n'en parlerois point, non, pas même à vous, chère amie; mais je suis très-sûre qu'il ne s'agit de rien de semblable. Non, il veut être seul, il veut s'occuper, se nourrir en liberté, sans aucune contrainte, d'un chagrin secret... O qui m'eût dit autrefois qu'Albert près de Pauline, tomberoit dans la consomption!... Ce n'est pas assez pour moi de gémir de la perte de sa confiance et de son estime, il faut encore que ma présence lui soit importune!

Chaque année produit pour moi de nouvelles peines! et j'en envisage encore de plus cruelles dans l'avenir!...

Ah! que j'ai besoin de courage et des douces consolations de l'amitié!...

LETTRE LXXVIII.

Du marquis à la comtesse.

D'Erneville, le 28 août.

O QUELLE scène?... dans quel trouble affreux elle m'a jeté!...

Poussé par un sentiment que je ne saurois définir, je n'ai pu me défendre tous ces jours-ci de retourner la nuit au souterrain. J'y fus encore hier à deux heures après minuit... Tout le monde couché dans le château, se livroit aux douceurs du sommeil!... seul je veillois!.... Le ciel étoit couvert de nuages, et la nuit excessivement sombre... Arrivé au milieu du souterrain, je m'assis au bas du rocher, le dos tourné à la partie de la voûte qui est du côté du château, et que je venois de parcourir. Bientôt le vent s'éleva et le tonnerre se fit entendre!.... Tout orage nocturne me fait une vive impression! et le souvenir qu'il me rappelle étoit encore plus frappant au pied de ce rocher redoutable!.... Je me livrai tout entier à la rêverie la plus douloureuse :

peu à peu ma tête s'exalta..... Je pensai qu'à la lueur des éclairs j'allois revoir Camille; qu'elle reparoîtroit terrible et menaçante pour me reprocher son malheur, sa mort et mon crime!...

La tempête continuoit toujours, et l'aurore commençoit à dissiper l'obscurité!... Tout à coup j'entends près de moi un léger bruit;... je frissonne, je lève en tremblant les yeux sur la cime du rocher, et je m'écrie : *Oui, parois, j'ose t'attendre et t'appeler!*... A peine ai-je prononcé ces mots, que, sur le sommet du rocher, je vois s'élever doucement une figure blanche!.... Il me semble que la foudre vient de me frapper... Un mouvement machinal et convulsif m'arrache de ma place, et je retombe prosterné. *O qui donc appelles-tu?*... dit alors une voix douce et tremblante!... Cette voix me cause une violente émotion d'un autre genre; je me relève, je regarde au-dessus de moi, et je reconnois Pauline en pleurs, me tendant les bras!.... La surprise, la confusion, l'attendrissement me rendirent immobile et muet... Pauline descend du rocher, et je me trouve dans ses bras... Je n'avois qu'imparfaitement ma tête.... Je serrai Pauline contre mon sein; ensuite la

repoussant avec égarement : éloigne toi, lui dis-je, oh ! près de ce rocher, je ne puis recevoir tes embrassemens ! éloigne-toi, je veux être seul ici... Tu me glaces d'effroi, s'écria-t-elle, je ne te quitterai point... Elle pâlit en disant ces paroles, et je ne songeai plus qu'à elle !... Chère Pauline, repris-je, sortons de ce lieu, viens, suis-moi !... En parlant ainsi, je l'entraîne, et nous rentrons sous la voûte... Nous nous trouvons bientôt dans une obscurité totale ; nous marchions avec rapidité, Pauline gardoit le silence, je tenois sa main... Au bout de quelques minutes je m'aperçus que cette main me pressoit fortement, et qu'elle étoit excessivement froide ! Une terreur extravagante me saisit !..... Pauline !..... dis-je d'une voix étouffée, parle-moi !... Pauline ne répondit point, et cette main glacée serra la mienne avec une nouvelle force !.... mes cheveux se dressèrent sur mon front, je perdis tout-à-fait la tête.... Où me conduis-tu, m'écriai-je ?... n'importe, je dois te suivre... Nous avancions toujours... Enfin nous atteignons le bout du souterrain ; le jour nous éclaire, et je revois Pauline, mais pâle, sans haleine, défaillante et presque sans connoissance. Je fondis en larmes, je la portai sur

un banc dans l'allée de tilleuls;... elle reprit promptement ses sens,... nous rentrâmes au château.

Vous imaginez bien qu'il me fallut subir l'interrogatoire le plus embarrassant. Je commençai par faire le serment le plus solennel, que nulle espèce d'intrigue ne m'attiroit dans le souterrain. Pauline me crut. Ensuite je protestai que, depuis ma maladie, j'avois des espèces de vapeurs noires, des imaginations bizarres, que je me plaisois dans cette solitude du souterrain, parce que je pouvois m'y livrer, sans distraction, à mes sombres rêveries. Pendant cette explication, Pauline pleura beaucoup, avec une amertume et en même temps une douceur qui me pénétrèrent.... Je tombai à ses pieds, je mêlai mes pleurs aux siens.... Elle m'apprit, à son tour, qu'ayant été réveillée par le tonnerre, dont elle a peur, elle étoit venue dans ma chambre; que ne m'y trouvant point, elle avoit pris le chemin du souterrain, sachant que j'y allois quelquefois.... Hélas! il me seroit sans doute bien doux de pouvoir ouvrir mon cœur à la compagne de ma vie!... il fut un moment où j'aurois fait cette confidence sans effort.... elle s'y refusa; main-

tenant, j'ose vous l'avouer, je ne sens plus ce besoin. La confiance n'est une consolation que lorsqu'elle est réciproque..... de pénibles secrets ont mis entre Pauline et moi de cruelles barrières!... Pardonnez, ma mère, ce mot qui m'est échappé!.... Je le sais, il vous est impossible de douter d'elle; ô combien j'envie votre heureuse sécurité!.... Mais croyez que si, malgré moi, je ne la partage pas, Pauline ne m'en est pas moins chère. *Un instant d'oubli* pourroit-il effacer le mérite d'une vie entière dévouée à la vertu?

Adieu, ma mère; je crois que j'irai bientôt à Dijon; je me consume ici!... ma raison s'y égare. Peut-être la retrouverai-je près de vous; mais qui me rendra le repos?....

LETTRE LXXIX.

De la marquise à la baronne.

D'Erneville, le 1er. septembre.

Le croiriez-vous, chère amie, deux lettres que je reçois de Dijon, l'une d'Albert, l'autre de ma mère, m'apprennent qu'Albert est parti pour l'Angleterre! Le docteur Morney, qu'il a consulté, lui a ordonné les eaux de Bristol!... Il est parti!... il a emmené le petit Stéphen, que ma mère lui a confié, parce qu'elle désire que cet enfant apprenne bien l'anglais, qu'il sait déjà lire!...

Albert est parti!... la mer va nous séparer!... Il ne reviendra que sur la fin de novembre, du moins il le dit; mais peut-être ne reviendra-t-il qu'au printemps. Je ne vous parle point de ce que j'éprouve, vous me connoissez!...

Et vous, tendre amie, abandonnerez-vous aussi votre malheureuse Pauline?.... Ah! venez! croyez qu'elle est plus à plaindre que vous ne pouvez l'imaginer!...

LETTRE LXXX.

Du marquis à la comtesse.

De Londres, le 12 novembre.

Non, mon amie, je ne prolongerai point mon absence; je ne puis que m'étourdir, et non me distraire.

Portant partout le trait dont je suis déchiré,

c'est en vain que je cherche à me soustraire à des réflexions déchirantes; je conserve toujours, au milieu de la dissipation, le sentiment de mes maux, et je ne parviens à me fuir moi-même durant le jour, que pour me retrouver plus douloureusement pendant les nuits!... Les voyages ne sont salutaires qu'aux *convalescens* et aux personnes affligées dont la douleur commence à s'épuiser... mais ils ne peuvent qu'aggraver encore un mal violent et incurable. L'isolement où l'on se trouve dans une terre étrangère, ajoute aux tourmens d'une âme profondément blessée, je ne sais quelle inquiétude vague, qui ressemble à la terreur. Qu'il

est affreux, lorsqu'on souffre, de ne voir que des visages indifférens et nouveaux, et d'être loin de tout ce qu'on aime! je n'ai jamais autant senti le besoin de me plaindre, que depuis que je n'en ai plus la possibilité et que je suis forcé de me taire sur tout ce qui me touche. Je ne me plais qu'avec les gens taciturnes et mélancoliques. Ce rapport d'humeur est pour moi une sorte de sympathie qui me paroît un supplément à l'amitié.

J'ai relu dix fois votre dernière lettre; vous n'en avez jamais écrit d'aussi touchante; elle est dictée par deux sentimens sublimes, la piété et l'amour maternel. Ah! n'en doutez pas, mes *opinions* sont les vôtres. Égaré par les passions, je suis d'autant plus coupable, que j'ai conservé tous les principes que vous m'avez donnés! Je crois, comme vous, que, sans la religion, nulle raison solide, nulle vertu véritable ne peuvent exister. La religion seule a su définir l'homme de bien, et peindre la vertu parfaite : cela seul suffiroit pour fixer ma croyance; cela seul suffiroit pour donner à l'Evangile un caractère divin, et pour former la preuve indubitable de la révélation.

Voltaire a dit :

Qui n'est que juste, est dur; qui n'est que sage, est triste.

Eh quoi donc ! la bonté ne fait-elle pas une partie essentielle de la justice ! Nous avons tous besoin d'appui ou de consolation ; au défaut de secours, nous désirons, nous invoquons la pitié. Si nous avons le droit de réclamer des services, nous avons celui d'attendre tous les témoignages du regret, quand on ne peut nous les rendre. S'il est inhumain de refuser son assistance à l'infortuné, ne l'est-il pas d'aggraver ses peines en repoussant sa confiance et en écoutant, avec froideur, sa plainte et ses gémissemens? Enfin, est-il équitable que le plus fragile des êtres ne soit pas indulgent et miséricordieux? On n'a donc qu'une idée bien fausse de la justice, lorsqu'on pense qu'elle peut, et même qu'elle doit s'allier avec la dureté et l'inflexibilité? Aussi la religion ne voit dans la *justice* que le complément de toutes les vertus. L'Ecriture veut-elle désigner l'homme le plus parfait, elle n'emploie qu'un seul mot pour le peindre, elle l'appelle *le juste*. Et plus on y réfléchit, plus on sent la solidité de cette définition si précise et si sublime. *Le juste*, en effet, est celui qui remplit tous ses devoirs envers son créateur et ses semblables; par conséquent, le juste est clément, compatissant et charitable.

Non-seulement la religion seule peut donner des idées saines sur la morale et des principes invariables, mais elle seule peut encore perfectionner les vertus, et les porter au plus haut degré d'héroïsme; sans la religion, le renoncement à son propre intérêt et le dévouement de soi-même ne seroient que des folies. Enfin, ce n'est que par les motifs puissans fournis par la religion, que l'humanité peut s'élever avec succès contre la rigueur des préceptes établis par la politique, pour la sûreté des sociétés. Par exemple, le cœur réprouve vainement *la peine de mort;* la raison, sans le secours de la religion, ne peut opposer à cette barbarie que de foibles raisonnemens.

J'ai vu plaider ici une cause criminelle. Tout mon sang s'est ému, quand j'ai entendu prononcer à haute voix : *Your time is very short* (1). Hélas! pensois-je en moi-même, est-il bien certain qu'un homme puisse jamais avoir le droit de dire ces terribles paroles à un autre homme? Peut-il dire à son frère et à l'ouvrage le plus précieux du créateur, quelque dénaturé qu'il

(1) *Votre temps est fini.* Formule de la sentence de mort.

puisse être : *Dieu t'a formé pour vivre encore près d'un siècle, peut-être, et tu mourras demain*.... O si l'ame avilie de ce criminel devoit se réformer avec le temps, si dans dix, dans vingt ans, un repentir sincère devoit la remplir et la purifier, combien sont coupables les juges qui terminent ainsi sa destinée!... Cette ame perdue, au jugement redoutable et sans appel, leur reprochera un jour l'horreur de cette sentence, et tous ses crimes retomberont sur ceux qui en ont empêché l'expiation.

Comment les cœurs sensibles n'aimeroient-ils pas une religion dont les dogmes et les préceptes favorisent ainsi les vœux de l'humanité?

J'ai déjà fait les préparatifs de mon départ. Hélas! les transports causés par *le retour* ne sont plus faits pour moi, je ne suis plus digne de les connoître; mais j'éprouve encore les inquiétudes et les tourmens de l'absence, et près de Pauline et de vous, je serai toujours moins malheureux!...

LETTRE LXXXI.

Du marquis à sa femme.

De Londres, le 15 novembre.

Tu m'as demandé, chère Pauline, des détails sur la ville de Londres, et je puis à présent satisfaire ta curiosité. Depuis huit jours que je suis revenu de Bristol, j'ai parcouru plusieurs fois cette ville si grande, si riche, mais si inférieure à Paris L'éclat de ses boutiques fait sa principale beauté ; cependant ces boutiques si vantées ne me paroissent nullement supérieures à celles de notre rue St. Honoré, et rien dans ce pays ne peut se comparer à la colonnade du Louvre et à la magnificence extérieure des maisons et des palais dont Paris est orné. Le roi d'Angleterre est le monarque le plus mal logé de l'Europe ; mais loin de pouvoir critiquer St. James, on éprouve un sentiment de respect en parcourant cette triste demeure, lorsqu'on songe que les rois ne l'habitent que parce qu'ils ont cédé aux matelots invalides l'élégant et superbe palais de

Greenwich. On a prodigué des trésors pour la construction de Carleton-house, et cette masse de bâtimens est d'une si mauvaise architecture, qu'au premier coup d'œil elle offre l'aspect d'un édifice détruit en partie par un incendie ; car les colonnes sont si minces et si éloignées les unes des autres, que l'on croiroit qu'il en manque la moitié. L'intérieur du palais fait honneur au prince qui l'habite ; on dit qu'il en a seul ordonné l'arrangement et les décorations. Ce palais m'a rappelé celui de Compiègne, rebâti à neuf ; le roi, mal conseillé en toutes choses, a choisi un architecte sans génie, qui a dépensé des millions pour fabriquer le plus lourd château de l'Europe. On n'a pas employé moins d'argent pour faire les jardins surchargés et les petites chaumières de Trianon. Que l'on compare ces ouvrages à ceux que fit faire Louis XIV, on aura une idée des deux rois et des deux siècles.

J'ai, comme tu le désirois, cherché à Westminster le tombeau de Richardson ; j'ai trouvé dans cette vaste église de riches monumens élevés en l'honneur de comédiens et de comédiennes, mais la tombe de l'auteur de Clarisse n'y est point. C'est une chose surprenante, car en tous pays on est équi-

table pour les grands hommes quand ils n'existent plus. Les *épitaphes*, souvent trop flatteuses, ne sont jamais injustes, et la noire envie n'a point encore osé répandre son venin sur la pierre des sépulcres, comme le dit ingénieusement un de nos poëtes :

La mémoire est reconnoissante.
Les yeux sont ingrats et jaloux (1).

C'est dans l'église de S. Brides que reposent les cendres de Richardson. On n'y voit qu'une simple pierre, qui ne contient que son nom et l'année de sa mort (2) sans aucun éloge.

Pour terminer ma description de Londres, je dois parler encore de quelques édifices. Sommerset-house, palais plus imposant par sa grandeur que remarquable par sa beauté; l'église de S. Paul que l'on doit admirer lorsqu'on n'a pas vu S. Pierre de Rome, et la charmante petite église de S. Stéphen qui me paroît un chef-d'œuvre dans son genre; voilà tous les monumens qu'on peut citer. Le reste de la ville, bâtie en briques jaunâtres, présente un ensemble

(1) M. Lebrun.
(2) Il mourut le 4 juillet 1761, âgé de 72 ans.

triste et sans noblesse. Il en faut louer les beaux trottoirs, si commodes pour le peuple; mais une chose qui me déplaît beaucoup, c'est que dans toute l'étendue de Londres on ne rencontre point de fontaines publiques, du moins apparentes et décorées, et il me semble que c'est un embellissement aussi agréable que nécessaire dans une grande ville.

J'ai été plusieurs fois à Greenwich voir les matelots invalides; c'est dans son genre le plus bel établissement de l'Europe.

Les salles où couchent les invalides sont de vastes et larges galeries, parfaitement éclairées, ayant de grandes cheminées et de bons feux de distance en distance. Des deux côtés des galeries sont leurs petites chambres qui contiennent un lit, une table et une chaise. Ces espèces de cellules sont d'une propreté ravissante, ornées d'estampes et de mille jolies choses, et communément de coquillages, de plumes d'oiseaux des autres climats, de plantes marines, de petits vaisseaux, etc. Ces bons invalides s'occupent presque tous à différens petits ouvrages dont ils décorent leurs chambres, et qu'ils vendent aux étrangers qui viennent les voir. Au lieu de ces travaux durs et pé-

nibles qui ont exercé leur jeunesse, ils se livrent à des occupations douces et sédentaires ; j'aimois à contempler ces bras nerveux, ces mains calleuses qui ont tant de fois et si long-temps été trempées de l'eau des mers, qui ont mis le feu à tant de canons, qui ont manié tant de cables et de goudron, maintenant employées à faire des découpures ou des savonnetes parfumées.

Autour des cheminées il y a des bancs ; les uns travaillent dans leurs chambres dont les portes vitrées, même lorsqu'elles sont fermées, leur laissent voir tout ce qui se passe dans la galerie ; d'autres sont assis autour des cheminées, et là ils lisent ou causent ensemble, et assurément ils ont des sujets inépuisables de conversation dans le récit de leurs voyages et de leurs aventures ; on est ému en songeant à tout ce qu'ils ont vu ou pu éprouver ; les idées de tempête, de naufrages, d'îles désertes, de sauvages, de climats éloignés, de combats que rappellent à chaque pas cet établissement et ces invalides, donnent un intérêt inexprimable à cet objet de curiosité. J'aurois voulu interroger tous ces matelots, et demander à chacun son histoire, et certainement tous ceux qui y sont après quarante ans de service, (et

c'est le plus grand nombre), auroient-ils que chose d'intéressant à raconter le peu-meurois dans ces environs, j'irois aît beau-vent causer avec eux. Les fenêtres et les galeries donnent sur la Tamise; ils aperçoi-vent une grande étendue d'eau, mais tou-jours paisible comme le reste de leur vie; ils ont encore des vaisseaux sous les yeux, mais ils ne les voient jamais que rentrer dans le port : je les aime bien mieux là que sur le bord de la mer; c'est un sentiment pervers et trop commun que celui qui fait mieux apprécier le bonheur dont on jouit, quand on le compare à l'infortune des au-tres; si ces vieux matelots pouvoient voir des naufrages, le tableau délicieux qu'ils m'ont offert, seroit gâté pour moi; je leur supposerois une pitié déchirante ou un égoïsme odieux.

On voit encore à Greenwich la chapelle neuve de cet hôpital, trop petite et trop or-née (1), et des salles renfermant des pein-tures nationales : l'homme qui donne l'ex-plication de ces tableaux, et que les étran-

(1) On y trouve un excellent tableau de *West*, représentant le naufrage de S. Paul à l'île de Mal-the.

geoient pour cela, disoit toujours dans nulles d[illegible]ation : *notre patrie, notre gloire,* livrent à de[illegible] *merce, notre richesse,* etc. Ce taires ; j'ai dans la bouche d'un homme du vo[illegible]ple est remarquable, et il n'a jamais prononcé ce mot *our* (1) sans me faire plaisir.

Il n'existe point de pays où il y ait autant d'établissemens de charité qu'en Angleterre, et point de ville où l'on en trouve autant qu'à Londres. Voilà ce qu'on ne sauroit trop admirer et trop louer. Tout le monde sait avec quelle facilité en Angleterre l'on forme et l'on remplit une souscription pour le soulagement des infortunés.

Les Anglais ont plus de libéralité que nous n'en avons; ils donnent plus facilement, et ils sont moins délicats. Ceci doit être en général le caractère distinctif d'une nation commerçante. Le commerce produit de grandes révolutions de fortune; l'homme occupé dès l'enfance des moyens d'acquérir de l'argent, ne doit pas connoître cette délicatesse si pointilleuse établie parmi nous.

Passant de la médiocrité à l'opulence, et conservant toujours l'espoir qu'il aug-

(1) Notre.

mentera encore sa fortune, il est comme les joueurs qui, dans leurs mom[illegible] heureux, donnent avec facilité et pr[illegible]er. Sans compter. On peut être avare d'un bien s[illegible], d'un revenu qui ne peut être augm[illegible] on ne sauroit l'être, du moins en général, d'un bien donné par le hasard, et que le même hasard favorable peut doubler, tripler, etc. L'imagination n'a point de bornes, l'espérance d'un gain immense doit préserver de l'attachement vil et passionné pour le gain qu'on a déjà fait.

J'ai dit que les Anglais étoient moins délicats que nous. Jugez-en : on montre dans ce moment à Londres pour une guinée par personne le superbe cabinet du chevalier***, homme d'une grande naissance : moyen imaginé pour payer ses dettes; et personne ici ne trouve cela extraordinaire. Que diroit-on en France, si le comte de *** ou le marquis de ***, qui ont de si beaux tableaux, employoient un pareil expédient pour l'arrangement de leurs affaires? ils seroient avilis aux yeux de tout le monde. Mais un mal réel, c'est qu'ils ne le sont point en ne payant pas leurs créanciers.

Les Anglais dans la société sont aussi moins susceptibles que nous, moins sensi-

bles à la calomnie, aux discours injurieux, à tout ce qui attaque l'honneur et la réputation. Leurs discours et leurs disputes publiques au parlement, à l'imitation de celles des Grecs, sont remplies d'injures et de démentis formels. La liberté de la presse les expose chaque jour à se voir calomniés de la manière la plus indigne; leurs lois même ne permettent le divorce qu'à des conditions déshonorantes parmi nous, et très-souvent les femmes divorcées ne sont point bannies de la société. Les Anglais doivent donc n'opposer presque toujours qu'un froid mépris aux choses qui excitent le plus notre indignation et notre ressentiment.

Il y a très-peu de société en Angleterre, parce qu'il faut être invité pour aller dîner et souper chez ses amis les plus intimes, et parce que les femmes sont fort séparées des hommes, par le parlement, par les clubs, par le goût des hommes pour la table. Les Anglais en général aiment le vin, et c'est précisément parce qu'il n'y en a point dans leur pays, que c'est une magnificence d'en avoir de bon et de plusieurs sortes, et d'en faire boire largement à ses convives.

D'ailleurs, le plaisir de parler politique contribue encore à leur faire aimer la table

et les clubs. Ainsi tant qu'ils auront le bonheur de conserver leur constitution, ils ne seront jamais plus rapprochés des femmes, d'autant mieux qu'entrant tard dans le monde, la société des femmes ne peut jamais leur être nécessaire. Les Anglaises sont au premier abord froides et timides; elles gagnent à être connues. J'aime l'extérieur froid dans les hommes : la sensibilité concentrée est plus profonde que celle qui se répand en démonstrations; l'une s'exalte en se renfermant, l'autre en se prodiguant s'évapore. Les femmes formées seulement pour les affections douces et modérées (car les sentimens violens les égarent) doivent avoir des manières plus attrayantes. L'expression de la bienveillance, de la douceur et du sentiment est un de leurs caractères distinctifs; il peut si bien s'allier avec la pudeur, la candeur et la modestie! Pauline en est la preuve.

Plaire est pour les femmes un devoir et une nécessité, ainsi l'air austère et froid n'est pas celui qui leur convient. Mais les hommes sont faits pour entreprendre de grandes choses, pour gouverner leur pays, pour le défendre, pour protéger l'innocence et la foiblesse; ce qui leur sied le mieux,

est une sorte de dignité grave; il me semble que la frivolité, le jargon de la galanterie, le manque de caractère et les sentimens indécis sont en eux les travers et les défauts les plus choquans. Aussi je crois que les Anglais, lorsqu'ils sont estimables, spirituels et bien élevés, et qu'ils ont passé quelques années dans le grand monde, sont les hommes de l'Europe qui réunissent les manières, le ton et l'extérieur qui conviennent le mieux à leur sexe. Tu juges bien que je ne parle qu'en général, et que je ne pense assurément pas que nul Français ou tout autre étranger ne puisse avoir ce genre de mérite. En même temps je trouve que les fats anglais sont complétement insoutenables. Ils croient que le bon air consiste à tout dénigrer, et à ne montrer que du dédain et de l'insouciance; et c'est ainsi qu'à la sottise ils joignent l'impertinence et l'insipidité. Il faut en convenir, nos fats de bonne compagnie sont les moins ridicules de leur espèce; il est juste qu'ils soient devenus les modèles des fats de presque toutes les autres nations. Ils sont infiniment moins chargés et moins outrés que les fats anglais; il faut quelque discernement pour les ranger promptement dans leur classe; car ils ne sont

dépourvus ni de politesse, ni de grâces, et ils n'ont assurément nul rapport avec les *petits-maîtres* de théâtre et de comédie.

Les femmes ici sont en général mieux élevées que les nôtres, surtout celles qui sont riches, parce qu'il n'y a point de couvens, qu'on ne les met point dans les écoles, qui sont regardées comme subalternes (1), et parce qu'enfin les mères élèvent leurs filles, ce qui sera toujours un avantage inestimable. Mais les jeunes personnes vont de trop bonne heure dans le monde, et elles y prennent le goût du jeu. Sans cet inconvénient qui est énorme, on pourroit prédire, avec certitude, que d'ici à vingt ou trente ans les femmes anglaises auroient en talens agréables et en littérature une supériorité très-marquée sur les hommes. Séparées des hommes, et ne prenant nulle part aux affaires, elles ont beaucoup de temps pour étudier et pour s'instruire. Des mères

(1) Cependant ces écoles, quoique mauvaises à plusieurs égards, sont sans comparaison les meilleures que j'aie vues dans aucun pays, avant d'avoir connu celle de Mme Campan à St.-Germain près de Paris, et quelques autres nouvellement établies en France. (*Note de l'Éditeur.*)

éclairés élevant toujours leurs filles et perfectionnant de plus en plus l'éducation, et les universités d'Oxford et de Cambridge avec la vieille routine formant les garçons, il est vraisemblable que le goût des arts et de la littérature ne se trouvera plus que chez les femmes. Il y a dans ce moment en Angleterre plus de dix femmes qui écrivent avec réputation et dans tous les genres, et elles cultivent aussi les arts avec un succès très-brillant. Au reste, cette nation si estimable, si spirituelle, et qui a produit tant de grands hommes, n'a montré jusqu'à la fin de ce siècle que peu de génie pour les arts. L'architecture, comme je l'ai déjà dit, est très-médiocre ici; les beaux morceaux de sculpture qu'on peut citer, sont faits par des Français et des Allemands, et je ne connois de grand peintre d'histoire que *West*, peintre vivant.

Je ne te parle point de la littérature : tu la connois, et tu es en état de l'apprécier tout ce qu'elle vaut. Je te dirai seulement qu'il y a ici un prodigieux nombre de superbes bibliothèques, et que les cabinets publics de lectures sont les mieux assortis de l'Europe.

Les voyageurs vantent beaucoup l'agri-

culture de ce pays, et prétendent que le peuple en est cruel et féroce. Je ne suis nullement de leur avis. J'ai parcouru presque toutes les provinces d'Angleterre, et j'en ai vu une très-grande partie en friche. A l'égard du peuple, je n'en connois point de moins grossier, de plus généreux et de plus instruit; il est très-commun de rencontrer dans les plus pauvres chaumières des paysans qui lisent Shakespeare, et nous n'avons assurément jamais vu les nôtres lire Pierre Corneille. Ici, nul état honnête en lui-même ne paroît vil, chaque individu y jouit de sa *dignité d'homme*. Aussi ne faudroit-il pas y traiter le peuple comme nous le traitons en France; les postillons de poste, les aubergistes, etc., ne supporteroient pas les traitemens auxquels les nôtres sont accoutumés. Tout Anglais est fier de sa patrie : noble sentiment qui seul fait l'éloge d'une nation, en prouvant à la fois, et sa grandeur, et la bonté de sa constitution. Enfin, les fermiers riches d'Angleterre forment certainement la classe d'hommes la plus vertueuse et la plus respectable que l'on puisse trouver dans aucun pays.

Il y a long-temps que nous avons remarqué dans nos lectures, que les Anglais, dans

leurs mœurs et dans leurs coutumes, ont une infinité de rapports avec les anciens Grecs. On en peut trouver la raison dans l'étude approfondie des auteurs anciens, qui occupe toute la jeunesse dans les universités; mais qui pourroit expliquer pourquoi le vrai caractère de la beauté physique a passé du doux climat de la Grèce sous le ciel humide et nébuleux de l'Angleterre? Les campagnes ici sont peuplées de paysans qui retracent à chaque pas le genre de beauté des statues antiques. Ce qu'on appelle une *figure anglaise*, n'est autre chose qu'une *figure grecque*. J'ai rencontré un nombre prodigieux de jeunes filles qui ressemblent à Léocadie, c'est-à-dire, qui ont les traits et la coupe de visage des têtes de la famille de Niobé. Ceci prouve bien que le climat n'influe pas sur le physique autant qu'on le croit.

J'ai été plusieurs fois aux spectacles, j'ai admiré mistriss Siddons, actrice sublime et charmante, qu'il faut aimer passionnément, si l'on n'est pas dépourvu de goût et de sensibilité. Les Anglais la regardent comme une actrice inimitable, cependant ils n'ont pas pour elle l'enthousiasme qu'elle doit inspirer, et que l'on auroit en France pour un

tel talent. J'ai vu applaudir davantage ici le divertissement de *Cymon* et d'autres choses de ce genre, et jamais je n'ai entendu huer un mauvais acteur. Cette espèce d'apathie pour ce qui est ridicule, et cette froideur pour la supériorité, n'inspirent pas d'émulation aux artistes; c'est pourquoi, je crois, les arts ont fait si peu de progrès dans ce pays. On y honore les talens, mais l'estime ne leur suffit pas, ils veulent de l'enthousiasme; on les paie parfaitement ici : chez nous on les juge bien, et on les idolâtre; et c'est là qu'ils naissent, qu'ils se développent et qu'ils se plaisent. On trouve ici de l'esprit, du génie, des lumières et de la raison; mais le goût y manque, et le goût seul peut faire fleurir les arts. Pourquoi le goût manque-t-il chez une nation riche, éclairée, spirituelle? Pour bien répondre à cette question, il faudroit écrire un volume; mais au lieu de développemens d'idées, quelques indications suffisent à un esprit tel que le tien : des préjugés d'éducation, le respect superstitieux des Anglais pour des ouvrages défectueux, mais pleins de génie, la rivalité établie entre les nations anglaise et française, qui a toujours empêché les premiers de profiter de ce que nous avons de bon, et de se rectifier

à quelques égards d'après nos modèles; la facilité de faire des *pièces d'effet*, en ne s'assujétissant pas aux grands principes de Corneille, de Racine, de Molière, etc.; par conséquent l'habitude constante d'excuser le ridicule et des défauts monstrueux en faveur de quelques beautés, la richesse et l'esprit de commerce qui, en ôtant la délicatesse, font confondre le *salaire* avec la *récompense*, et persuadent que l'on paie assez les talens, quand on donne beaucoup d'argent, toutes ces choses réunies peuvent servir à la solution de ce problème littéraire et moral. Pour revenir aux spectacles, j'ai trouvé dans la tragédie les gestes et les attitudes des acteurs d'une monotonie désagréable. Nos bons acteurs leur sont très-supérieurs à cet égard; mais leurs héros de théâtre se tuent beaucoup plus naturellement que les nôtres; on ne leur approche point un fauteuil, ils ne se jettent point dans les bras d'un confident, ils tombent de leur hauteur d'une manière effrayante qui produit la plus grande illusion. Leurs inflexions m'ont paru semblables à celles par lesquelles nous exprimons les mêmes passions; le cœur n'a sans doute qu'un langage, et quand c'est lui qui fait parler, tout idiôme

étranger devient intelligible. Le jeu des décorations de théâtre n'est point du tout perfectionné en Angleterre; j'ai été bien choqué de voir continuellement la toile du fond, formant les cieux, posée si maladroitement, qu'elle coupe le sommet des arbres, la perspective très-mal observée, et deux portes dorées rester constamment sur l'avant-scène, même lorsque le théâtre représente un paysage ou une forêt; coutume étrange qui détruit toute illusion.

Il me reste à te parler des jardins : je les trouve encore au-dessus de leur réputation. Celui que possédoit jadis le poëte Waller à Beaconfields, me paroît un des plus beaux et des plus pittoresques. Dans ces superbes jardins on n'imite que la nature sage et majestueuse, et non la nature sauvage qui n'offre que l'image du chaos. Ce qu'on appelle la *partie ornée* qui avoisine la maison, est symétrique, et présente toutes les richesses de l'art. Ensuite peu à peu la symétrie se dérange, la main de l'homme se retire et disparoît, on arrive à la *partie déserte*, on ne voit plus que la nature, mais parée de tous ses charmes, et se montrant dans toute sa grandeur et dans toute sa variété.

Au reste, les Anglais ne sont point parvenus dès leurs premiers essais à ce point de perfection; ils ont commencé comme nous par surcharger leurs jardins de fabriques, et j'espère que nous finirons comme eux par élaguer pour embellir. Il est vrai que ce genre demande un terrain immense; mais quand on ne l'a pas, il faut se borner à l'ancien goût français, ou du moins s'interdire *les ponts* ridicules pour un ruisseau, et tous les ornemens qui, placés dans un petit espace, ne présentent que l'aspect d'un magasin de décorations de théâtre.

Tu sais que j'ai toujours aimé les Anglais: peut-on ne pas admirer cette grande nation quand on sait l'histoire, quand on connoît bien sa littérature? Mais pour apprécier parfaitement les Anglais, il faut les avoir étudiés chez eux. De tous les peuples policés, ce sont ceux qui ont le moins de préjugés nuisibles, et qui ont le plus de franchise et de générosité.

Adieu, chère Pauline; je partirai sous peu de jours, et je serai sûrement à Erneville avant le 25 de ce mois. Ma santé est meilleure, et j'espère que désormais elle me permettra de me fixer où je voudrois toujours être, auprès de Pauline et de nos enfans.

LETTRE LXXXII.

De la marquise à la baronne.

D'Erneville, le 24 novembre.

Je reçois une lettre d'Albert, qui m'annonce son prochain retour. Cette lettre a quinze pages, mais il ne m'y parle que de l'Angleterre!... Autrefois il m'en écrivoit de plus longues encore, dans lesquelles il ne me parloit que de ses sentimens!... O combien les temps sont changés!...

Je ne vous écris qu'un mot, chère amie, pour vous dire qu'attendant Albert tous les jours, je ne puis aller vous voir après-demain comme je vous l'avois promis. Mais sûrement, dans le cours de la semaine prochaine, je vous demanderai le dédommagement de ce sacrifice.

LETTRE LXXXIII.

Du chevalier de Celtas à M. d'Orgeval.

D'Autun, le 17 décembre.

Je sais, mon cher d'Orgeval, que votre frère est de retour; je vous en fais mon compliment. On prétend, dans nos quartiers, qu'il est toujours bien changé, et qu'il se ressentira toute sa vie de la terrible blessure qu'il a reçue dans son duel avec Saint-Méran. Mais que dit donc à tout cela *la sensible Pauline*?

Nous avons notre nouvel évêque; c'est un cagot et un hypocrite, qui a obtenu cet évêché, parce qu'il a été pendant dix ans, le précepteur du fils de la duchesse de Rosmond, et *le mercure* de son mari et de la comtesse de Rosmond, intrigante et femme galante qui a eu pour premier amant le duc son frère.

J'espère que je pourrai faire un tour dans vos cantons au mois de janvier. Je passerai une huitaine de jours avec vous. Adieu, mon cher; écrivez-moi donc un peu plus

souvent; vous savez comme j'aime vos lettres et votre manière d'écrire, véritablement remarquable par la précision, le naturel et l'originalité piquante.

LETTRE LXXXIV.

De la marquise à la baronne.

Le 8 janvier.

Les *étrennes anonymes* sont arrivées aujourd'hui. C'est une superbe boîte à couleur, de laque rouge, montée en or, et accompagnée d'un carton rempli de crayons, de vélin, de morceaux d'ivoire pour peindre et de pinceaux.

Ainsi, la vision de Léocadie n'est qu'une rêverie; sa mère n'est point morte; ainsi, pour cette fois, nous ne croirons point aux revenans.

Il faut certainement que cette mère inconnue ait un moyen secret de savoir quelles sont les occupations de Léocadie. Albert, en voyant ce dernier présent, a dit, avec un sourire amer: « La mère anonyme a sans doute un génie familier qui

visité ce château, et qui l'instruit de tout ce qui s'y passe; sans cela comment auroit-elle deviné que Léocadie peint à la gouache et en miniature » ?... A cette remarque, je n'ai su que répondre, et suivant ma coutume j'ai rougi; car je pénétrois facilement sa pensée, et les soupçons et la vraisemblance ne causent autant d'embarras que pourroit m'en donner le crime! Concevez-vous, chère amie, qu'il y ait des femmes coupables qui ne rougissent plus, quand la seule idée d'une injustice peut inspirer cette involontaire confusion sans aucun fondement? Combien de fois ce timide embarras d'une âme délicate et sensible a dû faire condamner l'innocence! Les magistrats, les juges regardent le trouble et la rougeur comme des aveux tacites du crime, et sur ces indices, si trompeurs, ils décident de la réputation, du sort et de la vie des hommes!... Interrogée juridiquement sur la foiblesse criminelle que l'on m'impute, non-seulement j'aurois rougi, pâli, mais je suis sûre que je me serois trouvée mal!.... comment supporter avec sang froid cet affreux appareil d'infamie!..

Un ancien appeloit la rougeur inspirée par la pudeur ou par l'embarras, *la cou-*

leur de la vertu. J'aime ce mot, et j'ai mes raisons. Je sais qu'une honte fondée peut faire rougir, mais je crois que toute personne qui rougit de ses fautes, n'est pas incorrompue, et je crois encore que l'on a toujours de la candeur et une belle âme, lorsqu'on a conservé l'habitude de rougir facilement, quand on a passé la première jeunesse.

Zéphirine est toujours avec nous, et je crois que sa mère est fort disposée à me la laisser tout-à-fait. J'aime extrêmement cette enfant. Albert m'a déclaré qu'au fond de l'âme il lui destinoit Maurice, et que sans avoir pris un engagement formel, il avoit donné toute espérance à son frère. Je n'ai aucune objection à faire contre ce projet, d'autant plus que, même du côté de la fortune, Zéphirine étant fille unique, sera un fort bon parti. J'avoue que souvent malgré moi une autre idée s'est offerte à mon esprit!.... d'autant plus qu'elle pourroit me disculper entièrement!... Mais je ne pouvois la communiquer que lorsque Léocadie seroit en âge de la justifier par ses qualités personnelles, et il y a plus de deux ans qu'Albert m'a confié ses vues sur Zéphirine. Après cette confidence, ma pro-

position ne lui paroîtroit qu'un artifice, d'autant plus que chaque jour semble l'attacher davantage à son dessein, et qu'il me répète continuellement que sa nièce est la seule belle-fille qui puisse lui convenir. D'un autre côté, Maurice inspiré par lui, a déjà cette idée (chose que j'ai fort désapprouvée) et il montre, pour sa cousine, tout l'attachement qu'on peut avoir à treize ans. La petite, aussi, se doute qu'on le lui destine pour mari!... Ainsi donc, il n'est déjà plus temps de songer à un projet qui, de toutes manières, eût assuré le bonheur de ma vie!... Cependant j'ai exigé d'Albert que du moins il ne prît point d'engagement positif avant sept ou huit ans. D'ici là, que sait-on ce qui peut arriver? Ce délai me laisse du moins un foible rayon d'espérance, et c'est beaucoup de pouvoir conserver, durant quelques années, une si douce chimère!...

Chère Léocadie! quel sera son sort!... Quand je pense qu'une si charmante créature ne trouvera vraisemblablement pas à s'établir avantageusement, que je hais l'avarice, l'ambition et les préjugés de la naissance!...

Convenez, chère amie, que la tendresse

ne m'abuse point, et qu'il n'existe point d'enfant d'onze ans que l'on puisse lui comparer! Elle a autant de finesse que d'ingénuité; malgré son enfantillage, je ne crains jamais son indiscrétion dans les petites choses que je veux cacher; elle les devine ou les entrevoit, et sait les taire; elle pénètre même ce que souvent elle ne comprend pas; un instinct de sentiment, aussi singulier que délicat, lui fait connoître mes intentions et mes craintes, et sans questions de sa part, sans explication de la mienne, elle est toujours constamment pour moi, dans les moindres détails, une confidente clairvoyante et fidèle. Pauvre petite! cause innocente de mes malheurs, elle en sera la consolation et le dédommagement!...

Adieu, chère amie; ne parlez à qui que ce soit de tout ceci; je pense et je rêve tout haut avec vous, bien certaine que ces rêveries ne nous passeront pas.

LETTRE LXXXV.

De la comtesse de Rosmond à l'évêque d'Autun.

De la M**, le 1er avril.

Je suis charmée, mon respectable ami, que vous soyez content de la province où vous allez vous fixer à jamais. Je sais qu'en effet la situation d'Autun est pittoresque et d'une grande beauté.

Comme vous allez faire la visite de votre diocèse, je veux vous parler d'une femme intéressante indignement calomniée, que vous verrez sûrement; c'est la marquise d'Erneville.

Par un singulier enchaînement de circonstances, j'ai acquis les preuves les plus positives de sa parfaite innocence. La jeune personne qu'elle élève, et qu'on appelle Léocadie, ne lui est rien; cependant l'envie et la méchanceté ont fait de cette action de bienfaisance, la foiblesse la plus criminelle. Les témoignages d'estime d'une personne telle que vous, peuvent sinon détruire

d'injustes préventions, du moins contribuer à les affoiblir. Le plus beau privilége de la vertu heureuse et reconnue, c'est d'avoir assez de poids pour pouvoir justifier l'innocence opprimée.

Mme d'Erneville est la femme la plus vertueuse, sa pureté est celle d'un ange; voilà de quoi je suis certaine. Je ne puis vous instruire des choses qui me donnent cette conviction, elles tiennent à des secrets qui me sont confiés, et que, par conséquent, il m'est impossible de révéler. Mais vous connoissez ma sincérité, et vous me croirez sans autre éclaircissement, d'autant plus que je ne suis point l'amie de Mme d'Erneville, puisque je ne la connois point personnellement, et que je n'ai jamais eu avec elle le moindre rapport, même indirect.

Jules vous regrette et vous chérit; nous nous consolons, en songeant au bien que vous ferez, et en nous rappelant vos conseils, vos leçons et vos exemples.

J'ai obtenu de mon frère ce que je désirois. Jules entrera dans le régiment de *** qui est pour quatre ou cinq ans en garnison à Moulins; ainsi il pourra toujours chaque année aller passer avec vous une quinzaine de jours, et quelquefois davantage. Il par-

tage toute la joie que cet arrangement me cause. Adieu, l'ami le plus cher et le plus révéré!

Quand vous aurez vu Mme d'Erneville, parlez-moi d'elle et de sa famille; vous savez comme j'aime les enfans, et elle donne, dit-on, une si bonne éducation à ceux qu'elle élève, que je voudrois en connoître tous les détails.

Agnès veut que je vous parle de son respectueux attachement.

LETTRE LXXXVI.

Réponse de l'évêque d'Autun.

Le 5 mai.

Je viens, Madame, de finir la visite de ce grand diocèse. J'ai été à Erneville; j'y ai donné la confirmation aux enfans du château et du village, et j'ai passé trois jours très-agréables dans ce château qui m'a plus d'une fois rappelé celui de M**.

Votre témoignage fixera toujours mon opinion; mais, quand vous ne m'auriez point parlé de la marquise d'Erneville, j'au-

rois fait bien naturellement tout ce que vous me demandez. Partout où je vois la régularité actuelle, je suppose la vertu ; et, comme le repentir peut la donner ainsi que l'innocence, d'anciens scandales unanimement reconnus et parfaitement prouvés ne m'empêcheroient point de faire cette supposition chrétienne. Mais ce précepte évangélique n'est point applicable à Mme d'Erneville. Non-seulement il n'y a rien de prouvé contre elle, mais on ne l'accuse que sur *des oui-dire*, sur des conjectures ; et ceux qui la noircissent, sont évidemment animés par la haine ou par l'envie. A peine étois-je depuis huit jours à Autun, que plusieurs personnes ont voulu me prévenir contre elle. J'ai refusé de les entendre, me contentant de demander si elle vivoit bien avec son mari, et si elle remplissoit les devoirs extérieurs de la religion. On n'a pu nier ces deux faits, et je n'ai pas voulu en savoir davantage.

Je ne comptois rester que quelques heures à Erneville, mais j'acceptai avec plaisir l'invitation des maîtres du château. La plus grande union paroît régner entre le mari et la femme, et tout annonce dans cette maison l'ordre, la bonté et la vertu. Les en-

fans sont charmans et très-bien élevés. La jeune fille adoptée est extrêmement intéressante; elle est dans sa douzième année. Je l'ai interrogée sur la religion, et je lui ai trouvé tant d'instruction et de piété, que je la juge en état de faire sa première communion; mais Mme d'Erneville veut qu'elle ne la fasse que le jour où elle aura treize ans, parce que ce sera dans ce jour solemnel qu'on lui apprendra le malheur de sa naissance, dont elle n'a pas la moindre idée.

J'ai été bien édifié de la bienfaisance de M. et de Mme d'Erneville, qui ont fait dans leur village d'excellens établissemens de charité, entre autres une école pour les pauvres enfans, qui peut servir de modèle à toutes les fondations de ce genre. La jeune Léocadie est déjà sous les yeux de sa mère adoptive, l'une des institutrices des petites orphelines. Elle vient même d'en prendre une auprès d'elle, qu'elle traite comme une compagne chérie. J'ai trouvé là aussi un digne curé qui m'a conté les traits les plus touchans de la bonté du seigneur et de la dame du château. En un mot, j'ai été véritablement charmé de tout ce que j'ai vu et observé dans ce lieu.

De retour à Autun, je n'ai pas manqué

de faire l'éloge du marquis et de la marquise devant les mêmes gens qui avoient essayé de m'en dire du mal. C'est une malice permise quand elle s'accorde avec la vérité, et j'avoue qu'indépendamment du sentiment de justice qui me porte à la faire, j'y trouve un plaisir particulier; il est si doux d'humilier et de déjouer les envieux et les calomniateurs!

Adieu, Madame; malgré votre peu de goût pour les voyages, j'ose toujours espérer que vous viendrez à Autun; la reconnoissance et l'amitié vous y recevroient avec tant de ravissement! D'ailleurs vous trouveriez ici des montagnes, des rochers, des antiquités romaines, et enfin l'ami le plus sincère et le plus dévoué. Je supplie la bonne et sensible Agnès de me seconder dans le désir que j'ai de vous attirer en Bourgogne; j'espère aussi que Jules m'y servira de tout son pouvoir.

LETTRE LXXXVII.

Mme d'Orgeval au chevalier de Celtas.

D'Erneville, le 4 septembre.

Je devine facilement d'où vient l'impertinente histoire qu'on vous a faite sur mon compte.

Je me suis permis de me moquer des amours de Mlle Verrier et de M. Remi; j'ai voulu vainement détourner la Verrier du dessein d'épouser un homme sans aucune fortune, et qui n'a d'autre mérite que celui de faire facilement de mauvais vers: et là-dessus Mlle Verrier m'a prise en aversion. C'est elle certainement qui vous a dit que le jeune Sauval est amoureux de moi, et que je réponds à ses sentimens. Il me semble que vous deviez me connoître assez pour ne croire tout au plus que la moitié de cette fable. Je ne suis plus d'âge à former de nouveaux engagemens; cependant si je voulois prendre un amant, il ne tiendroit qu'à moi de faire un choix plus relevé. Ce jeune homme est amusant; il a le talent de contrefaire; la Verrier ne lui pardonne pas de

l'avoir employé à son égard et à celui de son amant : il est vrai que j'ai ri aux larmes d'une scène qu'il joua un soir chez nous, et dans laquelle il imita, dans la perfection, la pédanterie de Remi, l'air sentimental et *enfantin* de la Verrier, et l'aigre-doux et la jalousie de la du Rocher. Enfin, je me suis fait peindre par lui, et j'ai donné ce portrait à mon mari. Je ne vois rien dans tout cela de bien scandaleux ; mais vous êtes devenu si *austère* pour moi !... Il y a long-temps que vous me cherchez chicane. Depuis votre *intime liaison* avec Mme de Bel*** je ne vous reconnois plus. Rentrez un peu en vous-même... et peut-être serez-vous plus conséquent et plus équitable.

Je suis à Erneville, et j'y passerai quelques jours. Rien de nouveau dans ce château, sinon que la société y est augmentée d'une petite *demoiselle de compagnie*, donnée depuis quelques mois à Léocadie. Cette petite fille, qu'on appelle *Mina*, est tirée de l'école de charité du village. Elle est de l'âge de Léocadie, et assez gentille ; c'est une des élèves de ma belle-sœur, et aussi un *enfant trouvé*, non dans *une armoire*, mais à la porte du château. Pauline l'aime

beaucoup ; elle a des entrailles véritablement *maternelles* pour tous les bâtards.

Que dites-vous de la longue visite qu'a faite ici votre évêque? Ma belle-sœur prétend que c'est un homme d'un esprit, d'un mérite et d'une piété sublimes. Je me suis bien gardée de dire que je savois par vous que cet illustre prélat n'est qu'un sot et un hypocrite.

Zéphirine grandit, mais je ne trouve pas qu'elle embellisse. Vous avez raison, on en fera une *précieuse ridicule*, et on la rendra fausse; elle est déjà flatteuse à un excès surprenant pour Pauline et pour *l'idole*, mais elle épousera Maurice. Ce dernier est aimable et très-joli.

Mon beau-frère est toujours aussi mélancolique. Sa santé est bien affoiblie depuis le *duel souterrain;* on prétend qu'il lui en est resté une blessure ouverte qui le fait beaucoup souffrir; mais, par une bizarrerie incompréhensible, depuis cette aventure, il s'est tellement affectionné à ce souterrain, qu'il y a fait faire toutes sortes d'embellissemens. Le chemin en est sablé, et l'endroit découvert est très-orné; le rocher est tout entouré de fleurs; on y a planté aussi des arbres verts, des sapins et des cyprès,

et l'on a fabriqué un siége de mousse sur le sommet du rocher. Albert appelle ce lieu solitaire *son cabinet d'étude* : il y travaille, dit-il, avec moins de distraction que partout ailleurs : il y va tous les jours ; on assure même que souvent il y passe les nuits. Enfin, l'entrée du souterrain du côté du château est fermée maintenant par une barrière dont lui seul a la clef, de manière que les personnes de la maison n'y peuvent entrer qu'en allant par le grand détour au port du Fourneau. Concevez-vous quelque chose à tout cela ; je crois que c'est pour dérouter sur l'histoire du duel. Mais ce sont là d'étranges finesses, et qui ne dissuaderont personne.

Adieu ; je vous prie d'être à l'avenir moins sermonneur, et surtout moins injuste.

Le 5 septembre.

Ma lettre alloit partir, je la rouvre pour vous dire une chose qui me paroît surprenante.... J'entends claquer des fouets, et bientôt le bruit d'une voiture de poste qui entre dans la cour. Je mets la tête à ma fenêtre, je vois sur le perron Albert et Pauline, recevant à bras ouverts l'homme qui descend de la voiture.... Devinez quel est

cet homme?... le vicomte de St. Méran !... Apparemment que votre évêque a prêché ici sur *le pardon des injures*, et ce sermon a fait, comme vous voyez, une profonde impression sur l'esprit d'Albert.

Au reste, St. Méran a l'air le plus dégagé, le plus amical. Le marquis l'a très-cordialement embrassé. Pauline lui a tendu la main avec cet *air de sentiment* réservé pour les grandes occasions On a dépêché un courrier à Gilly; le philosophe accourra ce soir pour prendre part à la joie de ses amis.... Il faut venir ici pour voir des choses singulières.

Adieu; accusez-moi la réception de cette lettre.

LETTRE LXXXVIII.

De la marquise à M. d'Orgeval.

D'Erneville, le 5 février.

Albert est parti avant-hier matin pour Dijon; mais je connois ses sentimens, et je ferai auprès de vous, mon cher frère, tout ce qu'il feroit lui-même, s'il étoit ici. J'em-

ploierai tout le crédit que peut donner l'amitié, pour vous porter à la douceur et à la clémence. Songez, mon cher frère, qu'à vos âges surtout un éclat seroit affreux, et qu'il pourroit nuire à l'établissement de Zéphirine. Je connois les projets d'Albert sur cette aimable enfant, et je vous dirai sans détour qu'*une mère publiquement déshonorée* pourroit l'y faire renoncer. Songez enfin que M. Dupui vit encore, et qu'un parti violent rempliroit d'amertume ses vieux jours.... Venez, mon cher frère, je vous en conjure, venez du moins m'entendre! Souffrez que je vous dise que c'est votre aveugle confiance pour l'homme le plus méprisable qui a causé tous vos malheurs.... Venez, au nom du ciel, avant de prendre aucune résolution; venez écouter une sœur, une amie sincère qui vous attend avec la plus vive impatience et un cœur pénétré de tristesse!

LETTRE LXXXIX.

De la même à M. du Resnel.

Vous serez bien surpris, Monsieur, de recevoir une lettre de moi, et par un courrier; mais c'est un fâcheux événement qui m'oblige à vous écrire. Le jeune Sauval, par une suite d'étourderies dont le détail seroit trop long, a compromis ma belle-sœur d'une manière très-désagréable. Je vous demande en grâce de ne lui faire à cet égard aucune espèce de reproches; mais dites-lui seulement que des affaires qui me sont survenues, me forcent d'interrompre pour quelque temps les leçons de Léocadie. Vous savez que l'évêque d'Autun désire avoir un artiste pour réparer les tableaux de sa cathédrale; si vous pouviez envoyer M. Sauval à Autun pour deux ou trois mois, vous me feriez un plaisir extrême. Au reste, ceci n'est au fond qu'une tracasserie qui, je l'espère bien, ne fera aucun tort à ma belle-sœur. Elle me prouve en cette occa-

sion amitié, confiance et franchise; j'en suis vivement touchée, et je me flatte que mes amis partageront ce sentiment et l'intérêt qu'elle m'inspire.

Léocadie attendoit M. Sauval pour finir la tête qu'elle vous destine; mais elle est fort en état de l'achever toute seule, et vous l'aurez incessamment. Croyez, Monsieur, que la mère et la fille trouvent un grand plaisir à s'occuper d'un ami tel que vous.

La baronne, qui est ici, me charge de vous dire qu'elle compte toujours sur vous pour samedi; elle sera chez elle vendredi au soir.

LETTRE LC.

Réponse de M. du Resnel.

De Gilly, le 19 février.

Vos ordres sont suivis, Madame; Sauval partira demain à cinq heures du matin, et il ne reviendra d'Autun que dans le cours du mois de mai.

Je *savois tout* deux heures avant d'avoir reçu votre billet. Sauval éperdu et *juste-*

ment repentant, m'avoit confié la scandaleuse histoire qu'un *juge* de bonté n'appelle qu'une *tracasserie*.

Vos amis, Madame, doivent conformer en cela leur conduite à la vôtre; mais en adorant votre générosité, il leur est permis de reconnoître avec plaisir dans cette aventure, la Providence qui punit les envieux et les détracteurs de la vertu, et qui fait jouer un si beau rôle à l'objet intéressant des plus indignes calomnies!..... Je n'ose vous en dire davantage, mais je me dédommagerai samedi de cette retenue avec Mme de Vordac; vous ne serez pas là, Madame, pour nous *réprimer*.

Daignez, Madame, vous charger de mes remercîmens pour l'aimable et chère Léocadie; elle sait le prix que j'attache à ses ouvrages, et combien son amitié est nécessaire à mon bonheur.

LETTRE LCI.

De la baronne de Vordac à la comtesse d'Erneville.

Du château d'Erneville, le 12 février.

Voici encore une circonstance, Madame, dans laquelle je ne vous serai pas inutile. J'ai vu la lettre que Pauline vous écrit sur la désastreuse histoire de Mme d'Orgeval, et cette dernière mérite bien un historien plus *exact* et moins laconique. Ecoutez donc, Madame, un récit sincère et détaillé!

Dimanche dernier nous revenions, Pauline, les enfans et moi, de la grand'messe; il étoit dix heures du matin; les enfans se mirent à jouer au volant, nous laissons le baron avec eux, et je suis Pauline dans son cabinet où nous voulions achever une lecture commencée la veille. A peine étions-nous assises, que nous voyons ouvrir la porte, et paroître Mme d'Orgeval, mais pâle, tremblante, échevelée, et avec une figure véritablement décomposée.... Elle se jette sur une chaise sans dire une parole.... Bon Dieu, ma sœur, s'écrie Pauline, quel sujet vous amène? votre voiture a-t-elle cassé?

que vous est-il arrivé?... Non, ma sœur, répond Mme d'Orgeval, je viens vous demander si vous pouvez, si vous voulez me servir... je suis très-malheureuse! — Ah! chère sœur, parlez, que puis-je faire? A ces mots je me levai, et je fis quelques pas pour sortir... Non, Madame, me dit Mme d'Orgeval en m'arrêtant, vous pouvez rester, ma sœur n'a rien de caché pour vous, et d'ailleurs ce que j'ai à dire, grâce à la sottise de M. d'Orgeval, sera public dans deux jours... Cet étrange début nous pétrifia d'étonnement Pauline et moi... nous gardâmes un moment le silence, et pendant ce temps Mme d'Orgeval se promenoit dans la chambre d'un air théâtral et tragique, mais sans verser une larme....

Enfin Pauline prenant la parole : Chère Denise, dit-elle, vous devez croire que je ne confierois pas même à Mme de Vordac des secrets qui ne seroient pas les miens.... N'importe, reprit Mme d'Orgeval, elle peut rester. Je vous avoue, Madame, que je ne demandois pas mieux; je me remis dans mon fauteuil. Mme d'Orgeval va fermer la porte à double tour, met la clef en dedans, prend une chaise, s'assied vis-à-vis de nous, tire près d'elle une petite table sur laquelle

elle jette ses gants, et tout cela avec les mouvemens les plus brusques, et avec l'air de la colère et de l'indignation... Ensuite elle nous dit ; (mais toujours sans répandre une larme) : Je suis la victime d'une perfidie atroce ; cette infâme Verrier m'a brouillée sans retour avec M. d'Orgeval !... — O ciel !... — Je vais tout vous conter sans préambule ; j'ai du caractère, et quelque chose qui arrive, je ne me démonterai point. — Mon Dieu, ma sœur, expliquez-vous. — Après tout, une erreur de jeunesse n'est pas un crime irrémissible !... *Moi* je ne me suis point mariée par amour. L'inclination ne se commande pas. Le chevalier de Celtas eut pour moi dès les commencemens de mon mariage une violente passion. Poussée par les conseils de la Verrier, j'y répondis ; nous nous écrivions en secret, la Verrier se chargeoit de nos lettres. Elle nous dit une fois, qu'en défaisant mon paquet, la lettre que je lui envoyois pour le chevalier étoit tombée dans un brasier ardent, et avoit été brûlée. Il y a de cela onze ou douze ans. Le fait est que la Verrier avoit égaré cette lettre, qu'ensuite elle la retrouva, et qu'elle eut l'indignité de la garder, apparemment pour s'en faire une arme con-

tre moi en cas de brouillerie... O c'est un monstre, c'est une créature abominable!... Après ces exclamations, Mme d'Orgeval, très-essoufflée, fit une petite pause. Je regardai Pauline.... je me trouvois dans la situation où l'on a si souvent peint Hercule, j'étois *entre le vice et la vertu.* O combien alors la vertu paroît sublime! que Pauline étoit belle et touchante?.... elle avoit les yeux baissés, le plus vif incarnat coloroit ses deux joues!... sa physionomie en peignant un pénible embarras, avoit quelque chose d'imposant qu'elle n'a pas ordinairement; car l'indignation ne s'est jamais montrée sur ce doux visage par l'impression du dédain, elle ne s'y manifeste que par un air plus froid et plus sérieux, et par un surcroît de dignité.

Cependant Mme d'Orgeval reprenant sa narration : Enfin, ma sœur, poursuivit-elle, M. d'Orgeval fut hier à Luzi; il comptoit y passer trois jours, mais il vit le soir la Verrier, qui a eu l'infamie de lui remettre cette vieille lettre dont je viens de vous parler. Là-dessus, M. d'Orgeval, furieux, est revenu à ***. Il n'est arrivé qu'à trois heures du matin... Il faut que vous sachiez que ce soir-là M. Sauval, sans m'en avoir

prévenue, étoit arrivé à l'heure du souper; il ignoroit l'absence de M. d'Orgeval et de mon oncle, qui est chez Mme de T***. Au reste, je n'imaginois pas qu'à mon âge il y eût de l'inconvénient à recevoir un artiste chez soi... Après le souper, nous jouâmes aux échecs jusqu'à deux heures. Vous savez comme j'aime à veiller!... Ensuite je fus me coucher... M. Sauval s'amusa encore dans le salon; enfin il monte dans sa chambre, se déshabille, et prêt à se mettre au lit, il veut boire; ne trouvant point d'eau, il prend la chandelle pour en aller chercher, et descend l'escalier. Sa chandelle s'éteint, il se perd dans les corridors, et se méprenant de porte, il entre dans ma chambre... Je commençois à m'endormir, je me réveille; jugez de ma surprise, en voyant dans ma chambre M. Sauval en chemise! Il étoit tout aussi étonné que moi, il se retiroit précipitamment, quand tout à coup parut M. d'Orgeval. Comme je vis sa fureur, je me jetai à bas du lit pour le retenir, M. Sauval s'est échappé!... M. d'Orgeval trouve une horreur dans cette histoire, qui est assurément très-innocente. Heureusement que mon oncle n'étoit point à la maison, et qu'il n'y reviendra que demain.

M. d'Orgeval a fait un tel éclat, que tous nos gens ont entendu ses cris... Je me suis échappée, et je viens vous prier, ma sœur, de faire entendre raison, s'il est possible, à M. d'Orgeval. S'il parvient à me noircir auprès de mon oncle, en sera-t-il plus avancé, quand je serai déshéritée?... Je sais, ma chère sœur, que vous êtes bonne et généreuse : je vous assure que si quelquefois vous n'avez pas été contente de moi, ce n'étoit pas ma faute, mais c'étoit uniquement celle de M. d'Orgeval. Si vous saviez toutes les querelles que nous avons eues là-dessus!... Ne parlons point de moi, interrompit froidement Pauline ; il s'agit de vous servir. Soyez bien certaine que j'y ferai l'impossible. Pauline aussitôt se mit à écrire à son beau-frère. Pendant ce temps, Mme d'Orgeval voulut me faire quelques petites cajoleries, que je reçus assez sèchement. On envoya un courrier à M. d'Orgeval, qui, d'après les supplications de sa belle-sœur, arriva à Erneville à huit heures du soir. Le billet de Pauline l'avoit heureusement empêché de faire la sottise d'instruire M. Dupui de ces jolis événemens ; mais il avoit écrit déjà une lettre fulminante au chevalier de Celtas, dans laquelle il lui dit,

entre autres choses, qu'il est *un sot, un fourbe et un fat.* Ce portrait n'est pas fait avec finesse et délicatesse, mais il a une précision qui me plaît, et je le trouve très artiste semblant; car, malgré les phrases du chevalier de Celtas, il a au fond bien peu d'esprit, de la flatterie sans grâces, une fausse gaîté qui dégénère toujours en persiflage, des jeux de mots continuels, une éternelle *vanterie;* un orgueil puéril qui se montre mal-adroitement dans les moindres choses; tout cela forme un personnage aussi médiocre que haïssable.

Pauline vit d'abord en particulier M. d'Orgeval, qui lui montra *la vieille lettre d'amour,* si claire qu'elle ne laisse aucun doute..., et remplie de moqueries sur *la duperie* et *la bêtise de M. d'Orgeval.* Voilà, je vous assure, ce qui l'a le plus fâché; il auroit pardonné facilement *ce vieux péché...;* mais il est bien dur de ne pouvoir plus croire à tous ces éloges flatteurs donnés pendant quinze ans à son *tact*, à son *charmant naturel*, etc. Quant à l'histoire du peintre Sauval, dût Pauline me redire, avec son grand air, *qu'il est coupable* de répéter les propos d'un homme dominé par la colère, je ne vous cacherai point, Madame, que M. d'Or-

geval m'a dit à moi-même qu'il avoit trouvé cet *artiste innocemment reçu*, non pas seulement dans la chambre de Mme d'Orgeval, le fait établi beaucoup plus à son aise.... N'allez pas croire qu'il ne fût simplement que dans un *fauteuil;* non, Madame, mieux que cela encore!... Je promets à Dieu de ne révéler cette *petite circonstance* qu'à M. du Resnel; assurément, ni vous ni lui ne la publierez. Ce pauvre Sauval s'enfuit de la maison tout en chemise; il pleuvoit à verse, il fut se réfugier dans une chaumière du village, il s'y habilla en paysan, et se rendit, ainsi déguisé, à Gilly. Il est présentement à Autun.

M. d'Orgeval, après avoir bien exhalé sa fureur, promit tout ce que voulut Pauline, consentit à pardonner, à taire cette aventure, à la nier si on en parle, et enfin à revoir sa femme. Cette entrevue ne fut pas fort touchante; Mme d'Orgeval y montra ce qu'elle appelle du *caractère*, c'est-à-dire, une effronterie peu commune Il est assurément bien remarquable que dans tout ceci elle n'ait pas eu un instant les larmes aux yeux. C'est une vilaine femme.

A présent, Madame, jouissons du rôle, si digne d'elle, que Pauline a joué dans

cette occasion! Quel ange!... Je dois cette justice à M. d'Orgeval, que du moins, pour le moment, il a senti le prix de la conduite de sa belle-sœur, je l'en ai vu véritablement pénétré... Quels remords devoient se mêler à cet attendrissement!... Croiriez-vous que Pauline s'afflige sérieusement de cette ridicule histoire? Tête à tête avec elle, je me permettois d'en plaisanter. Ah! m'a-t-elle dit, ce scandale affreux me fait sentir plus vivement le malheur d'être calomniée; j'aurois pu honorer le nom que l'on flétrit, j'aurois pu balancer cet opprobre, et l'injustice me le fait partager! Vous reconnoissez là, Madame, sa délicatesse et son incomparable sensibilité!...

J'oubliois de vous dire que M. d'Orgeval a conjuré Pauline de se charger entièrement de l'éducation de Zéphirine; il a même fait de cette demande une des conditions du raccommodement. Au reste, ceci ne cause aucune peine à Mme d'Orgeval, qui ne s'est jamais piquée d'être une tendre mère; elle n'aime point sa fille, et dans quelques années elle aura de l'aversion pour elle, parce qu'elle en sera jalouse.

Adieu, Madame, si la santé du baron le permet, nous irons à Dijon ce prin-

temps. Je ne puis faire un voyage plus agréable, puisqu'il doit me procurer le bonheur de vous revoir.

LETTRE XCII.

De M. Sauval à M. du Resnel.

D'Autun, le 3 mai.

J'ai l'honneur de vous envoyer, par une occasion, les vues des environs d'Autun, que j'ai dessinées d'après nature. Il est étonnant qu'on n'ait pas déjà gravé, plus d'une fois, les superbes paysages que l'on découvre de la montagne du côté de Châlons. Cette montagne, couverte d'arbres et de rochers majestueux, est elle-même la chose la plus pittoresque que j'aie vue dans ce genre. Je joins à ces dessins la *porte d'Arroux*, belle antiquité, qui mériteroit bien aussi les honneurs de la gravure.

Grâce à votre recommandation, Monsieur, j'ai plus d'ouvrage que je n'en puis achever. J'ai fait une quantité de portraits. J'ai déjà peint *sept Dianes*, *six Flores* et *quatre Vestales*, et une douzaine de guerriers *cuirassés* et armés de toutes pièces.

Enfin, j'ai restauré les tableaux de plusieurs églises. M. l'évêque a mille bontés pour moi. Ce digne prélat n'a aucun faste, il vit très-frugalement, mais sa charité est immense; il emploie tous ses revenus à décorer les églises, à soutenir les ouvriers indigens, et à soulager les infortunés de toutes les classes. Je vais vous conter un trait de lui, qui vous le fera mieux connoître que tous mes éloges (1).

Mlles de L*** sont deux vieilles filles

(1) L'histoire suivante n'est point inventée; c'est le récit exact d'une action du vertueux évêque de Nîmes, chez lequel j'ai logé en passant par cette ville pour aller en Italie. Je tiens ce trait d'un de ses grands vicaires. Ce même évêque qui, pendant quarante ans, ne sortit jamais de son diocèse, et dont les lumières égaloient la piété, fit à ses frais réparer des chemins, établit des manufactures, enrichit la ville et n'y laissa point de pauvres (1).

(1) On m'apprend que l'on vient de faire deux jolies comédies de cette anecdote, et que les auteurs attribuent ce trait, l'un au maréchal de Catinat, l'autre à l'archevêque d'Auch; je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit: c'est qu'en passant à Nimes, il y a 24 ans avec madame d'Orléans, un des grands-vicaires de l'évêque, M. de Bec-de-Lièvre, nous conta ce trait et beaucoup d'autres du même genre.

d'une très-bonne maison, dont le père s'est ruiné ; on ne connut le mauvais état de ses affaires qu'à sa mort, il y a environ sept ans. Il se trouva alors qu'il avoit plus de dettes que de bien ; ses deux filles abandonnèrent tout aux créanciers. Il leur restoit une petite terre qui leur venoit de leur mère, qu'elles pouvoient légitimement garder ; mais elles la vendirent afin de tout payer, et alors elles se trouvèrent exactement à l'aumône, car elles avoient vendu jusqu'aux moindres meubles, n'ayant uniquement réservé qu'un vieux tableau représentant un S. Jérôme, parce que leur père aimoit ce tableau, qu'il avoit eu pendant vingt ans dans la ruelle de son lit. Ces vertueuses demoiselles, ayant trop d'élévation d'âme pour demander, et même pour accepter des secours, se décidèrent à vivre du travail de leurs mains ; mais cette foible ressource n'a jamais pu, pendant sept ans, leur donner le simple nécessaire, et elles ont passé tout ce temps dans une extrême indigence.

L'évêque actuel, aussitôt qu'il a été installé ici, a pris les plus exactes informations sur tous les habitans de cette ville qui pouvoient avoir besoin de secours. Malgré

l'obscurité, le silence et la profonde solitude de Mlles de L***, il a découvert leur existence et leur histoire; il a su qu'elles étoient aussi intéressantes par leur union, par la pureté de toute leur vie et par leur éminente piété, que par leur tendresse filiale et leur désintéressement. Il a envoyé chez elles un de ses grands-vicaires leur offrir des secours qu'elles ont refusés, en disant simplement qu'elles n'avoient aucun besoin. M. l'évêque, que rien ne peut faire renoncer à une bonne action, se promit bien de trouver un moyen de les tirer de la misère sans blesser leur délicatesse.

Quelque temps après il apprit que le propriétaire de la maison qu'habitoient ces demoiselles, refusoit de renouveler le bail de leur petit logement, voulant joindre leur chambre à une autre, afin de la louer mieux. Là-dessus, M. l'évêque eut une idée qu'il résolut de réaliser sans délai. Il m'envoya chercher, me fit part de son dessein, et me prescrivit le rôle que je devois jouer.

En conséquence, je me rendis de grand matin dans la maison de Mlles de L***. Je dis au propriétaire que je voulois louer un de ses appartemens, et qu'en qualité de

peintre je désirois surtout un beau jour; qu'ainsi le logement le plus élevé seroit celui qui me conviendroit le mieux. On me conduisit tout au haut de la maison, et après m'avoir fait voir deux petits cabinets, on me dit qu'on y joindroit une assez grande chambre occupée, pour le moment, par deux vieilles demoiselles qui en délogeroient sous peu de jours. Je demandai à voir cette chambre, et me voilà introduit chez Mlles de L***. Ces deux vertueuses filles étoient déjà à l'ouvrage : l'une brodoit, l'autre finissoit une chemise. Deux mauvais petits lits sans rideaux, une vieille commode, une grande table de bois de noyer, et deux chaises de paille formoient tout leur ameublement. D'ailleurs, les quatre murailles, noircies par la fumée, n'offroient pour toute décoration que le tableau cheri, représentant S. Jérôme, dans un cadre de bois noir. A mon aspect, ces demoiselles se levèrent avec une sorte de confusion, car voulant cacher leur pauvreté, elles ne souffrent pas, à moins d'une absolue nécessité, que l'on entre dans leur chambre. Pour moi, les saluant à peine, je parus ne remarquer que le tableau qui se trouvoit précisément en face de la porte, et tandis que leur hôte

expliquoit le sujet de ma visite, j'étois immobile devant le S. Jérôme. Après deux ou trois minutes de contemplation, je fais quelques pas de côté pour considérer le tableau dans un autre jour, et enfin transporté d'admiration, je m'écrie : Oui... certainement c'est un *Dominique* (1)! Pardonnez-moi, monsieur, me dit la sœur aînée, ce n'est point un S. Dominique, c'est un S. Jérôme, le patron de feu mon père!... Mademoiselle, repris-je, ce tableau est peint par le Dominiquin, l'un des plus grands peintres de l'école d'Italie.... c'est un chef-d'œuvre! Permettez-moi de le décrocher pour le voir de plus près.... En disant ces mots, je prends une des chaises, je monte dessus, je détache le tableau et je le pose à terre. Alors je m'agenouille, je crache sur le tableau, je l'essuie, je le frotte avec mon mouchoir, je me relève, je me recule, je me rapproche, et après tout ce manége, je me retourne en disant : Mesdemoiselles, puisque vous avez conservé précieusement ce tableau, vous n'ignorez

(1) On dit aussi en français le *Dominigne*, et je le fais dire ainsi la première fois pour induire les demoiselles en erreur.

pas que c'est un des plus beaux originaux qui existe?... Monsieur, répondit l'une des sœurs, feu mon père y étoit fort attaché, c'est l'unique raison qui nous l'a fait garder... — Eh bien, Mademoiselle, voulez-vous le vendre?.... — Monsieur, ce tableau nous est extrêmement cher, et.... — Mais Mademoiselle, savez-vous ce que vous en pouvez avoir? savez-vous ce qu'il vaut?... —Non, Monsieur.—Il est sans prix, Mademoiselle, je ne veux point abuser de votre ignorance à cet égard; oui, ce tableau est sans prix, je vous en offre cinq cents louis argent comptant...Cinq cents louis, s'écrièrent à la fois l'hôte et les deux sœurs! Oui, repris-je, tout autant, et je suis sûr de le revendre sept cents en arrivant à Paris. Par ma foi, dit l'hôte, voilà ce qui s'appelle un coup de bonheur. En effet, dit-il, en s'approchant du S. Jérôme, je vois bien à présent que c'est une belle peinture, quoiqu'elle soit bien enfumée; mais il est extraordinaire que jusqu'à ce jour on ne se soit pas douté du mérite de ce tableau... C'est une chose qui arrive souvent, répondis-je; la *Vie des peintres* est remplie de traits de ce genre... Oui, repartit l'hôte, je me souviens d'avoir lu qu'un peintre, en

voyageant, acheta, pour quelques louis, dans un cabaret, une enseigne à bière, qu'il revendit huit mille francs.

Pendant ce dialogue les deux sœurs se parloient à l'oreille. Je les priai de me répondre, et elles me dirent qu'elles consentoient à me vendre le tableau. Je donnai parole de revenir dans deux heures avec l'argent, et je sortis sans m'arrêter davantage. L'hôte, qui me suivoit, me demanda d'entrer un moment chez lui : J'ai, me dit-il, une *Ste. Thérèse* qui me vient de ma grand-mère, faites-moi le plaisir de la voir en passant. Si par hasard c'étoit aussi quelque chef-d'œuvre, que sait-on !... Il fallut donc examiner la Ste. Thérèse; ce n'étoit qu'une vieille copie, un peu moins mauvaise que le *S. Jérôme*, et après avoir dit franchement ce que j'en pensois, je volai à l'archevêché... M. l'évêque m'attendoit avec impatience dans son cabinet. Monseigneur, lui dis-je, vous venez d'acheter douze mille livres un tableau qui ne vaut pas douze francs; l'affaire est conclue. Ah ! reprit-il c'est le meilleur marché que j'aie jamais fait! Aussitôt il me donna les cinq cents louis en billets de caisse d'escompte, et je retournai chez Mlle de L***. Elles furent agréa-

blement surprises en me revoyant; elles m'avouèrent qu'elles avoient cru que je mé-tois moque d'elles. Quand j'étalai les billets ces pauvres demoiselles changèrent de cou-leur, elles étoient saisies et tremblantes... Je leur présentai un beau porte-feuille an-glais, de maroquin rouge, qui m'apparte-noit, en les priant de l'accepter pour y met-tre leurs billets. Elles me remercièrent par un regard expressif; elles n'étoient pas en état de parler.... Quand je pris le tableau pour l'emporter, elles soupirèrent, en di-sant : *Notre pauvre père !*... Mesdemoisel-les, leur dis-je, la piété filiale vous fait re-gretter ce tableau, mais je vous donne ma parole d'honneur de vous en faire une co-pie parfaitement ressemblante. Je vais m'y mettre tout de suite, vous l'aurez dans quinze jours. A ces mots ces deux excellentes filles s'embrassèrent en fondant en larmes.... Ah! Monsieur, me dirent-elles, nous prie-rons Dieu pour vous tous les jours de no-tre vie devant ce tableau!... Combien je regrettois de ne pouvoir leur dire la vérité, et d'être forcé de leur cacher le nom de leur pieux bienfaiteur!....

J'allai remettre à l'archevêché cette pré-cieuse acquisition. M. l'évêque contempla

ce tableau avec des yeux de complaisance... Jamais amateur passionné n'a reçu avec tant de plaisir un tableau capital depuis long-temps désiré! Il me dit qu'il le placeroit dans son oratoire. Monseigneur, répondis-je, si vous composez un sermon sur la charité sans ostentation, c'est devant ce tableau qu'il faut l'écrire; il vous inspirera des pensées sublimes.

J'ai tenu ma promesse, j'ai fait une assez jolie copie de ce vilain tableau, que M. l'évêque m'a prêté pendant trois semaines. Tout le monde croit que je l'ai véritablement acheté. Plusieurs prétendus connoisseurs sont venus le voir chez moi; entre autres M. le Chevalier de Cellas, qui m'a bien amusé par toutes ses simagrées d'amateur. Il a lorgné le tableau dans tous les sens avec un air capable si comique, qu'il m'a fallu beaucoup d'empire sur moi-même pour ne pas éclater de rire. Il a dit fort gravement, que c'étoit le plus beau *Dominiquin* qu'il eût vu. Je lui ai demandé comment il trouvoit ma copie; il m'a répondu qu'elle étoit fort agréable, que j'avois saisi *le faire* de l'original; mais que je n'avois pas tout-à-fait rendu la *vigueur des ombres et l'expression de la physionomie.* (Je voudrois, Monsieur,

que vous vissiez cette *expression !*). Rien n'amuse un artiste comme les inepties des gens du monde, qui sans nulle connoissance des arts, ont de telles prétentions.

J'ai porté ma copie aux bonnes demoiselles, qui sont maintenant aussi heureuses qu'elles méritent de l'être. Je vais les voir souvent; c'est pour moi un agréable spectacle. Je suis certain que cette histoire vous fera plaisir; mais je vous conjure, Monsieur, de ne pas la répandre, car M. l'évêque ne me pardonneroit pas de la divulguer.

J'attends vos ordres pour retourner à Gilly. Mon exil n'a-t-il pas été assez long?... Je sens plus que jamais combien j'ai à réparer !... J'ose vous assurer, Monsieur, qu'à l'avenir vous serez content de ma conduite.

Je suis avec respect, Monsieur, etc.

LETTRE XCII.

De la marquise à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 21 février.

Oui, chère amie, demain est un grand jour! ce sera le jour de la naissance de ma Léocadie! Demain elle aura treize ans! demain elle fera sa première communion, et demain elle apprendra qu'elle a encore une autre mère!.... Je l'ai déjà prévenue que je lui révélerois demain d'importans secrets. Elle a pâli et pleuré, et m'a dit qu'elle savoit confusément depuis bien long-temps qu'elle n'étoit que ma fille d'adoption, qu'elle avoit fait cette *triste découverte* sans questionner et sans qu'on le lui eût dit positivement, qu'elle avoit même toujours écarté de son imagination cette désagréable idée, mais qu'en y pensant quelquefois malgré elle, elle avoit imaginé qu'elle étoit une enfant trouvée comme la jeune *Mina;* ainsi malgré toutes mes précautions, elle connoissoit à peu près sa

naissance. Je n'ai plus à lui apprendre que quelques détails, et à lui faire connoître les soins et la tendresse de sa mère anonyme. Je suis certaine que ce récit va lui donner pour elle un sentiment passionné!.... Je ne serai plus la *seule mère*, l'amie préférée, l'objet le plus cher!...

Adieu, mon amie; j'ai voulu profiter de l'occasion de Sauval qui retourne à Gilly. Je vous récrirai demain par Simon. Adieu; je ne dormirai guère cette nuit!.. J'ai lu dans mille brochures, que le grand charme de l'amour est dans les vives émotions qu'il procure. Ah! quand le cœur n'a pas été corrompu et desséché par des passions criminelles, quelles émotions peuvent surpasser celles que produisent la piété filiale, la tendresse maternelle et la seule amitié!

LETTRE XCIV.

De la même à la même.

Le 22 février, au soir.

Mon angélique Léocadie a fait, ce matin, sa première communion avec une piété aussi touchante que sincère. Elle étoit accompagnée de Mina, de six petites filles de l'école, et de quatre autres nouvelles communiantes du village. En sortant de l'église cette intéressante petite troupe a été déjeûner chez notre bon curé. Ensuite Léocadie a prié à dîner toutes les jeunes filles. Ce dîner, auquel a présidé M.lle du Rocher, s'est donné à midi et demi dans la chambre de Léocadie. Zéphirine qui dînoit avec nous et plus tard, leur a fait une lecture pieuse pendant tout le repas. A deux heures, Léocadie et ses compagnes sont retournées à l'église. Léocadie n'est revenue qu'à quatre heures; je l'attendois dans ma chambre. Je l'ai fait asseoir à côté de moi, et je lui ai conté de quelle manière la Providence l'a remise entre mes mains. Je lui ai tout dit,

tout, jusqu'aux calomnies que cet événement a fait débiter contre moi.... Tandis que je parlois, elle tenoit mes deux mains qu'elle arrosoit de larmes. Je voyois se peindre successivement, sur sa charmante physionomie, tous les sentimens qu'elle éprouvoit. Jamais visage n'a été plus expressif que le sien! Vous savez qu'elle pâlit aussi fréquemment que les autres rougissent, et cette particularité, lorsqu'elle est vivement affectée, donne à sa figure, d'ailleurs si touchante, quelque chose de singulièrement frappant. Tout à coup tombant à mes pieds: O ma véritable mère! s'est-elle écriée, ô ma généreuse bienfaitrice! je me console de ne vous devoir pas la vie, en songeant que je vous dois mille fois davantage! Mais comment pourrai-je jamais me consoler des peines que je vous ai causées!... Sans cette malheureuse enfant abandonnée que vous avez recueillie dans votre sein, la méchanceté n'auroit pu trouver un moyen de vous noircir!.... Ses sanglots lui coupèrent la parole; elle étoit presque suffoquée; je l'ai prise dans mes bras, je l'ai mise dans un fauteuil, il a fallu la délacer et lui faire boire un verre d'eau.... Ma chère enfant, lui ai-je dit, c'est, sans doute, un cruel

malheur que celui de causer, même innocemment, un grand scandale. Je pense, avec une vive douleur, que le crime qu'on m'impute étant presque généralement regardé comme prouvé, me donne une affreuse célébrité, me rend l'objet de l'indignation des âmes vertueuses qui ne me connoissent pas personnellement, et qu'il est en même-temps un exemple dangereux et une autorisation de plus pour les personnes foibles et sans principes qui sont tentées de s'égarer!... Ces réflexions sont déchirantes, et, sous ce rapport, la calomnie doit toujours être affligeante et redoutable; avec quel soin ne doit-on pas éviter de lui fournir des prétextes!... combien une femme honnête et véritablement chrétienne doit avoir de prudence et de circonspection!.... Mais, enfin, la parfaite innocence dédommage de tout; elle inspire l'espoir d'une entière justification, et elle donne le courrage de l'attendre avec patience... Hélas! dit Léocadie, je suis le fruit d'un crime; je dois à jamais rougir de ma naissance!... Jusque-là je ne lui avois parlé que très-vaguement de sa mère, je n'étois entrée dans aucun détail à cet égard; il fallut, enfin, en venir à cet article intéressant et délicat! J'ai dit qu'igno-

rant l'histoire de sa mère, nous devions la croire aussi peu coupable qu'il est possible de le supposer; que, sûrement, ma chère Léocadie ne devoit point la vie à l'adultère, et que tout annonçoit, en sa mère, les sentimens les plus touchans... Ici Léocadie me demanda si je savois avec certitude que sa mère existât encore: Assurément, ai-je répondu, tous les ans, au mois de janvier, elle vous envoie des présens charmans; je vous en ai donné quelques-uns, mais j'en ai soigneusement serré la plus grande partie que je vais vous remettre. Venez, mon enfant, venez recevoir ce dépôt si précieux pour vous. En disant ces paroles je me lève; Léocadie, pâle et tremblante, me suit.... J'ouvre une grande armoire, et le premier objet qui frappe nos regards, c'est la corbeille dans laquelle fut trouvée Léocadie!.. Voilà, lui dis-je, ton premier berceau; regarde ce voile qui le couvroit, il fut brodé par ta mère.... Ah! s'écria Léocadie en fondant en larmes, je ne vois que celle qui m'a recueillie!.... En prononçant ces mots elle se précipita dans mes bras; mes pleurs coulèrent avec les siens!... Jusqu'à ce moment l'idée de sa mère n'avoit excité en elle que de la confusion et de la douleur.... Enfin,

prenant le billet tracé de la main de sa mère, je le lui donnai, en lui expliquant qu'il étoit dans la corbeille!.. Alors une expression nouvelle parut sur son visage; elle prit, avec la plus vive émotion, cet écrit touchant.... A peine avoit-elle lu la première ligne, qu'elle tomba à genoux, et dans cette attitude elle acheva de lire en versant un torrent de larmes.... Faut-il être vraie, chère amie?... mais peut-on ne pas l'être avec ce qu'on aime!... Ce respect religieux et cette excessive sensibilité m'ont causé je ne sais quoi de pénible!... Je me disois qu'une femme foible et coupable, et une mère qui avoit abandonné son enfant, ne méritoit pas d'inspirer de tels sentimens..... Je me disois surtout : *Elle n'a jamais rien éprouvé de semblable pour moi!...* Une prompte réflexion m'a bientôt fait rougir de ce mouvement d'envie; mais l'équité qui me le fait repousser, n'en sauroit détruire le principe!...

Cependant Léocadie, après avoir lu, appuie sa bouche sur ce billet, et dit ensuite : *Tu ne me quitteras plus, et je t'emporterai dans la tombe!* et elle le mit dans son sein!... Croirez-vous que j'ai été profondément blessée de ces paroles si simples :

Tu ne me quitteras plus ! De premier mouvement, j'y ai trouvé un reproche indirect de ne lui avoir pas remis plus tôt cet écrit... mais j'ai eu pourtant assez de raison pour me taire ; et Léocadie, depuis la lecture du billet, est si préoccupée de l'idée de sa mère, qu'elle est hors d'état de rien observer d'ailleurs !...

Je lui ai montré tous les présens, qu'elle a examinés avec le plus vif attendrissement, et presque toujours en silence.... Ensuite j'ai fait porter toutes ces choses dans sa chambre ; nous sommes encore restées seules une demi-heure, elle pleuroit toujours et me baisoit les mains, mais elle ne parloit plus..... Mon cœur étoit resserré !... il me sembloit qu'elle craignoit de me confier tout ce qu'elle éprouvoit ; je supposois qu'elle désiroit me quitter, afin d'aller contempler encore les dons de sa mère, afin d'aller relire son billet !... Pour la première fois depuis qu'elle existe, je me suis trouvée embarrassée avec elle !... O que ce sentiment est pénible quand on aime passionnément !... Enfin, je me suis levée, je l'ai embrassée en lui disant que j'allois dans le salon, et qu'elle pouvoit rester dans sa chambre jusqu'au souper !...

J'ai su par Jacinthe qu'elle avoit passé tout ce temps à examiner et à ranger les présens de sa mère, à *relire un billet* et à prier Dieu. Elle a beaucoup pleuré; on le voit à la rougeur de ses yeux!...

Non, chère amie, je ne serai jamais heureuse, je le sens! Un pressentiment funeste m'annonce que cette enfant si chère me causera des peines déchirantes.... Je ne puis plus aimer qu'en tremblant!... Il est minuit, il faut finir. Adieu, mon amie.

LETTRE XCV.

De la même à la même.

Le 28 février.

Chère amie!... faites-vous, s'il est possible, une idée de mon trouble, de mon saisissement.... Il y a trois heures que Jacinthe entrant dans ma chambre, me remit une grosse lettre venant de la poste.... Je vois une écriture inconnue, et un cachet avec ces mots: *Vivre pour expier*! Je suppose que c'est quelque libelle, j'ouvre l'enveloppe, j'y trouve deux papiers; je déploie

le premier qui se présente, et je lis ce qui suit !

« O vous, vertueuse bienfaitrice de mon « enfant !.... respectable et chère Pauline, « souffrez qu'une mère infortunée s'adres- « se encore à vous !... Daignez remettre ce « billet à ma fille ; treize années de regrets, « de repentir et de douleur m'ont donné « peut-être le droit de lui écrire. »

O quelle impression m'ont faite ces mots : *à ma fille !* Hélas ! je savois bien que cette enfant trop chère ne m'appartient pas !... mais avec quelle émotion douloureuse j'ai lu cet écrit de la main de sa mère !... *A ma Léocadie !...* Il me sembloit qu'on me l'ôtoit !... Vous êtes sûrement bien curieuse de voir la lettre qui lui est adressée, en voici la copie :

« Ma fille !... je n'ose qu'en tremblant « et en secret tracer un nom si doux et si « cher !... Hélas ! ce titre donné par votre « coupable mère, ne vous causera que de l'é- « tonnement et de la confusion ! Réflexion « accablante !... Et moi, je suis mère de « Léocadie, et j'en dois rougir ! l'honneur « m'oblige à cacher le plus pur de tous les « sentimens, la tendresse maternelle !.... « Ce qui devroit faire ma gloire et ma féli-

« cité, n'est pour moi qu'un sujet de honte « et de douleur !... C'est ainsi qu'en s'écar- « tant de la vertu, on renverse, on bou- « leverse tout l'ordre naturel des relations « les plus intimes et les plus sacrées !

« Votre malheureuse mère ne pourra « jamais vous reconnoître ; sa faute fut « irréparable, son infortune est sans re- « mède et sans espérance !

« Cependant vous n'êtes point le fruit « d'un amour adultère.... une erreur fu- « neste et un moment d'égarement m'ont « perdue..... un seul instant d'oubli peut « souiller la vie entière !... Je n'ai le droit « de vous offrir des leçons qu'en vous pei- « gnant mon malheur et mon repentir ; la « fortune avoit tout fait pour moi, et de- « puis l'âge de *seize ans* je ne jouis d'aucun « de ses dons. Hélas ! en retrouvant la ver- « tu, en me rattachant à elle avec enthou- « siasme, je n'en ai senti que plus vive- « ment la perte de l'innocence !.... Et que « de pleurs m'a coûtés le sacrifice de mon « enfant !.. ah ! la source en peut-elle tarir ! « J'en suis séparée, je ne puis ni la voir, ni « m'en faire connoître !... et cependant de- « puis qu'elle existe, elle a été l'unique ob- « jet de mes pensées. O ma fille ! toujours

« privée de toi, et toujours occupée de toi, « ce cœur profondément sensible, ce cœur « maternel et purifié, depuis treize années « il ne s'est ému, il n'a palpité que pour « toi, il n'a été rempli que de ta douce ima- « ge!... O que du moins enfin ton âme ré- « ponde à la mienne! cette idée va me don- « ner une vie nouvelle. J'aimois seule, et « je t'aimois passionnément; maintenant je « pourrai me dire: Elle sait que j'existe, elle « sait que dans cet instant je pense à elle!...

« Adieu, ma fille; adieu, chère Léoca- « die. Suivez toujours les vertueux exem- « ples de votre mère d'adoption. Plaignez « celle que la nature vous a donnée, et son- « gez que vous êtes son unique consola- « tion, et qu'elle a mis en vous seule tout « son bonheur et toutes ses espérances! »

Rien ne peut exprimer l'impression que cette lettre a produite sur Léocadie. Assurément il est bien simple qu'elle en soit profondément touchée, mais l'excès de sa sensibilité à cet égard est au delà de tout ce que vous pouvez imaginer.... Et moi aussi je me suis *occupée* d'elle!... non pas seulement en y *pensant*.... pendant treize ans que de soins constans, assidus!... et moi aussi j'ai souffert!... Eh bien, chère amie!

tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai éprouvé, ne la frappe et ne la touche certainement pas autant que cette *seule page*, écrite par cette mère inconnue, dont elle ignoroit l'existence, il y a quelques jours. Je suis bien éloignée de l'accuser d'ingratitude, je suis contente de ses sentimens, je dois l'être!... Je ne lui sais point mauvais gré de son enthousiasme pour sa mère, et même il ne m'étonne point. Tel est le cœur humain; une longue suite de bienfaits produit beaucoup moins d'effet que telle action touchante, qui, sans être méritoire, offrira quelque chose d'extraordinaire et de frappant. On se blase sur tout ce qui est journalier; il semble que la continuité constante diminue le prix des bienfaits: ainsi ce qui devroit exalter la reconnoissance, l'affoiblit!.. Le cœur en général ne sent avec énergie que par élans.... Cette mère anonyme s'est emparée de l'imagination de Léocadie, elle aura sur elle un ascendant suprême. Au reste, j'éprouve pour cette femme intéressante un sentiment indéfinissable, je voudrois la connoître, je sens que je l'aimerois, et cependant je ne puis penser à elle qu'avec un affreux serrement de cœur.

Léocadie, en voyant les deux lettres de

sa mère, n'a d'abord songé qu'à moi; son premier mouvement a été de s'écrier qu'enfin j'allois être complètement justifiée! Mais je ne m'abuse point à cet égard; ni vous ni ma mère n'avez besoin de cette nouvelle preuve, et elle ne produira pas plus d'effet sur l'esprit d'Albert que n'en font les étrennes anonymes; il regardera ces lettres comme une invention *du père* de Léocadie. J'ai là-dessus si peu d'espérance et un tel découragement, que si ces lettres n'étoient connues que de moi, je ne lui en parlerois pas. Non, rien ne sauroit le dissuader, et peut-être maitenant, pour être moins malheureux, a-t-il besoin de me croire coupable!... Il est à Nevers, il revient vendredi, je lui montrerai ces écrits, et je vous rendrai compte de notre conversation à ce sujet.

Ma mère me mande que le petit Stéphen a été fort malade, et que les médecins ont conseillé de lui faire prendre l'air de la campagne ce printemps. J'ai proposé à ma mère de me l'envoyer au mois d'avril; cet enfant est aimable, je serai charmé de l'avoir ici pendant quelque temps. Adieu, mon amie; vous connoissez ma tendresse pour vous; ah! croyez qu'il m'est plus nécessaire que jamais de savoir aussi combien vous m'aimez!....

LETTRE XCVI.

De la même à la même.

Le 12 mars.

Albert est revenu cinq jours plus tard qu'il ne l'avoit annoncé, parce qu'il a fait une petite course à Dijon ; et d'après ma lettre à ma mère, il s'est chargé d'amener Stéphen ici. Je garderai cet enfant jusqu'à la fin de l'automne, et je compte à l'avenir le demander ainsi tous les ans pour tout le temps de la belle saison. Cet enfant est si bien élevé pour son âge, qu'il ne me causera nul embarras : d'ailleurs Albert se charge de lui donner presque toutes ses leçons.... Il saisit avec empressement cette occasion de faire une chose agréable à ma mère.

J'ai montré *les deux lettres*, certaine d'avance du peu d'effet qu'elles produiroient. Je n'ai pu parler de ce nouvel événement qu'avec l'air de la contrainte et de l'embarras. Les deux grands yeux pénétrans d'Albert, fixés sur moi, exprimoient je ne sais quoi d'ironique qui m'a glacée ; l'émotion

de la colère a succédé à celle de la crainte; je me suis tout à coup arrêtée au milieu de mon explication;..... je suis sûre que j'ai pâli!... j'ai posé les lettres sur une table, je me suis levée et je suis sortie. A peine ai-je été dans ma chambre, que j'ai senti combien ce trouble extérieur m'étoit funeste, et combien il déposoit contre moi; mais il est indomptable : la seule crainte de paroître émue me le donnera toujours!... Ces réflexions m'ont causé un véritable mouvement de désespoir; si j'avois pu pleurer, j'aurois été soulagée : mais mon cœur étoit resserré, je suffoquois, et prête à m'évanouir, je suis tombée dans un fauteuil.... Dans ce moment Albert, tenant les deux lettres, paroît.... En le voyant, mon premier mouvement a été de lui faire signe de la main de s'en aller.... Il s'est arrêté en silence avec l'air de l'effroi; ensuite, sans dire une parole, il est sorti. Alors j'ai eu l'injustice de lui savoir mauvais gré de m'avoir laissée dans l'état où j'étois, et j'ai fondu en larmes.... Au bout de quelques minutes Jacinthe envoyée par Albert est entrée; j'ai voulu être seule, et je suis restée trois heures dans ma chambre!.... Je n'ai revu Albert qu'en présence de témoins, il

ne m'a parlé de rien. Ses discours sont simples et affectueux comme à l'ordinaire, mais je trouve dans son air et dans son maintien quelque chose de froid et de sévère. Grâce à ma folie, il est bien persuadé que ces lettres ne sont qu'un stratagème, et peut-être croit-il que cet indigne artifice est de mon invention. Ah! que je suis malheureuse!... Sur le soir Albert m'a rendu les lettres, en me disant tout bas : Chère Pauline, que ceci reste entre nous! je ne vous conseille pas de montrer ces lettres; car soyez sûre qu'elles ne persuaderoient personne. Je n'ai rien répondu. Nous étions dans le salon, tous les enfans nous entouroient. A quoi serviroit une explication? comment pourrois-je prouver que cette confusion apparente ne vient que de l'idée que je lui suppose? une femme criminelle ne tiendroit-elle pas ce langage? Albert croiroit-il que l'on ne puisse jamais surmonter une délicatesse si bizarre?... Une tardive apologie dénuée de preuves ne sauroit effacer une première impression vive et frappante. Ceci s'est passé hier; je n'ai pu vous écrire, j'étois trop malade, j'ai encore bien mal à la tête. Adieu; plaignez l'infortunée Pauline.

LETTRE XCVII.

De la baronne de Vordac au marquis d'Erneville.

Le 13 mars.

Je reçois de Pauline une lettre qui me déchire le cœur. Je vous envoie cette lettre; vous y trouverez la vérité si naïvement exprimée que vous ne pourrez la méconnoître. Ah! calmez les inquiétudes de cet ange, de cette femme incomparable, qui n'a jamais vécu que pour vous et pour la vertu. Je vous demande en grâce de lui cacher cette démarche dont elle me sauroit mauvais gré.

LETTRE XCVIII.

Réponse du marquis.

Le 24 mars.

PAULINE, Madame, se livre à des inquiétudes qui n'ont aucune espèce de fondement. Mon estime pour elle est aussi inaltérable que ma tendresse ; et c'est, je l'ose dire, ce que ma conduite devroit lui prouver.

Agréez, Madame, avec votre bonté ordinaire, l'assurance de mon respectueux attachement.

LETTRE XCIX.

*Du chevalier de Celtas à la comtesse de Bel***, chanoinesse d'Alix.*

Le 6 août.

Je suis depuis huit jours, ma chère cousine, chez la marquise de T***, et je me retrouve *sans émotion* dans le voisinage du château d'Erneville et de la maison du vieux Dupui. Je ne me rappelle ces erreurs de ma jeunesse, que pour m'en étonner. Les aveux que je vous ai faits à cet égard, doivent vous convaincre que le souvenir qui m'en reste, ne sauroit être dangereux. Je plains l'une des deux belles-sœurs, et je méprise souverainement l'autre. Ce dernier sentiment est universel; dans ce moment surtout l'indignation, ainsi que le scandale, est au comble. *Les deux époux* ont fait un accord qui a tout pacifié; le mari pardonne la naissance *de Léocadie*, et la femme a la même indulgence pour le petit *Stéphen*. Les deux bâtards, à la face de toute la province, sont enfin réunis et élevés ensemble

dans le château d'Erneville. D'après ce vertueux traité, Albert tolère l'amant actuel, le vicomte de St. Merap, et tout le ressentiment causé par le duel est immolé à l'amour paternel. Cela n'est-il pas héroïque? Depuis l'installation du petit bâtard, le vicomte a été reçu à Erneville, et à bras ouverts, par sa maîtresse et par son rival; mais on assure qu'en revanche Pauline a invité la mère de Stéphen, la comtesse d'Olbreuse, à revenir dans nos cantons, et que nous la verrons arriver incessamment.

Voilà, il faut en convenir, des événemens peu communs, et ce ne sont plus là des jeux d'enfans. L'héroïne de ce beau roman, Pauline, a trente-deux ans, et *le héros* a sept ou huit ans de plus!

Toutes ces folies nous divertissent extrêmement. La marquise de T*** est excellente à entendre sur ce chapitre, elle a bien de l'esprit, et sa société est délicieuse.

Assurément, ma charmante amie, de quelque manière que ce puisse être, nous nous reverrons cette année. Je ne me console de votre absence, qu'en nourrissant l'espoir de vous voir arriver à Autun, ou en formant le projet d'aller vous retrouver à Lyon. En attendant, écrivez-moi le plus

souvent que vous pourrez; adressez-moi votre réponse ici, je compte y rester encore au moins trois semaines.

LETTRE C.

Du marquis à la comtesse d'Erneville.

D'Erneville, le 5 septembre.

J'AI fait une étourderie, ou pour mieux dire une folie, qui me cause beaucoup d'inquiétude.....

Vous savez quel charme mélancolique m'attire et me retient dans le souterrain depuis trois ans!...Le désir de fixer des pensées fugitives qui m'accablent, mais qui m'attachent, m'a fait imaginer d'y écrire mes longues rêveries. J'y porte un portefeuille sur lequel j'écris ce qui s'offre à mon imagination : de retour au château, je relis ces productions de la tristesse ; quand je suis hors du souterrain, je les juge avec plus de sang froid ; j'en copie ce qui m'en paroît bon, en retranchant ou déguisant tout ce qui a rapport à ma situation, et j'en forme un ouvrage *sur la mélancolie*, dans lequel

on trouvera sûrement du sentiment et de la vérité. Je ne manque jamais de brûler les feuilles de l'écrit original, composé dans le souterrain, quand j'en ai fait l'extrait, mais quelquefois je le garde trois ou quatre jours. Hier, l'ayant encore dans ma poche, j'ai été à dix heures du matin me promener sur la grande route pour essayer un nouveau cheval. En passsant auprès du moulin à vent, le cheval qui est extrêmement ombrageux et rétif, a fait un écart prodigieux et s'est jeté à terre. Je ne me suis fait aucun mal, ce qui est fort heureux, car j'ai été renversé sous le cheval; mais dans ce mouvement, j'ai perdu mon portefeuille, qui est sorti de ma poche sans que je m'en sois aperçu. Ce n'est qu'en me déshabillant pour me coucher, que j'ai fait cette découverte. J'ai envoyé un de mes gens sur le chemin; on n'a rien trouvé, et j'ai moi-même inutilement cherché ce matin. Ce portefeuille aura été pris par quelque passant, et ne sera point restitué, puisqu'on ne l'a pas déjà rapporté. Il est vrai que mon nom ne s'y trouve point; cependant, si près du château d'Erneville, on doit bien imaginer qu'il m'appartient. Je serois au désespoir qu'il tombât entre les mains de Pauline; mais par bonheur qu'elle

ne va jamais se promener de ce côté, ni les enfans non plus. La poste part ce soir, et j'ai voulu soulager mon inquiétude en vous la confiant. Ah! mon amie, la paix et la tranquillité sont des biens perdus sans retour pour votre malheureux fils!

J'ai mené Stéphen dans le souterrain; je ne puis vous exprimer ce que j'ai ressenti en le voyant assis sur le rocher où m'apparut sa malheureuse mère!..... Non, nul raisonnement, nulle force d'âme, rien enfin ne pourra jamais me dissuader d'avoir *entendu!* d'avoir *vu!*.... C'étoit elle! il est bien prouvé qu'elle n'existoit plus alors, mais c'étoit elle!... et St.-Méran ne vit absolument rien! Ce souvenir confond ma raison; je me répète chaque jour que cette vision ne fut qu'une illusion, je me le répète vainement, je ne puis le croire; cependant je ne puis admettre un prodige.... Je ne comprends pas comment cette confusion d'idées ne m'a pas fait perdre entièrement la tête.

Adieu, ma mere; Stéphen se porte bien, apprend à merveille, et me devient tous les jours plus cher.

LETTRE CI,

Anonyme adressée à la marquise.

D'Erneville, le 15 octobre.

MADAME,

UN passant a trouvé, près du château d'Erneville, un vieux portefeuille de cuir, renfermant les papiers ci-joints, qu'il a lus, parce qu'ils n'étoient ni signés, ni cachetés. Il les a montrés à une dame qui connoît l'écriture de M. le marquis d'Erneville, et qui assure que ce singulier écrit est de lui. Comme il paroît que la tête de M. le marquis est tout-à-fait détraquée, on croit, Madame, vous rendre un service en vous éclairant à cet égard.

Cette Camille, mère de Stéphen, dont il est question, fut séduite par le fidèle Albert, et pendant un an, sa maîtresse à Paris. Ensuite, elle vint, sous un autre nom, s'établir à *Nevers*; elle y resta long-temps; elle venoit de temps en temps, déguisée, voir son amant à Erneville; le *souterrain* fut plus d'une fois le lieu du rendez-vous. Elle fit le

voyage d'Auvergne et beaucoup d'autres. Enfin, moins constante que belle et séduisante, elle s'ennuya de ce genre de vie; elle retourna à Paris, y débuta à l'opéra, fit beaucoup de bruit par ses talens et par sa beauté. Le duc de Rosmond en devint amoureux, la tira du théâtre, et s'attacha passionnément à elle. Cette charmante créature mourut il y a trois ans.

RÊVERIES

Du marquis d'Erneville, écrites par lui dans le souterrain, au clair de lune, le 4 septembre, trouvées dans le portefeuille, et envoyées dans la lettre anonyme.

Oui, l'on peut jouir des affections même renfermées sous la tombe! La mort ne sauroit les détruire; elle ne fait que les épurer. On en jouit avec une profonde mélancolie, mais il seroit plus triste encore d'y renoncer!.... Il est quelque chose de plus terrible que la mort; c'est l'oubli!... L'ingrat, l'affreux oubli, voilà le néant pour la sensibilité!...

O Camille! j'éloignai de ma pensée, durant ta vie, ton dangereux souvenir; maintenant je puis, je dois me le rappeler! M'y livrer n'est plus qu'un châtiment et qu'une expiation.... La douleur et le remords me conservent l'idée de mon crime, et la reconnoissance jette un voile éternel sur tes erreurs. Je ne veux me retracer que tes charmes, ta franchise, la noble fierté de ton âme, et cette énergie touchante et passionnée qui n'appartenoit qu'à toi!...

Tu n'es plus! mais tu vis toujours dans ce cœur qui, n'ayant pu se donner à toi, et n'osant même te regretter, ne se consolera jamais!..... Je ne puis offrir à ta mémoire que ma douleur..... Ah! du moins, les pleurs que je répands sur ta cendre couleront jusqu'à mon dernier soupir!... Là, je t'ai revue! ce n'étoit point un songe: je t'ai revue..... non telle que tu m'apparus autrefois dans ces jours rapides d'enchantement et d'égarement!.... L'éclatante fraîcheur de la jeunesse ne brilloit plus sur ton visage, le feu de l'amour n'animoit plus tes yeux; moins éblouissante, mais aussi belle et plus touchante mille fois, je t'ai revue sur ce rocher!..... dans ce lieu consacré pour moi par un inconcevable prestige!

Oui, je veux écarter tous les doutes d'une orgueilleuse et vaine raison !..... je veux croire que ton ombre errante s'est reposée dans ce mystérieux asile !..... O combien ta ravissante figure étoit majestueuse !..... ton regard fixe et perçant, comme un glaive vengeur, pénétra jusqu'au fond de mon âme ! Ah ! ce trait déchirant ne peut s'en arracher !.... Que voulois-tu ?... venois-tu pour me punir, ou pour m'annoncer mon pardon ?.... Croirai-je que l'âme, dégagée de ses liens terrestres, puisse conserver le désir de la vengeance ? Non, la haine et le ressentiment sont des passions humaines; le sentiment seul doit être immortel, seul il doit nous survivre !.... ton apparition dut être un bienfait !.... Cependant, quel trouble affreux elle m'a laissé ! quelle révolution elle a produite dans mon cœur !..... O du sein de la tombe quel empire as-tu su reprendre sur mon imagination !... Sans cesse obsédé par ton image, toujours distrait et préoccupé, je ne vois que toi, je ne vois, helas ! qu'une ombre fugitive; la réalité s'anéantit pour moi, je n'en saurois jouir, ma vie n'est plus qu'un rêve mélancolique, je m'abandonne tout entier à de tristes illusions, je me plais à les nourrir, à

les conserver !... Pourquoi cette imagination si frappée, si remplie de toi, ne peut-elle te présenter encore à mes yeux ?.... Inutiles souhaits formés tant de fois depuis trois ans ! ... Camille ! ... reviens.... tu m'entends, tu m'écoutes, mais cesse d'être invisible ! montre-toi !... O si je pouvois te voir encore une seule fois sur la cime de ce rocher !..... à la douce et pure clarté de ce ciel étoilé !... là, sur ce siége de mousse, à côté du cyprès que mes mains ont planté... j'oserois t'interroger, je n'aurois qu'une seule question à te faire, je demanderois : *Camille est-elle heureuse ?* et si elle me répondoit : *Oui, je le suis*, je mourrois satisfait !....

FIN DU TOME SECOND.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE Ire. *De la marquise à la baronne de Vordac.* Page 1

LETTRE II. *De Mme. d'Orgeval au chevalier de Celtas.* 4

LETTRE III. *De la marquise à la comtesse.* 10

LETTRE IV. *De M. du Resnel au vicomte de St. Méran.* 14

LETTRE V. *Réponse du vicomte.* 15

LETTRE VI. *Du même au même.* 16

LETTRE VII. *Du même au même.* 17

LETTRE VIII. *Du marquis d'Erneville à la comtesse.* 20

LETTRE IX. *Réponse de la comtesse.* 22

LETTRE X. *De la marquise à la baronne de Vordac.* 26

LETTRE XI. *De M. du Resnel à la baronne de Vordac* 29

LETTRE XII. *Réponse de la baronne.* P. 31

LETTRE XIII. *Du chevalier de Celtas à Mme d'Orgeval.* 31

LETTRE XIV. *De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.* 34

LETTRE XV, *et anonyme, adressée au marquis d'Erneville.* 38

LETTRE XVI. *Du marquis à la comtesse d'Erneville.* 56

LETTRE XVII. *Réponse de la comtesse au marquis d'Erneville.* 118

LETTRE XVIII. *De la marquise à la baronne de Vordac.* 122

LETTRE XIX. *De M. du Resnel, au vicomte de St. Merian.* 125

LETTRE XX. *De la comtesse de Bel***, chanoinesse d'Alix, au chevalier de Celtas.* 127

LETTRE XXI. *Réponse du chevalier.* 129

LETTRE XXII. *Réponse de la comtesse de Bel***.* 131

LETTRE XXIII. *Réponse du chevalier.* 134

LETTRE XXIV. *Réponse de la comtesse de Bel***.* 137

LETTRE XXV, *dictée par Mme du Resnel*

mourante, et adressée au marquis d'Erneville. Page 139

LETTRE XXVI. *De la marquise d'Erneville à la baronne de Vordac.* 140

LETTRE XXVII. *Réponse de la baronne.* 145

LETTRE XXVIII. *De M. du Resnel au baron de Vordac.* 146

LETTRE XXIX. *Réponse du baron.* 149

LETTRE XXX. *De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas* 150

LETTRE XXXI. *Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.* 151

LETTRE XXXII. *De la marquise à la baronne.* 156

LETTRE XXXIII. *De la comtesse au marquis.* 159

LETTRE XXXIV. *Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.* 160

LETTRE XXXV. *De la comtesse au marquis.* 164

LETTRE XXXVI. *Réponse du marquis.* 166

LETTRE XXXVII. *Anonyme, adressée à la marquise.* 167

LETTRE XXXVIII. *De la marquise à la baronne de Vordac.* 169

LETTRE XXXIX. *De la comtesse au marquis.* Page 172

LETTRE XL. *De la baronne de Vordac à M. du Resnel.* 173

LETTRE XLI. *De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.* 174

LETTRE XLII. *Réponse du chevalier.* 176

LETTRE XLIII. *De la marquise à la baronne.* 177

LETTRE XLIV. *De la même à la même.* 179

LETTRE XLV. *Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.* 183

LETTRE XLVI. *Du même au même.* 194

LETTRE XLVII. *Du même au même.* 198

LETTRE XLVIII. *Du même au même.* 200

LETTRE XLIX. *De M. du Resnel au vicomte de St. Méran.* 211

LETTRE L. *Du comte de Poligni au vicomte de St. Méran.* 214

LETTRE LI. *Du vicomte de St. Méran au comte de Poligni.* 216

LETTRE LII. *Du [illegible]ne à M. du Resnel.* 219

LETTRE LIII. *Du même au même.* 221

LETTRE LIV. *De M. du Resnel au vicomte de St. Méran.* Page 231

LETTRE LV. *Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.* 233

LETTRE LVI. *De la comtesse de Rosmond au vicomte de St. Méran.* 235

LETTRE LVII. *De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.* 237

LETTRE LVIII. *Réponse du chevalier.* 229

LETTRE LIX. *De M. du Resnel à la baronne de Vordac.* 240

LETTRE LX. *Réponse de la baronne.* 242

LETTRE LXI. *De la même à la comtesse.* 243

LETTRE LXII. *De la même à la même.* 246

LETTRE LXIII. *Du chevalier de Celtas à la comtesse de Bel***, chanoinesse d'Alix.* 253

LETTRE LXIV. *De la baronne de Vordac à la marquise d'Erneville.* 256

LETTRE LXV. *Réponse de la marquise.* 259

LETTRE LXVI. *Du duc de Rosmond à la comtesse de Rosmond sa sœur.* 264

LETTRE LXVII. *De la comtesse de Rosmond au vicomte de St. Méran.* 267

LETTRE LXVIII. *Du marquis d'Erneville à la comtesse.* Page 269

LETTRE LXIX. *De Mme d'Orgeval à son mari,* 270

LETTRE LXX. *De la marquise à la baronne de Vordac.* 272

LETTRE LXXI. *Du marquis d'Erneville à la comtesse.* 275

LETTRE LXXII. *De Mme d'Orgeval à son mari.* 276

LETTRE LXXIII. *Du marquis à la comtesse.* 280

LETTRE LXXIV. *De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.* 281

LETTRE LXXV. *Réponse du chevalier.* 283

LETTRE LXXVI. *Du marquis à la comtesse.* 284

LETTRE LXXVII. *De la marquise à la baronne de Vordac.* 292

LETTRE LXXVIII. *Du marquis à la comtesse.* 296

LETTRE LXXIX. *De la marquise à la baronne.* 301

LETTRE LXXX. *Du marquis à la comtesse.* 302

LETTRE LXXXI. *Du marquis à sa femme.* Page 307

LETTRE LXXXII. *De la marquise à la baronne.* 326

LETTRE LXXXIII. *Du chevalier de Celtas à M. d'Orgeval.* 327

LETTRE LXXXIV. *De la marquise à la baronne.* 328

LETTRE LXXXV. *De la comtesse de Rosmond à l'évêque d'Autun.* 333

LETTRE LXXXVI. *Réponse de l'évêque d'Autun.* 335

LETTRE LXXXVII. *De Mme d'Orgeval au chevalier de Celtas.* 339

LETTRE LXXXVIII. *De la marquise à M. d'Orgeval.* 343

LETTRE LXXXIX. *De la même à M. du Resnel.* 345

LETTRE XC. *Réponse de M. du Resnel.* 346

LETTRE XCI. *De la baronne de Vordac à la comtesse d'Erneville.* 348

LETTRE XCII. *De M. Sauval à M. du Resnel.* 357

LETTRE XCIII. *De la marquise à la baronne de Vordac.* 368

00102597

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015